

GUILLAUME BENECH



WILLIAM CLARK

MISSION 1 : L'ÉMINENCE BLEUE

Michel
LAFON

GUILLAUME BENECH

WILLIAM CLARCK

MISSION 1 : L'ÉMINENCE BLEUE

Michel
JAFON

OceanofPDF.com

Prologue

L'aiguille s'insinua délicatement dans la serrure, suivie de près par une autre. Elles levèrent chacune à leur tour les ressorts fixés sur les clavettes. En un instant, le pêne se décala, laissant la lourde porte d'entrée de l'établissement scolaire s'entrouvrir. Un garçon d'une quinzaine d'années s'y faufila et referma délicatement le battant. La lumière rouge de l'alarme clignotait au fond du hall. Le jeune homme s'en approcha rapidement, ses Converse noires martelant le carrelage clair. Un boîtier d'une dizaine de centimètres lui faisait face. À l'intérieur, un clavier numérique sous un écran à cristaux liquides. Le LED rouge clignotant semblait s'intensifier au-dessus de sa tête. Il brancha le câble micro-USB qu'il avait sorti de son sac et le raccorda à son téléphone avant de lancer une application.

De nombreux cryptogrammes défilèrent sous ses yeux, inscrivant chiffre à chiffre le code de l'alarme. À l'instant même où la sonnerie hurlante du dispositif de sécurité s'enclencha, le code complet avait été entré. Un long signal sonore se fit entendre dans les locaux, suivi d'un silence déconcertant. Le jeune homme nota avec attention le code qu'il venait de déchiffrer dans un dossier sécurisé de son iPhone, avant de ranger le matériel dans son sac et de grimper à l'étage. Il traversa des couloirs qu'il semblait connaître par cœur, jusqu'à une imposante porte en chêne placardée d'un écriteau annonçant le bureau du principal, un certain « Monsieur Boachelin ». Il tourna la clenche et la porte s'ouvrit. Le directeur

de l'établissement n'avait même pas pris la peine de la verrouiller, n'imaginant pas ce qui pouvait se tramer la nuit dans son institution. Le jeune homme activa la lampe torche de son téléphone et se dirigea directement vers l'ordinateur posé sur l'immense bureau de verre. Il appuya sur une touche du clavier et l'écran s'illumina, exigeant un mot de passe. Le garçon prit place dans le fauteuil en cuir, releva les manches de son sweat bleu marine et entra une combinaison de touches qui ouvrit une fenêtre de commande noire aux écritures blanches. Ses doigts volèrent sur le clavier pendant deux minutes, se déplaçant à une vitesse impressionnante. Des lignes entières de code s'affichèrent les unes après les autres, puis l'écran devint totalement noir, avant d'afficher le bureau et la dizaine de dossiers qu'il contenait.

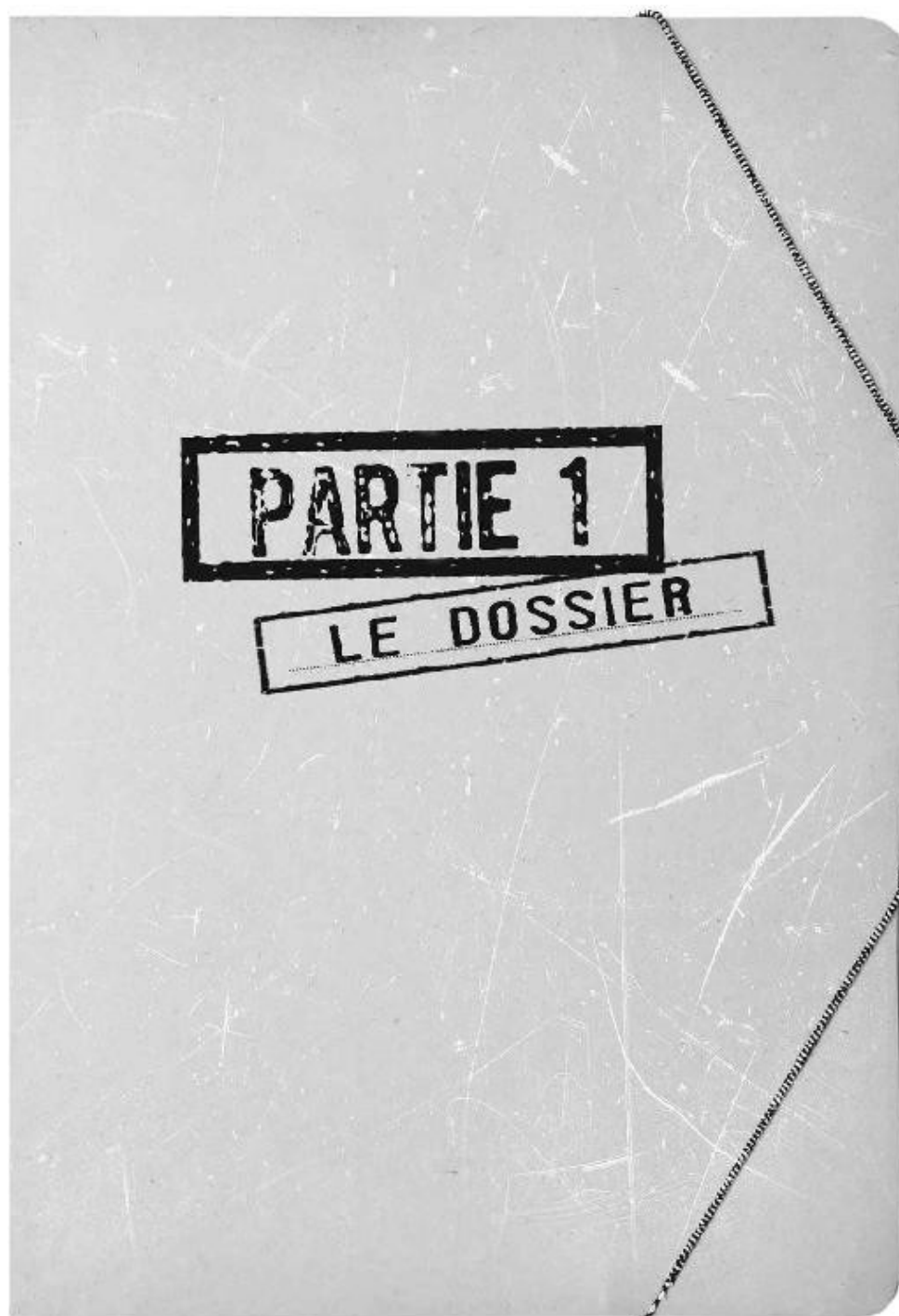
L'adolescent lança une recherche dans le disque de stockage interne de l'appareil et dénicha le dossier qu'il recherchait. Parmi les plus de 50 ans, 70 % enregistraient leurs identifiants personnels dans un document dissimulé dans les données de leur ordinateur. Une statistique qui se vérifia une fois encore lorsqu'il ouvrit le fichier, et qu'il trouva tous les codes que le principal détenait. Dans la liste interminable qui allait du code de déverrouillage du mobile au mot de passe du compte mail, il s'arrêta sur la combinaison à six chiffres qu'il convoitait. Comme pour le code de l'alarme, il le nota sur son Smartphone avant de se diriger vers un tableau situé sur le mur latéral gauche du bureau – une nature morte où une poire et une pomme s'ennuyaient dans un minuscule récipient en acajou. Ringard. Lorsqu'il le poussa vers la gauche, le tableau coulissa, laissant apparaître la porte d'un coffre-fort en acier blindé. Encore plus ringard.

L'adolescent composa sur le clavier la série des six chiffres qu'il venait de récupérer, puis tourna l'imposant bouton avant d'entendre le déclic qui annonçait l'ouverture. Il dirigea le flash de son téléphone vers l'intérieur. Une petite liasse de billets y reposait auprès de trois chéquiers et d'une carte bancaire au nom du lycée. Sur l'étagère du dessus, une boîte en plastique

contenait ce qui intéressait davantage le jeune homme. Il la prit, puis la déposa sur le bureau. Dedans reposaient six iPod, plusieurs paires d'écouteurs, un casque Bluetooth dernière génération, une PlayStation portable, deux paquets de cigarettes ainsi qu'une tablette flambant neuve à la coque de protection rouge. Il appuya sur le bouton et découvrit que la batterie n'avait perdu que deux pour cent, ce qui le rassura. Personne n'avait réussi à pénétrer dans l'appareil, ou du moins ne l'avait utilisé depuis qu'on le lui avait confisqué deux jours auparavant. Il glissa l'iPad dans son sac à dos, puis reposa la boîte là où il l'avait trouvée, dans le coffre-fort. Il commença à refermer la porte, mais la rouvrit soudainement et se saisit de tout le matériel hi-tech, hormis les écouteurs à l'hygiène douteuse qu'il laissa au fond. Il fourra le tout dans son bagage et verrouilla la porte du coffre une bonne fois pour toutes. Il revint vers l'ordinateur, ferma la session et le mit en veille. Il sortit de son sac un paquet de lingettes désinfectantes dont il se servit pour effacer toutes les empreintes qu'il aurait pu laisser dans la pièce, en commençant par le clavier et la souris du PC. Il éteignit la lumière, ferma la porte du bureau et rejoignit tranquillement l'entrée du lycée dans le noir.

Arrivé en bas, il réactiva l'alarme avant de sortir par la porte cochère qu'il claqua, la serrure automatique se faisant immédiatement entendre. Il remit sa capuche tombée entre-temps, refit le lacet de sa chaussure droite, serra correctement les lanières de son Eastpak noir et s'engagea dans la rue.

Quelques secondes plus tard, il s'était fondu dans la nuit.



La sonnerie stridente déchira le silence de la classe, la plongeant dans l'euphorie. Dans la seconde qui suivit, les élèves s'échappèrent des salles en une masse uniforme, dévalant les escaliers jusqu'à la cour de récréation, bavardant, criant presque. Les vacances d'avril faisaient partie des plus attendues, et tous semblaient n'avoir qu'un but, atteindre les portes afin de quitter au plus vite l'établissement. Moi, je tentais vainement de traverser cette foule d'élèves, avançant dans le sens contraire, remontant les marches tête baissée, les jambes lourdes, mon sac à dos noir pesant trois tonnes et demie sur le dos. Je m'arrêtai au deuxième étage, traversai le long corridor quasiment vide, et tombai nez à nez avec la personne que je cherchais. D'un geste bref et machinal, je relevai la mèche de cheveux brune qui tombait sur mes yeux et embrassai rapidement mon amie sur les deux joues.

– Ah, te voilà enfin ! Je t'ai cherchée partout, lui lançai-je.

– Je discutais avec mon prof de maths, tu pouvais très bien m'attendre dehors, répondit-elle d'un ton sec.

– Quel accueil !

Elle souffla avant de donner un coup de pied dans son sac qui traînait au sol.

– Désolée. Mais quel enfoiré, ce type ! Il m'a pris mon portable, et...

Elle s'interrompit subitement et, joignant les mains et se mordillant la lèvre inférieure, me regarda droit dans les yeux

– William... s'il te plaît.

Je lâchai un grognement et tournai la tête de gauche à droite rapidement.

– Zoé, tu sais très bien que j’ai arrêté, dis-je à voix basse. J’ai failli me faire prendre la dernière fois et, sérieusement, déjà que ce n’est pas facile à la maison, ce n’est pas du tout le moment d’en rajouter.

– Allez, tu me dois bien ça ! Pour toutes les fois où j’ai cassé la gueule des gars qui te harcelaient...

– C’est moche, ce que tu fais là. C’est à la limite du chantage affectif, tu le sais ?

– Oui, mais je n’ai pas le choix... Tu connais mon père, tu sais comment il réagira.

– Arrête d’avoir peur de lui, Zoé.

– William !

– T’es pire que chiante, craquai-je, en réfléchissant aussitôt à la manière de procéder. C’est vraiment parce que c’est toi. Mais c’est la dernière fois !

– T’es le meilleur ! s’exclama-t-elle.

Elle m’embrassa sur la joue et nous sommes sortis du lycée pour prendre le bus qui desservait notre quartier. Nous n’avons pas parlé pendant les quelques minutes d’attente, chacun réfléchissant et jugeant les problèmes à venir. Zoé, sûrement à ce que son père allait dire s’il apprenait qu’elle s’était fait confisquer son téléphone, moi à ce que j’allais devoir mettre en œuvre pour entrer dans l’établissement après la fermeture. Ce n’était pas une première, et je savais comment m’y prendre. Au début c’était assez simple. Je pratique la prestidigitation depuis des années avec mon père, j’ai donc développé une certaine dextérité. Et mes connaissances en informatique et la fréquentation de certains sites spécialisés m’ont permis de m’infiltrer dans le lycée pour récupérer l’iPad que mes parents venaient de m’offrir. Ce soir-là, j’en avais aussi profité pour récupérer les appareils informatiques confisqués par les professeurs de l’établissement à quelques camarades, ce qui m’avait automatiquement propulsé au sommet

de la chaîne alimentaire du lycée, laissant derrière moi ma réputation de fantôme infréquentable. À quoi servent les règles si elles ne sont pas enfreintes ? C'est ce que je me disais dans ces situations-là, même si je dois avouer que mes activités n'avaient rien de sain. Et que me faire pincer n'était pas une option.

J'accompagnai Zoé dans le bus et fis un aller-retour jusqu'au terminus. Rester devant le lycée n'était pas la chose la plus discrète à faire. Lorsque je revins deux heures plus tard devant l'établissement, la nuit était tombée et plus aucune voiture ne stationnait sur le parking. À 20 h 05, j'ouvris le portail avec mes lames de crochetage. Je me les étais offertes sur Internet avec mon compte Paypal le lendemain de ma première aventure, pour me récompenser de ne pas m'être fait pincer. Et histoire de progresser. J'ai arrêté le système d'alarme, et je suis directement monté jusqu'au bureau du proviseur, non verrouillé comme à son habitude. Je me suis précipité sur le tableau, le faisant glisser sur ses rails et entrant immédiatement la combinaison que le directeur avait choisie : 5 ; 3 ; 8 ; 7 ; 1 ; 9. Le dé clic se fit, la façade en acier du coffre s'entrouvrit. J'avais déjà fait ça plusieurs fois et j'arrivais à garder mon calme. Après une profonde inspiration, j'ouvris la porte. Comme à l'accoutumée, sur l'étagère du bas se trouvait la boîte en plastique blanc dans laquelle le téléphone de Zoé avait été déposé après la fin du dernier cours. Je le glissai aussitôt dans ma poche, ignorant les autres appareils confisqués, puis refermai la porte du coffre avant de remettre le tableau en place.

– Beaucoup trop facile, murmurai-je, un demi-sourire aux lèvres.

Je me retournai et butai contre une masse imposante. Je levai la tête, me figeant immédiatement.

– En effet, *beaucoup* trop facile, lâcha le principal, les lèvres pincées de colère. Asseyez-vous là, et ne bougez pas.

Il me désigna une chaise en face de son bureau et installa son corps bedonnant dans le fauteuil en cuir que j'avais essayé la première fois en

piratant son système informatique.

– Pensiez-vous vraiment qu'en six mois je ne me rendrais pas compte que les objets confisqués disparaissent régulièrement sans que personne s'en plaigne ? La première fois, je me suis dit que c'étaient les profs eux-mêmes qui venaient les récupérer pour les rendre aux élèves, ou bien que quelqu'un du secrétariat avait fini par céder à un parent venu faire un scandale... Rien d'alarmant.

Il s'interrompit, ses mentons palpitant d'une colère contenue.

– Et puis, il y a eu ce mystérieux dysfonctionnement il y a trois semaines, lorsque le boîtier d'alarme a détecté la présence d'un logiciel étranger à la marque de l'installateur. Nous avons fait venir une équipe de maintenance qui a découvert d'étonnantes désactivations nocturnes dans son historique. Sans compter les rumeurs sur un certain héros qui s'amuserait à rendre les objets confisqués... Quel est votre nom, jeune homme ?

– Clarck. William Clarck. Seconde 2.

– Cela me dit vaguement quelque chose. Vous imaginiez vraiment qu'aucun de vos camarades ne parlerait, et que votre nom ne reviendrait jamais jusqu'à mes oreilles ? J'ai alors demandé à ce qu'on fasse installer une alerte désactivation sur l'alarme. Et nous voici face à face.

J'étais complètement figé. Je me sentais comme un lapin pris dans les phares d'une voiture. Ou un écran d'ordinateur qui a freeze. J'étais incapable de bouger ou même de penser. J'avais été stupide de croire que personne ne se rendrait compte de mes exploits nocturnes...

– Mon... Monsieur... balbutiai-je.

– Pourquoi faites-vous cela ? demanda M. Boachelin, fronçant ses épais sourcils. Je n'ai eu aucune plainte des parents, mais... Vous les revendez, c'est cela ?

– Je récupère les objets uniquement pour les rendre à leurs légitimes propriétaires. J'ai pas touché à votre argent, je ne suis pas un voleur.

– Quand bien même ce ne serait pas du vol, vous vous permettez de vous infiltrer dans une propriété privée, de désactiver un système d’alarme, de vous introduire dans un coffre sécurisé, non ? C’est en prison qu’on garde les jeunes gens qui font ça.

En prison ? Mon Dieu, mais ça allait bien trop loin ! Jamais je n’avais imaginé que ça irait jusque-là. J’avais presque 16 ans, je ne nuisais à personne... Et si mes parents l’apprenaient ? Une douleur aussi brutale qu’un coup de poing me brûla la poitrine.

– J’ai fait ça uniquement pour aider mes amis, ne dites rien à mes parents monsieur, je vous en prie !

– Oh ! que si, et croyez-moi, je vais même les appeler maintenant pour qu’ils viennent vous chercher.

– Vous n’imaginez pas comment ils vont réagir, cela ne fera qu’empirer les choses. S’il vous plaît, comprenez-moi !

Si mes parents venaient, c’était la fin. Ils allaient me tracter sur place.

Le proviseur fit mine de s’arrêter devant le téléphone, puis se leva et vint se poster devant moi. Un petit rictus cruel au visage, il posa ses fesses flasques sur le coin de son bureau, qui semblait avoir du mal à supporter son poids.

– D’accord, jeune homme. Vous avez raison, ce n’est pas à moi de prévenir vos parents. La police le fera directement quand nous serons arrivés au commissariat.



Vingt-cinq minutes plus tard, j’étais assis sur une chaise en mauvais état, dans un minuscule bureau, en face d’un homme moustachu au visage aussi épais que celui du directeur de mon lycée. C’est là que commença un interrogatoire de près d’une heure pendant lequel il me demanda comment je m’étais introduit dans l’ordinateur, comment j’avais désactivé l’alarme,

pourquoi j'avais fait ça. Bref, largement le temps qu'il fallait à mon père pour arriver dans les locaux. Lorsque le policier me fit sortir de la pièce et m'amena dans le couloir le temps qu'il imprime toute ma déposition, mon père se dressa face à moi. Blond, la carrure solide, il me lança un regard particulièrement noir. Il avait l'air plein d'une colère sur le point d'éclater, ce qui me glaça instantanément le sang. Puis il fit un signe de tête, ce qui me fit comprendre qu'il allait gérer la situation.

– Je m'en occupe, me dit-il d'une voix cassante.

Il s'avança vers le proviseur assis en face de moi, et lui serra la main.

– Était-il vraiment nécessaire de conduire mon fils au poste ? lâcha-t-il, un agacement assez incompréhensible dans la voix.

S'il commençait à être aussi insolent avec le proviseur, c'était mal barré. Surtout qu'après lui, c'est moi qui en prendrais plein la tête.

Le principal se leva, sa colère contenue faisant trembler son corps mou comme de la gelée, il réajusta son blazer bon marché et avala sa salive avant de répondre à mon père.

– Monsieur Clarck, votre fils est un délinquant. Et sachez que tous les délinquants finissent tôt ou tard au poste de police.

– Mon fils a voulu aider ses amis, l'entraide n'est-elle pas aussi une valeur que vous défendez dans votre établissement ? demanda mon père d'une voix coupante.

– L'entraide, oui. Mais vous rendez-vous compte que votre fils s'est introduit illégalement dans mon lycée, qu'il a fouillé dans mon ordinateur ? Peu important ses intentions, il reste un délinquant et il est à sa juste place ici, dans ce commissariat.

– Bon, écoutez, pourrions-nous échanger seul à seul ?

– Je ne pense pas que cela soit nécessaire, grogna le principal.

Mon père fixa le directeur sans rien dire, jusqu'à ce que l'homme, gêné, finisse par accepter. Ils sortirent tous deux du commissariat. Les dix minutes qui suivirent me parurent durer des heures, et quand les deux

hommes revinrent enfin, M. Boachelin semblait avoir revu ses positions, paraissant beaucoup moins sûr de lui et bien plus nerveux. Mon père s'entretint ensuite très brièvement avec l'agent de police présent avant de se retourner vers moi brusquement :

– On rentre à la maison, William. Prends tes affaires.

Il salua d'un signe de tête le directeur, qui nous fit un timide signe de la main. Je ne saurais sans doute jamais ce qu'on avait pu lui dire, mais en tout cas, cela avait été efficace.

D'une redoutable efficacité.

OceanofPDF.com

– Non mais, William, tu te rends compte de ce que tu as fait ?

Je détournai le regard et fixai les arbres qui poussaient aux abords de l'autoroute et dont la cime cachait le halo de la lune. Cela faisait dix minutes que nous avions quitté le commissariat, et mon père avait visiblement changé d'opinion sur ce qu'il qualifiait un peu plus tôt d'« entraide ».

– Réponds-moi, quand je te parle !

Je tournai la tête et plongeai mes prunelles brunes dans celles de mon père qui, d'un vert puissant, semblaient me transpercer de la tête aux pieds. Il reporta son attention sur la route, mais ce bref échange avait suffi à me glacer. Après tout, je n'avais fait que rendre service à mes camarades. Je les avais en quelque sorte sauvés de leurs parents.

– Que veux-tu que je te dise, à la fin ? J'ai fait tout mon possible pour aider mes potes. Là, c'était Zoé qui avait besoin de moi.

Il secoua la tête d'un air dédaigneux et frappa le volant de la paume.

– Je t'ai déjà dit que je n'appréciais pas que tu fréquentes cette fille. Elle te mène en bateau depuis des mois, à papillonner des cils pour te faire tourner en bourrique.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est ma meilleure amie ! me suis-je exclamé. Et je suis totalement en mesure de faire preuve de discernement. Depuis la première fois, je ne fais ça qu'en cas d'urgence, et par amitié ! La preuve, je n'ai même pas mis en place un business derrière... J'aurais

parfaitement pu soutirer de l'argent aux gens. Mais non, car j'ai une éthique.

– Parce qu'en plus tu as pensé à détrousser tes camarades !

– Mais non, et tout ce que tu disais tout à l'heure sur l'entraide, c'était pour rien ?

– Ne mélange pas tout ! répondit mon père en ponctuant sa phrase d'un nouveau coup sur le volant.

– Je ne mélange rien du tout, je t'énonce uniquement la vérité.

– Ah ! oui ? Quelle vérité ? Que tu t'es permis d'entrer par effraction au sein d'une propriété privée ? Que tu as accédé frauduleusement à un système de traitement de données automatisé ? C'est beau de se prendre pour le Robin des Bois des ados, sauf que si tu avais été un adulte, mon cher William, ce n'était pas un petit coup de pression et un retour à la maison que tu aurais subi, mais jusqu'à douze ans d'emprisonnement, et plus de trente mille euros d'amende. On n'est pas dans un film, bordel ! Quand tu auras 18 ans, tu feras ce que tu veux de ta vie, en dépit du fait que ta mère et moi t'avons éduqué avec le plus d'attention possible. Or, à ce que je sache, tu n'as que 16 ans, et tu es sous notre entière responsabilité. Et vois-tu, je n'ai strictement aucune envie de te surprotéger.

Lorsque mon père interrompit sa diatribe, je laissai échapper un sanglot qui se transforma rapidement en pleurs. Je brûlais de honte et d'humiliation. Mais je n'arrivais pas à savoir si le pire était de me faire rabrouer par Stephan, mon père, ou de m'être fait prendre... Au fond, si j'avais fait tout ça, c'était pour le rendre fier. Fier de moi, fier de son fils. Depuis tout petit, il m'enseigne ses propres principes de solidarité et de patriotisme.

– Tu commences à comprendre, ou tu as besoin que je te cite les articles du code pénal te concernant ?

– Oui, oui, je comprends, ai-je grincé, séchant mes larmes. Mais cela me paraît tellement injuste... Je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit ou dégradé quoi que ce soit. Jamais ! Mon unique objectif était de récupérer le

matos de mes potes, point à la ligne... Dis-moi au moins que tu n'as pas prévenu maman !

– Ah si, je l'ai fait. Et si tu veux mon humble avis, elle doit actuellement t'attendre sur le paillason de l'entrée.

J'étais vraiment dans la plus profonde des mouises... Mon père est quelqu'un de très sanguin. Sa colère était passagère, dans quelques heures il en rigolerait presque. Ma mère, elle, avait le don de tenir sur la durée et de me rappeler des mois durant mes plus insignifiants écarts du droit chemin. J'étais certain qu'à mon retour à la maison elle m'attendrait, m'embrasserait, me demanderait comment s'était déroulée ma journée. Puis elle m'enverrait balader comme un vulgaire poisson pourri. Mes vacances allaient être atroces. Pendant que tous mes potes seraient en train de bronzer je ne sais où, je serais sans doute enfermé dans ma chambre à double tour. De là à ce qu'ils me punissent et me confisquent ce qu'ils appellent mon « matériel informatique », il n'y avait qu'un pas. Je les connaissais, et je voyais très clairement venir la sanction... Fini l'ordinateur, fini l'iPhone, fini la tablette. J'allais devenir complètement asocial à cause de leurs histoires. Non pas que je ne le sois pas déjà, il faut avouer qu'à part Zoé – que mes parents détestent pour le simple fait que c'est une fille très impulsive et trop belle pour être honnête –, je n'ai pas véritablement d'amis.

Papa emprunta la rocade qui menait au centre de la commune dans laquelle nous habitions, à quelques kilomètres du chef-lieu de la région. Il était déjà 21 heures et la soirée s'annonçait catastrophique. Quelques voitures nous doublèrent, puis nous avons pris le premier embranchement. Une voiture nous grilla la rétine en arrivant en pleins phares.

– Tu ne peux pas les éteindre, tes phares, connard ? cria mon père, le sang lui montant aux joues. Je te jure, William, la politesse se perd dans ce monde !

Sachant pertinemment que ce n'était ni le moment ni l'endroit pour rire, je me mordis l'intérieur de la joue. Mon père était un véritable paradoxe, ce qui avait ses avantages comme ses inconvénients. Ne trouvant pas de place pour stationner devant la maison, il avança de quelques mètres, se garant sur le trottoir de notre voisin, un homme âgé qui vivait en ermite.

– Tiens, ta mère n'a pas fermé les volets...

– Et tout est éteint.

Les sourcils froncés, Stephan s'approcha à grands pas de la porte d'entrée. Il appuya sur le bouton de la sonnette, mais personne ne répondit. À l'instant même où il posa le poing sur la porte pour frapper, celle-ci s'entrouvrit. Il y glissa la main pour enclencher l'interrupteur de la lumière et s'arrêta net.

Une mare sombre et visqueuse s'étalait sur le sol.

Rouge.

Du sang.

– Reste derrière moi, m'intima mon père d'une voix à la calme autorité que je ne lui connaissais pas.

Nous avons traversé lentement le hall d'entrée. La cuisine, située sur la gauche, était dévastée. Tous les ustensiles, cuillères, fourchettes, couteaux avaient été jetés à terre. Des morceaux de verre crissèrent sous nos pieds, une assiette fendue en deux tomba du vaisselier lorsque mon père attrapa un couteau de cuisine d'un mouvement leste. Maintenant ses bras l'un au-dessus de l'autre, le manche du couteau serré dans sa paume droite, il me fit un signe de tête. S'il y avait encore quelqu'un ici, il n'avait pu ignorer tout ce bruit. Alors, inconsciemment, nous faisons preuve d'un remarquable silence qui semblait se propager peu à peu dans le pavillon. Le salon avait été éventré, des coussins au dossier du canapé. La télévision fracassée, les bibelots envoyés contre le mur. Seul le tableau peint par mon arrière-grand-mère semblait encore en bon état, malgré son positionnement bancal.

– On monte à l'étage, marche sur la pointe des pieds.

Mon père semblait avoir fait cela toute sa vie. Il faisait preuve d'un sang-froid troublant, et je ne me sentais pas à ma place. Quelque chose clochait, je ne savais quoi, mais ses actes me paraissaient bien trop précis, bien trop sûrs. Néanmoins, la confiance que j'avais en lui m'incita à suivre ses directives, et je grimpai les marches derrière lui sur la pointe des pieds, m'accrochant à la rampe pour garder l'équilibre. Mon passage au commissariat était désormais le cadet de mes soucis. Ce n'est qu'en arrivant là-haut que je pris conscience qu'un épais filet de sang dégoulinait de chacune des marches jusqu'à la mare devant la porte d'entrée, qui formait une allée ruisselante depuis son origine. Mon estomac se noua et la nausée m'envahit. Je n'arrivais plus à sentir quoi que ce soit d'autre que l'odeur métallique du sang. Et une peur panique primale semblait désormais couler dans mes veines, amplifiée par chacun des battements de mon cœur. Sur le palier, en haut des marches, gisait une véritable montagne de livres victimes d'une avalanche, qui semblaient avoir dégringolé depuis les bibliothèques du couloir. Des traces de doigts sanglantes, trop fines pour que je ne sente pas l'anxiété monter encore d'un cran, restaient clairement visibles sur certains. Comme si on avait tenté de s'appuyer contre les étagères, mais que le poids de la personne avait tout fait s'écrouler.

– C'est quoi, ce bordel ?... lâchai-je, le bout de mes doigts trempé de sang. Papa ?

Je tournai la tête, mais il avait disparu. J'avancai jusqu'au bout du couloir, jusqu'à la chambre de mes parents dont la porte était grande ouverte. Plus j'avancais, plus mes pieds semblaient prendre du temps à se poser au sol. Tout s'arrêta lorsque je la vis devant le lit, mon père debout à son côté. Sa chevelure brune baignait dans une auréole rouge, son bras était replié vers l'arrière, ses jambes contre elle, sa poitrine fendue à trois endroits. Sans même réfléchir, je courus et m'affaissai, mes genoux autour de sa tête. Je sentis peu à peu la chaleur du sang tremper mon jean. Aucun mot ne parvenait à sortir de ma bouche, aucun son, aucun souffle, j'aurais

voulu crier, mais ma cage thoracique semblait retenir ma voix prisonnière au plus profond de moi-même. Des larmes s'échappèrent de mes paupières, se frayant un chemin vers le front ensanglanté de celle qui m'avait donné la vie.

Froid.

Glacial.

Moi aussi, je me sentais gelé. Incapable de bouger, j'observais mon père qui parcourut la pièce de fond en comble avant de sortir son téléphone. Son flash m'aveugla plusieurs fois alors qu'il prenait des photos de la scène sans que je comprenne ce qui se passait. Il pianota ensuite rapidement sur son Smartphone et le rangea dans sa poche. Un pli terrible barrait son front, il semblait avoir vieilli de plusieurs années en un seul instant.

– Il faut partir, William.

Ces mots résonnèrent pendant près de trente secondes dans mon crâne avant que je prenne leur mesure. Partir ?

– Par... partir ?

– Relève-toi, la police va bientôt arriver, et elle ne doit pas nous trouver ici.

Une incompréhension totale me saisit, sans que j'arrive, ni même essaie de la résoudre. Je voulais rester ici avec maman, c'était mon devoir. Je ne pouvais pas la laisser là, la laisser me quitter.

– S'il te plaît Will, viens avec moi, insista mon père, la gorge nouée mais le ton ferme.

Je relevai la tête vers lui, les yeux bouffis de larmes, mes mains rouges de sang, toujours agrippées au tissu blanc du chemisier de ma mère.

– Pourq...

– Parce que ! me coupa-t-il en m'attrapant par les épaules. Secoue-toi !

Il me poussa hors de la pièce, et alors que je tentais un bref regard en arrière, il claqua la porte derrière nous. Je descendis les marches à sa suite, sans même parvenir à réfléchir. Nous avons franchi le porche à l'instant

même où une sirène de police me ramenait à la réalité, se faisant entendre dans la nuit. Stephan me cria de monter dans la voiture, et avant même que j'aie bouclé ma ceinture de sécurité, démarra en trombe. Il dépassa trois voitures de police suivies d'une ambulance et d'une voiture de sapeurs-pompiers au bout de la rue, et emprunta la même rocade qu'à l'aller. Je jetai un œil dans sa direction. Il semblait perdu dans ses pensées, les lèvres sèches et fermées, les yeux sombres, les sourcils froncés, les joues d'un blanc laiteux.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?...

Il ne répondit pas, et raffermi l'intensité de sa prise sur le volant.

– Putain !

Une colère inconsciente commença à me brûler les entrailles, j'avais envie de tout mettre en vrac. Comment pouvait-il se permettre de ne pas me répondre après ce qui s'était passé ?

– Je t'ai toujours menti, William, commença-t-il.

– Comment ça ?

– Ne m'interromps pas, s'il te plaît. Je ne suis pas courtier en assurances, n'ai jamais travaillé dans la banque, n'ai pas de master en économie. Je suis en réalité entré au Quai des Orfèvres quelques mois après avoir décroché mon bac. Pendant six ans, j'ai travaillé à la direction générale des Services de Police, c'est d'ailleurs au cours d'un contrôle d'identité après le braquage d'un café au centre-ville que j'ai rencontré ta mère. Nous sommes aussitôt tombés fous amoureux l'un de l'autre, et puis une connaissance professionnelle m'a fait une proposition qu'il était difficile de refuser. C'est ainsi que je suis entré à la direction générale des Services extérieurs – pour faire simple, les services secrets français. Dès l'âge de 25 ans, j'ai suivi un entraînement militaire de haut niveau. Arts martiaux, maniement des armes, autodéfense, principes fondamentaux de survie, situations de crise, manipulation, exfiltration... Bref, une formation qui a duré plusieurs années. Pendant les quinze ans qui ont suivi, j'ai été

agent de terrain spécialisé dans des missions à haut risque. J'ai œuvré au sein de la plupart des conflits de l'époque en tant qu'appui. Mais ce métier devenait incompatible avec une vie de famille qui de plus devait rester dans l'ombre. J'avais mis ta mère au courant, malgré l'interdiction de mes supérieurs. Mais je ne pouvais rien lui cacher, tu comprends... Lorsque le service des Opérations a perdu son directeur, j'ai sauté sur l'occasion. Un ami qui travaillait au ministère de l'Intérieur a appuyé ma candidature, et j'ai réussi à décrocher le poste. Cela fait deux ans maintenant que j'occupe cette fonction, sauf qu'elle est bien plus dangereuse que je ne l'avais imaginé.

– Tu... Tu es un agent secret ?

– Si on veut, oui.

– Tu rigoles ? Comme James Bond ?

– Malheureusement, mon quotidien n'a jamais été aussi mouvementé et sympathique que celui de notre ami. La vie réelle est bien plus risquée et franchement moins glamour, Will. Et ce qui s'est passé ce soir, c'est ma faute.

– Que veux-tu dire par là ?

Il sembla hésiter, comme si me révéler la vérité allait entraîner des complications. Néanmoins il souffla, et sembla avoir pris sa décision lorsqu'il reprit la parole. Après tout, rien ne pouvait être pire que l'image qui était désormais gravée à vie dans mon esprit.

– Ta mère a été assassinée, tu peux en être certain. Pourtant, personne n'avait connaissance de son existence, ni de la tienne d'ailleurs. Sauf quelques collègues et amis. J'ai toujours tout fait pour vous protéger. Je vis sous une identité d'emprunt, les informations sur moi sont introuvables, même sur Internet. Tu ne trouveras de photo de moi dans aucune base de données... Je suis un fantôme, Will. Et personne n'avait intérêt à la tuer.

– Ce qui veut dire que ce n'était pas...

– Non, ce n'était pas elle qui était visée, continua-t-il. Elle a été tuée à ma place.

Cette phrase résonna en moi, prenant peu à peu de l'importance, me semblant aussi dangereuse que la vie, aussi monstrueuse que les actes qui avaient été commis. Ma mère, ma mère avait été assassinée à la place de mon père. Bordel, elle était morte par sa faute.

– Où va-t-on comme ça ?

– Dans un endroit sûr.

Je savais avant même de lui répondre qu'il n'en dirait pas plus. Il continua à rouler pendant vingt minutes, traversant le centre-ville plein de vie, avant de s'arrêter dans une petite rue, devant une chapelle qui semblait avoir été restaurée récemment. Je connaissais bien ce quartier, très bien même... Que venions-nous faire ici ? Depuis la vitre de la voiture, le clocher semblait anormalement grand et couvrait de son ombre le scintillement des étoiles. Je défis ma ceinture et ouvris la portière. Papa, qui était sorti juste avant moi, vint me barrer le chemin.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui dis-je.

– Reste dans la voiture, je reviens dans dix minutes.

Je n'en pouvais plus de ses phrases impératives. Des ordres, toujours des ordres. Cela devenait véritablement pénible, surtout qu'il était inutile de répliquer. Mais l'adrénaline de la soirée bouillonnait encore en moi, et j'étais à deux doigts d'exploser. Alors s'il s'attendait à ce que je me taise, il allait être servi.

– Tu te fous de ma gueule ? Maman est morte assassinée et tu me laisses dans la voiture pendant que toi, tu... (Je jetai un regard derrière lui.) Tu vas prier dans une foutue église ?

– J'ai pleinement conscience de la soirée que tu es en train de passer, William. Je te demande uniquement quelques minutes, j'ai... besoin de me recueillir.

Je secouai la tête, dédaigneux et des injures coincées entre les dents. Comment osait-il me faire ça ? Depuis la sortie des cours, j'avais l'impression que dix mille choses s'étaient déroulées, entre mon infraction au lycée, l'aller-retour inutile chez les flics, le corps sans vie de maman et la maison saccagée, l'annonce du métier de mon père... Et maintenant, ça. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond ? Je vis Stephan entrer dans la chapelle sans un regard en arrière. C'était une vraie mascarade. Depuis quand mon père était-il croyant ? C'est à cet instant que je pris la décision de le suivre. Après tout, il n'avait pas le droit de me laisser dans un tel désespoir, j'étais son fils, pas un poids mort ! Je sortis de la voiture, refermai la portière avec délicatesse, grimpai les marches du parvis et entrai dans ce lieu de prière avec le plus de discrétion possible. Un froid glaçant régnait à l'intérieur du lieu saint, me donnant la chair de poule avant même que j'aie retiré mon bras de l'anse de l'ouverture en chêne. Il faisait complètement noir, mais une fois mes yeux habitués à l'obscurité, je réalisai que quelques cierges étaient allumés au fond, à quelques pas de l'autel. Je m'approchai, me déplaçant entre les colonnes de pierre et les stalles de bois, sur lesquels certains croyants avaient oublié les livrets de chant que l'on distribue avant les offices. Le bruit de mes pas contre les dalles me paraissait résonner et faire vibrer toute la chapelle. Ce n'est qu'à quatre mètres de l'estrade que j'entendis les premiers mots. Mon père était assis sur un banc au côté d'une personne entièrement revêtue d'une tunique bleu marine serrée par une ceinture de cuir. Sa tête était coiffée d'un scapulaire de la même couleur, un crucifix pendait autour de son cou. Elle faisait de grands gestes avec ses bras, comme pour donner du rythme à la conversation qu'elle entretenait avec lui. M'approchant un peu plus, je pris conscience que j'étais à seulement deux mètres d'eux, adossé à une colonne.

– Tu es certain que c'est lui, Stephan ? Pourquoi s'en prendrait-il à toi ?

– Rorschach est un monstre, Inès. Tu le sais pertinemment, au cours d'Alpaga, si tu n'étais pas arrivée à temps, je serais mort. C'est un as de la

manipulation, il n'a jamais tué personne de ses propres mains. C'est une machine à tuer aux mains blanches comme neige. Le Secret Intelligence Service ainsi que le Bundesnachrichtendienst sont sur le coup depuis six ans, et il leur échappe à chaque fois. La DGSE a mis le dossier en suspens, tellement celui-ci est sensible. Rorschach sait qu'il est recherché, et il m'en voudra à jamais d'avoir ouvert ce fichier, il était inconnu aux yeux de tous auparavant.

– On ne va pas revenir là-dessus, tu as fait une véritable erreur en envoyant son dossier aux services étrangers, mais ce qui est fait est fait. Toujours est-il qu'aujourd'hui il t'en veut.

– Et vois-tu, je suis persuadé qu'il est aux manœuvres... J'ai trouvé cela, sur le corps d'Alix.

Il sortit un morceau de papier de son portefeuille, qu'il gardait toujours dans la poche arrière de son pantalon. De la taille d'une carte de visite, il était totalement noir. De là où j'étais, je ne pouvais savoir s'il y avait des inscriptions au recto.

– La tache, c'est sa signature. Il ne se fait pas appeler Rorschach pour rien.

– Que comptes-tu faire ? demanda la nonne.

– Je n'en ai aucune idée, ma soirée a totalement changé de direction... Et si je pars à sa recherche, je ne peux pas laisser William ici.

– Comment ton fils prend-il la situation ?

– Je ne sais pas, il est dans la voiture en train de m'attendre. Sa mère a été assassinée par l'un des malfrats les plus recherchés de la planète. Il est fragile, Inès, et il en sait déjà trop. Ça a beau être un surdoué, un génie de l'informatique, un illusionniste hors pair, il y a des choses qu'on ne peut comprendre, même avec une grande intelligence. Il a besoin d'avoir des repères, et ils se brisent tous les uns après les autres. Tous ses grands-parents sont décédés ces dernières années, seule sa tante qui vit à Londres

est encore vivante. Imagine un peu si je le laissais ? Il serait complètement seul, déboussolé.

– Tu es dur avec lui...

– Non je ne suis pas dur, juste réaliste. Il a 16 ans, mais il a besoin d'un noyau familial pour s'épanouir. La seule personne étrangère à la famille qu'il fréquente est une nana complètement casse-cou, grande gueule, et qui a une mauvaise influence sur lui.

– Stephan, calme-toi... Tu sais parfaitement réagir dans le cadre de situations de crise, alors mets à profit ton apprentissage. Je vais t'aider, OK ? Néanmoins, il faut que tu saches que je vais être obligée de mettre Marc Couant au courant.

– Ouais. De toute manière, le grand patron est capable de me pister jusqu'à l'autre bout de la planète. Je vais faire en sorte qu'il accepte la mission, manquerait plus qu'il m'envoie ses chiens aux trousses... Mais je dois retrouver la trace de ce salopard. Ça fait trop longtemps qu'on le laisse s'échapper, il doit payer pour ses agissements. Et crever pour le meurtre de ma femme. Surtout qu'il doit d'ores et déjà être au courant que c'est la mauvaise cible que ses larbins ont tuée. Il va se venger, me trouver, sans parler de William qui court maintenant un grand danger.

La nonne se leva et se dirigea vers le grand crucifix situé à la droite de l'autel. Elle attrapa l'un des bras du Christ, qu'elle abaissa d'un coup sec. Automatiquement, la table de marbre se redressa, révélant une quantité impressionnante d'armes et d'objets en tout genre.

– Toujours un Heckler & Koch USP ? fit la femme, en tendant à mon père un pistolet noir.

– Évidemment, répondit-il en le rangeant dans la ceinture de son pantalon.

– Tiens, l'une de mes dernières fabrications.

Elle attrapa une alliance en argent, qu'elle glissa sur un doigt de la main gauche de Stephan. Son visage se couvrit d'un voile de tristesse.

– Tu n’as jamais été marié avec Alix ?

– Le mariage n’est pas fait pour les agents, malheureusement. Beaucoup trop risqué.

– Parfait, alors. Cela rendra la chose encore plus crédible au cours de ta mission : aucun agent secret ne se marierait... Elle est équipée d’un système de lame rotative, il te suffit de t’approcher d’un objet, quelle qu’en soit la matière, et de faire comme cela.

Elle avança le doigt de mon père, qu’elle replia sur lui-même, devant l’un des cierges, et posa le pouce de son autre main sur le dessus de l’anneau. Une lame aussi affûtée que celle d’un rasoir sortit d’une fente minuscule et scinda en deux la bougie qui se fracassa aussitôt sur le sol.

– Pratique, non ?

– En effet, merci. Je peux te demander un service, Inès ? J’ai besoin de monter à Paris pendant deux-trois jours, le temps de préparer mon départ et de récupérer le dossier de Rorschach. Seul le MI6 l’a en ce moment, pour des raisons de sécurité. Accepterais-tu de loger mon fils dès ce soir, et de le garder pendant les quelques jours où je serai absent ? Personne ne le trouvera dans ce couvent. Ensuite, on avisera en fonction des dispositions de Marc Couant... Je pars à Paris dès qu’on aura repris des forces.

– Pas de problème ! Va chercher William, et retrouvez-moi au presbytère derrière l’église. Je vais lui préparer une chambre.

Merde ! Il fallait absolument que je regagne la voiture avant que papa s’aperçoive que j’avais entendu toute leur conversation... J’étais complètement scié. D’une part par la teneur de leur conversation et ce dénommé Rorschach, mais aussi par ce qu’avait dit mon père à mon sujet. Comment osait-il parler de son fils ainsi ? J’en étais dépité. À l’instant même où je m’asseyais sur le siège passager avant, mon père sortit de la chapelle.

– Désolé, j’ai pris un peu plus de temps que prévu. On va se garer, la mère supérieure du couvent a accepté de nous accueillir au sein du

presbytère pour la nuit.

Beaucoup de questions commencèrent à me tambouriner le cerveau. Trop. Premièrement, qui était ce fameux Rorschach ? Je n'en avais jamais entendu parler. Et quel était cet « Alpaga » dont mon père avait parlé ? Sans parler des quelques jours que j'allais devoir passer au couvent. Pourquoi me laissait-il là ? J'avais le droit de savoir, non ? J'étais quand même directement concerné par cette affaire ! Cela faisait beaucoup trop de mystères en une soirée.

Papa se gara et m'entraîna directement à l'intérieur du presbytère. Il ne le montrait pas, mais je voyais bien qu'il était déjà venu ici. Sûr de sa direction, gestes instinctifs, presque machinaux. C'était un habitué des lieux. Et cela se confirma lorsqu'on croisa trois bonnes sœurs qui le saluèrent, un grand sourire aux lèvres. La femme que j'avais surprise en train de discuter avec mon père, Inès, s'approcha de nous, sortant d'une chambre au mobilier rustique. Grande, les yeux bleus surmontés de sourcils noirs très fins, elle avait des lèvres pincées. Son nez retroussé affinait son visage, faisant oublier la sévérité qu'on pouvait y lire au premier abord.

– Tu dois être William, fit-elle en me serrant la main. Bienvenue. Venez, nous allons nous installer dans le salon de réception, nous y serons plus à l'aise pour discuter.

Elle nous guida dans une petite pièce au mobilier très sommaire. Un canapé recouvert d'un plaid blanc, deux fauteuils qui semblaient avoir traversé toutes les époques.... Le seul élément qui sortait de l'ordinaire était un vivarium aux LED verts, posé sur un support métallique. Je m'en approchai, curieux de savoir ce qui pouvait se trouver à l'intérieur. Le couvercle était légèrement décalé, et plus je m'approchais, plus une humidité intense me pénétrait. Je jetai plusieurs coups d'œil à l'intérieur, mais à ma grande déception, aucun animal ne semblait y vivre. Celle qui se faisait appeler mère Inès, mais qui ne devait pas avoir plus de quarante ans, s'approcha de moi et lança un regard dans le vivarium.

– Où es-tu, ma belle ? Sans pour autant mettre la main sur sa protégée, elle remua du bout des doigts les quelques objets positionnés avec soin sur le sable ; une réplique de tronc d'arbre, une sorte de cabane en feuillage. Finalement, elle se baissa, inspecta le dessous du canapé et, dans un soupir de soulagement, attrapa dans le creux de sa main une bestiole aux nuances vertes formant un dégradé, du néon aux pattes jusqu'à l'azurin autour des yeux. Sur tout son axe antéropostérieur, des taches noires s'élargissaient, empiétant sur le bleu.

– Ma jolie Gladys... Retourne donc dans ta maison.

Tout en lui caressant le crâne, elle s'approcha du vivarium. J'avancai ma main pour caresser la magnifique grenouille, mais la nonne releva les bras, éloignant l'animal de moi. Je la fixai, les yeux écarquillés, surpris par son comportement.

– Gladys ne supporte pas qu'on la touche, dit-elle en guise d'excuse, avant de lâcher l'amphibien dans son domaine et de clore le sujet d'un geste de la main. Elle sembla chercher ses mots un quart de seconde, puis s'avança vers la porte de la chambre.

– Bon, venez, vous serez mieux dans votre propre chambre, il fait bien trop chaud ici.

Au moment de sortir, je croisai son regard. Ses pupilles étaient aussi noires et luisantes que celles de sa grenouille. Elle cligna des paupières et se retourna pour rabattre la clenche. Je suivis mon père, un sentiment étrange au creux du ventre.



Vingt minutes plus tard, j'étais installé au deuxième étage du presbytère, dans une chambre d'une dizaine de mètres carrés. J'avais un lit simple, avec des draps blancs, et une représentation de Jésus-Christ au-dessus. Les événements de la soirée m'avaient néanmoins coupé toute envie

de dormir, et je savais pertinemment que je passerais une nuit blanche. De plus, je ne savais que faire. Mon père sortit de la petite salle de bains accolée à la chambre. Il avait remis les mêmes vêtements que tout à l'heure. Assis sur le lit, mon esprit vagabondait, ne sachant sur quoi se positionner, tant ces dernières heures n'avaient été que rebondissement sur rebondissement. Et... et maman. Elle était morte. Je n'avais absolument pas compris ce qui s'était déroulé à la maison. Pourquoi ce bazar partout ? Pourquoi avait-elle été tuée ? Qui pouvait bien lui en vouloir autant pour transformer la maison en film d'horreur ?

– William ? m'interpella mon père, qui vint s'accroupir devant moi.

Tout ce que j'avais entendu dans la chapelle ressurgit dans ma mémoire. Il avait pris une douche... Il allait partir.

– Ne me laisse pas là.

– Comment... ?

– J'ai entendu une partie de la conversation que tu as eue avec Inès, et je ne veux pas que tu me laisses ici. Pas après ce qui vient de se passer, papa.

Gêné, il baissa les yeux, mais les braqua très vite à nouveau sur moi, fronçant les sourcils.

– Je vais être obligé de partir, je dois absolument me rendre à Paris pour m'entretenir avec mes supérieurs. J'ai récupéré près de ta maman des cheveux qui ne lui appartenaient pas, ainsi qu'une carte de visite que je connais bien. Il faut que je fasse examiner ces éléments.

– Donc c'est bien vrai, tu vas m'abandonner ? Putain, papa, tu ne peux pas, tu ne peux pas !

– Ta mère a été assassinée, et mon travail est de retrouver celui qui a fait ça.

Une rage sans nom me prenait aux tripes. Ma mère était morte, mon père m'abandonnait. J'étais seul, totalement seul. Mon père se leva, passa sa main dans mes cheveux et quitta la pièce.

C'était un cauchemar.

Il fallait que je parle à quelqu'un ou bien j'allais exploser. J'attrapai mon téléphone et composai le numéro du fixe de Zoé. Avec tout ça, je n'avais pas pu lui rendre son portable. Heureusement, c'est elle qui répondit au bout de la cinquième sonnerie.

– Allô ?

– J'ai besoin de toi, Zoé.

– Qu'est-ce que tu me veux à 23 heures, idiot ?

– C'est un putain de cauchemar.

– Encore des problèmes avec tes parents ? On peut se voir demain matin, si tu veux. Je peux être devant chez toi vers 9 heures.

– Non, c'est urgent ! Tu vois où est le monastère des Bénédictines ?

– Euh... Pas du tout.

– Je t'envoie ma position via Messenger.

– Hum, d'accord.

– Ramène-toi cette nuit vers 2 heures, OK ? Prends un sac, au cas où, avec des affaires de rechange.

– Pourquoi ça ? Tu comptes braquer le lycée ?

– Ma mère est morte, Zoé. Assassinée par un ennemi de mon père.

Un éclat de rire résonna dans le combiné et éclata le tympan de mon oreille droite.

– Ah ! mon Dieu, William, que vais-je faire de toi ?

– Mais Zoé...

– T'es vraiment con, allez, dors bien mon poulet.

Elle raccrocha.

Elle m'avait raccroché au nez, bon sang ! Je la rappelai aussitôt.

– Mec, t'as bu ou quoi ?

– Zoé, merde, je suis sérieux !

– Quoi ? fit-elle. Comment ça, t'es sérieux ?

– Ma mère est morte, putain.

– Tu te fous de moi ?

– Bordel, tu crois vraiment que je déconnerais avec ça ? Mon père est parti sur la trace du salopard qui a fait ça, et je suis coincé chez les bonnes sœurs. J'ai besoin de toi.

– Bon, je prends des affaires, je te retrouve à 2 heures devant le couvent, tu m'expliqueras tout en détail.

Elle raccrocha aussi sec. Son caractère était insupportable, mais ce devait être pour ça que je l'appréciais tant. Et de toute manière, j'étais dans un tel pétrin que je ne voyais qu'elle pour me sortir de là. Nous devons retrouver l'assassin de ma mère.

Et nous n'avions que quelques jours.

OceanofPDF.com

Assis sur les marches d'une boulangerie, j'attendais depuis plus d'une demi-heure l'arrivée de Zoé. Dès que mon père avait quitté le presbytère vers minuit, après avoir patiemment attendu que je m'endorme, ou du moins que je fasse semblant, je m'étais relevé, avais pris mes affaires et m'étais glissé par une fenêtre donnant sur une petite cour. Il n'y avait qu'un mur de brique de deux mètres qui me séparait de la rue, et il valait mieux que je retrouve Zoé autre part que devant la chapelle. Simple question de discrétion. Je l'avais donc escaladé avant de remonter la rue jusqu'à un embranchement. Je m'étais assis là, devant ce magasin qui faisait l'angle et dont le rideau métallique était baissé.

Le bruit puissant du scooter de Zoé résonna tout à coup. Ayant appartenu à ses trois frères âgés respectivement de 30, 27 et 22 ans, c'était un vieil engin ronronnant, sifflotant, crasseux, brûlant, décoloré, sur lequel son physique splendide dénotait complètement. Elle leva sa jambe droite, la passa au-dessus du guidon et claqua sa paire de New Balance contre le sol rocailleux. Elle enleva son casque noir opaque, neuf quant à lui, qu'elle posa sur la selle déchirée. Ses cheveux bruns tombèrent dans son dos ; elle releva une mèche et s'avança vers moi, son sac sur les épaules.

– William Clarck, t'as intérêt à tout me raconter, sinon je rentre aussitôt me recoucher, lâcha-t-elle. Je te préviens, je ne suis pas ouverte à la plaisanterie.

Elle s'assit à côté de moi avec une délicatesse qui rattrapait son fichu caractère. Elle ouvrit sa veste en cuir, les joues rouges de s'être dépêché.

– Je me suis fait prendre par le directeur.

– Hein ?

– Pour ton portable. Je pensais être seul au bahut, mais il était là à m'attendre et m'a entraîné chez les flics. Mon père a débarqué, et par miracle on m'a laissé ressortir sans plus.

– Je suis désolé William, c'est ma faute...

– J'en ai rien à cirer d'avoir été convoqué au commissariat. Il y a beaucoup plus grave. Quand je suis rentré, la maison avait été complètement saccagée... et... et ma mère était morte.

Elle resta interdite, les yeux grands ouverts, la bouche pendante.

– Et je n'ai rien compris à ce qui s'est passé ensuite. Mon père m'a embarqué jusqu'ici, et il m'a annoncé qu'il était un agent secret.

– Pardon ?

J'avais dévoilé en quelques secondes ce que mon père avait pris la peine de cacher pendant des années. N'empêche que j'avais besoin d'en parler à quelqu'un, et même si sa couverture était entachée, Zoé était une personne de confiance. Du moins, je l'espérais.

– Je sais, c'est n'importe quoi. Mais j'ai vu ma mère... elle a été tuée. Je sais qu'il ne m'aurait pas menti là-dessus. Après tout, il a passé des années à mentir à tout le monde en nous faisant croire qu'il tenait une agence d'assurances. Et... c'est à cause de lui que ma mère est morte.

– Mais Will, mais c'est... chuchota Zoé en plaquant ses mains sur sa bouche.

Je pris une profonde inspiration. Je me sentais étrangement flottant, comme emmitouflé dans un coton qui anesthésiait la douleur de la mort de ma mère. Je n'avais véritablement qu'une pensée en tête, la venger. Ensuite, seulement, je me permettrais de la pleurer.

Après avoir séché mes yeux du mieux que je le pouvais, je me suis redressé face à mon amie :

– Zoé, si je t’ai demandé de venir, c’est parce que j’ai besoin de ton aide.

Elle me prit la main et la serra avec conviction.

– Dis-moi comment je peux t’aider, William.

– Je t’en ai déjà dit beaucoup, mais je veux t’entendre me le dire, Zoé.

Alors, est-ce que je peux mettre en toi toute ma confiance ?

– Oui ! Promis, juré, craché, fit-elle en crachant sur les marches de la boulangerie.

– C’est dégueulasse, ça, Zoé, répondis-je avec une grimace.

– Bon, c’est le moment de tout m’expliquer, William, dit-elle en levant les yeux au ciel.

– Tu as raison, ai-je commencé avant de prendre une grande inspiration. Ma mère a été assassinée, Zoé. Et comme je te l’ai dit, c’est la faute de mon père.

– Mais... pourquoi ?

– Il s’est fait un ennemi. Un ennemi puissant...

– Mais pourquoi s’en est-il pris à ta mère ?

– Mon père aurait, à ce que j’ai entendu tout à l’heure, plus ou moins causé de gros soucis à ce type en communiquant des informations sur lui à des services secrets étrangers.

– Je ne vois toujours pas en quoi cela l’aurait obligé à vouloir tuer ta mère.

– Ce n’est pas ma mère qui était visée, Zoé, mais mon père ! C’est un dommage collatéral, ai-je murmuré, les dents serrées. Elle n’aurait pas dû mourir. Mais en transférant ce dossier à l’étranger, mon père a attiré l’attention européenne, voire internationale sur ce type.

– Et donc... ? demanda Zoé d’une voix blanche.

– Mon père, enfin, Stephan, me suis-je repris en essayant de me distancer de lui – le seul moyen qu’il me restait pour ne pas devenir fou après les événements de cette nuit. Stephan le traque en ce moment-même. Il part venger ma mère. Et... et je pense que c’est un piège, qu’il part à l’abattoir. C’est horrible, mais... mais ma mère n’était qu’un moyen de lui faire perdre pied, de l’aveugler pour qu’il ne se rende pas compte du piège qui se referme sur lui. Et si je ne veux pas le perdre, il faut que je fasse quelque chose...

– Je comprends que tu sois... que tu sois... bouleversé, William. Mais il faut que tu sois raisonnable aussi. On a quoi, même pas 16 ans ? Tu penses vraiment qu’on a la moindre chance contre des espions ? À la limite, moi je suis ceinture marron de karaté, mais toi t’es chétif, Will. Et je pense que tu ne devrais pas te mettre inutilement en danger. Imagine s’il t’arrivait quelque chose ? Tu ne peux pas faire ça à ton père...

– Faire ça à mon père ? Justement Zoé, si je disparaissais il va partir à ma recherche et nous gagnerons du temps. Du temps pendant lequel il ne se jettera pas stupidement dans un piège. Du temps pour tenter de démasquer le tueur. Ensuite, avec les infos nécessaires, le MI6 pourra l’appréhender. Ou nous pourrions nous venger...

Des larmes me venaient aux yeux. Comme aurait dit ma grand-mère, c’est la goutte d’eau qui fait déborder la piscine déjà trop pleine. Je pris ma tête entre mes mains, et sans m’en rendre compte versai des larmes salées. Je ne devrais pas vivre ça. Pas à 16 ans. Mon émotion évacua petit à petit de mon corps l’adrénaline et la colère, n’y laissant qu’une froide détermination. Je me levai, vérifiai que j’avais bien mon portefeuille en poche avant de redescendre la rue. J’entrai dans l’église sans un regard pour Zoé. Si je voulais partir seul, il me fallait de l’argent et des gadgets. De quoi pouvoir me défendre en cas de problème, et surtout de quoi pouvoir survivre. Je m’arrêtai devant le crucifix baigné de la lumière laiteuse de la lune qui passait à travers les vitraux. Comment avait fait la nonne tout à

l'heure pour ouvrir l'autel ? Je tentai de tirer le crucifix vers moi dans l'autre sens, de le faire pivoter, en vain. Je commençai à m'énerver, et c'est là que j'ai agrippé le bras du crucifix, qui s'est abaissé brusquement. Le plateau de l'autel se redressa, révélant la même quantité astronomique d'objets que tout à l'heure.

– Merde !

Je me retournai et constatai que Zoé m'avait suivi dans la chapelle. Parmi tous les gadgets qui me faisaient face, certains semblaient complètement incongrus. Une broche à cheveux, une ceinture en cuir, un foulard Hermès... Visiblement rien qui puisse m'être utile. Ou passer inaperçu. Un bouton était situé sur le côté droit. J'appuyai dessus, et aussitôt la planche bascula, révélant la présence d'un second plateau, dont la moitié était consacrée à des armes à feu. Revolvers, semi-automatiques, mitraillettes, un AK47... En bas, une ribambelle de couteaux et d'armes blanches en tout genre attendaient preneur. Je glissai mes doigts sur un couteau papillon avant d'appuyer une nouvelle fois sur le bouton vert. Trop dangereux pour moi, j'étais incapable de manger des nouilles avec des baguettes, alors imaginez-moi avec ce genre d'arme en mains... Le plateau se renversa une nouvelle fois, laissant apparaître des appareils électroniques, ordinateurs portables, tablettes, téléphones, du Nokia 3310 au dernier iPhone. Mais ce fut un bloc en verre situé sur la gauche qui attira mon attention. Il recouvrait un objet en cuir bleu marine ressemblant étrangement à une coque de Smartphone. Je soulevai la protection de verre, puis attrapai la coque avec précaution. Pourquoi protéger un objet aussi insignifiant ? Je sortis mon téléphone de la poche de mon jean. Pas de bol, c'était un modèle plus ancien et la coque était conçue pour un appareil beaucoup plus récent, comme... celui que j'avais sous les yeux en ce moment même. Je sortis en deux temps trois mouvements ma carte SIM et la transférai dans ce qui allait désormais être mon nouveau téléphone.

Avant de la ressortir aussitôt.

Si j'avais ma carte SIM, n'importe qui pourrait me traquer avec mon numéro. Néanmoins, au-dessous du téléphone se trouvait une petite enveloppe, et en l'ouvrant je découvris une carte SIM sécurisée sur laquelle était inscrite un numéro. Après avoir allumé l'iPhone et l'avoir glissé dans sa nouvelle coque, je le paramétrai, acceptant tout sauf la géolocalisation, que je désactivai par prudence. Mais j'en revins au problème initial : à quoi pouvait bien servir cette coque, à part protéger la face arrière ?

– Essaie d'ouvrir une appli, c'est forcément un truc plein de gadgets...

– T'es encore là, toi ? ai-je répondu plus sèchement que je ne l'aurais voulu.

– Ça suffit William, ce que tu veux faire n'est pas réaliste... Mais s'il le faut, et si tu ne veux vraiment pas m'écouter, alors je t'accompagnerai pour m'assurer que tu rentres en un seul morceau.

Je ne répondis pas. J'en profitai pour suivre son conseil et lançai l'appareil photo. Un déclic se fit entendre, et l'écran devint mystérieusement vert. Comme... comme des lunettes infrarouges ! J'arrivais à voir en pleine nuit. Je me déplaçai vers un coin sombre de la chapelle, et constatai que je pouvais voir tout ce qui m'entourait. Incroyable. Je revins près de l'autel et verrouillai l'iPhone dont une fenêtre s'ouvrit. Elle me demandait de poser mon empreinte digitale sur le bouton Home. Dès que ce fut fait, un message s'afficha : « Appareil fonctionnel. Appuyer simultanément sur le bouton *volume* ainsi que sur le bouton *déverrouiller* pour activation. » Je suivis les indications. Un éclair jaillit alors de la coque et envoya valser un calice en or contre le mur.

– Un Taser ! s'écria Zoé.

– Chut ! Si la mère supérieure nous entend, on est dans la merde.

– William ? C'est à moi que tu demandes de baisser le ton alors que tu viens de nous faire un spectacle son et lumière ? demanda Zoé d'un ton acide.

J'ai grimacé en rangeant le Smartphone dans ma poche, convaincu que cet appareil ferait l'affaire.

J'entendis brusquement le claquement grinçant de la porte du couvent, à quelques centaines de mètres à peine, et la panique m'étreignit. Je refermai l'autel d'un coup sec et attrapai Zoé par la main.

– Merde, à tous les coups, la bonne sœur dont je te parlais a entendu le boucan et vient pour nous cueillir, donc tu as le choix : tu m'aides et on sauve mon père, ou...

– On va le sauver, William, m'interrompit Zoé.

– Dans ce cas, c'est sans doute le moment où nous sommes censés partir en courant, non ?

– Exactement, s'exclama mon amie avant de détalier.

Nous avons fendu l'air plus vite que jamais jusqu'à son scooter alors que les pas pressés de la mère supérieure se rapprochaient dangereusement. Zoé me tendit un second casque alors qu'elle démarrait rapidement. Je ne pris pas la peine de l'enfiler, le véhicule dégageant une fumée noire et nauséabonde.

Nous avons filé, traçant dans la nuit à travers les rues vides.

– Où va-t-on, Monsieur l'espion ? cria Zoé par-dessus son épaule.

– Londres, ai-je glissé à son oreille.

– Londres ?

– Un dossier confidentiel nous attend au MI6.

Ses cheveux flottaient dans l'air, caressant ma joue, mes bras enserraient sa taille fine. Je faisais très certainement la pire erreur de ma vie, mais c'était la seule solution. Et j'avais Zoé.

Elle était les bras, j'étais le cerveau.

Zoé avait retiré cent euros grâce à sa carte, lorsque nous avons quitté le centre-ville. Une chance, car nous avons été obligés de nous arrêter pour faire le plein dans une station essence proche de la nationale qu'on empruntait. Le 50 cm³ de Zoé ne pouvait faire que 150 kilomètres à pleine vitesse avant de tomber en rade. Les six litres du réservoir remplis, nous avons ensuite acheté des croissants dans la boulangerie d'un bourg grisâtre et sans vie. Le scooter avait dû réveiller les voisins, car en ressortant du magasin, nous avons vu quelques volets qui s'étaient ouverts. Il allait falloir s'habituer, la discrétion n'allait pas être de notre côté, mais personne n'avait pensé à cacher une Aston Martin dans l'autel de l'église. Il nous restait encore 80 kilomètres à parcourir avant de rejoindre le ferry direction l'autre côté de la Manche. Nous n'avions prévu aucun plan, nous ne savions même pas ce que nous allions faire en arrivant en Angleterre. À part s'introduire dans le QG du MI6 pour récupérer le dossier du fameux Rorschach. Et comment ? Ce devait être l'endroit le plus sécurisé de Grande-Bretagne et nous n'avions pas même le début d'un plan. Pour être honnête, notre vendetta démarrait par bien des à-coups.

Nous étions installés sur un banc, sur la place principale de la bourgade, des miettes de viennoiseries sur nos cuisses. Aucun de nous deux ne parlait, ne sachant que dire, fatigués, exténués que nous étions par ces douze dernières heures. Ce fut Zoé qui rompit le silence.

– J'ai besoin de comprendre clairement ce que tu comptes faire.

– Je te l’ai déjà dit, éliminer le tueur de ma mère.

– Je le sais, ça, dit-elle d’un air exaspéré. Mais comment tu comptes faire ? Et pourquoi aller jusqu’en Angleterre si tous les services secrets d’Europe ou presque ont ce dossier ? Ce ne serait pas plus simple d’aller directement au QG de la DGSE ? À la limite tu pourrais faire semblant de rendre visite à ton père si on se faisait pincer.

– Ce serait inutile. Stephan disait que c’est un dossier tellement sensible que les États essaient autant que possible de minimiser l’affaire : il est stocké sur un serveur interne, et transféré de service secret en service secret afin de ne pas fuiter. Pour avoir des informations sur cet homme, nous ne pouvons donc que nous rendre à Londres et voler le dossier avant que mon père mette la main dessus. Sans ça, notre mission est avortée.

– Comment s’appelle-t-il ?

– Qui ça ? Le tueur ?

– Ben oui, imbécile.

– La nonne et mon père l’ont appelé Rorschach, si mes souvenirs sont bons.

En voilà un drôle de nom, et à prononcer c’était infernal, j’avais l’impression de parler la bouche pleine de pommes de terre.

– Rorschach ? Comme le test ?

– Quel test ?

– Oh ! my God ! Tu ne connais pas le test de Rorschach, toi, William Clarck ?

Bon, c’est vrai que le plus souvent, elle était les muscles et moi le cerveau. Mais là, je m’avouais vaincu :

– Nan nan, je connais pas.

– Rorschach est un test de psychologie, commença-t-elle avec un petit sourire en coin. Tu l’as sûrement déjà vu dans des films... Tu sais, ce sont des cartes tachées d’encre, sur lesquelles tu es censé deviner la forme de quelque chose.

En effet, cela me rappelait vaguement quelque chose. Il me semblait en avoir déjà entendu parler, notamment au cours d'une émission sur Arte... et dans *Le Petit Nicolas*. Mais ça, je me gardai bien de le dire à Zoé.

– Toujours est-il que je ne sais pas pour quelle raison cet homme se nomme ainsi, même si je suppose clairement que c'est un surnom.

– Et pour entrer au MI6, William, comment comptes-tu faire ?

– À ton avis ?

Elle pouffa de rire. Je restai de marbre, déjà concentré sur la marche à suivre.

– Mec, ce n'est pas que je remette en cause tes capacités, hein... Mais entre hacker le système informatique de notre bahut de grenouilles de bénitier, et accéder aux serveurs cryptés du MI6, il y a un sacré écart.

– Ça risque de demander quelques moyens matériels que nous n'avons pas pour l'instant, mais ça peut être jouable. T'inquiète, nous verrons sur place.

Elle haussa les épaules. Après avoir terminé nos croissants, on reprit la route. Il nous restait 80 kilomètres avant de traverser la Manche.



Il était midi lorsque nous sommes arrivés au Calais Terminal Ferry. La pluie tombait à flots sur nos casques, et Zoé, qui n'avait pas mes scrupules, se faufila entre les voitures de la longue file qui s'allongeait devant l'entrée du terminal. Le prochain ferry partait dans 40 minutes d'après le site que j'avais consulté, et sur lequel j'avais pu acheter nos billets à l'aide de mon compte PayPal. La traversée se révéla plutôt rapide, même si j'étais anxieux à l'idée que nos parents respectifs aient prévenu les services de police pour qu'un avis de recherche soit placardé aux frontières. Nos parents... Je repensai soudain à ma mère, j'avais presque réussi à chasser l'horrible dernière image que j'avais d'elle, et la revoilà qui s'affichait de nouveau

dans mon esprit. C'était comme si j'étais incapable de me souvenir de la femme pleine de vie qu'elle était avant. Je ne voyais plus que son corps criblé de balles.

Assis l'un contre l'autre dans un coin, nous tentions de penser à autre chose qu'au stress qui commençait peu à peu à s'infiltrer dans le moindre espace libre de notre cerveau. Je ne savais pas si mon père avait été prévenu de ma fugue. Vu que j'avais abandonné ma carte SIM dans la chapelle, il n'avait aucun moyen de me joindre. Et le téléphone de Zoé était toujours au commissariat. Autant dire que si nos parents étaient au courant de notre escapade, nous allions passer un sale quart d'heure à notre retour.

Et plus j'y pensais, plus je m'en voulais d'avoir entraîné Zoé avec moi. Ou même de m'être lancé dans cette aventure. J'avais perdu ma mère, mais mon père avait perdu sa femme, et rajouter à cette peine un fils disparu n'allait pas arranger les choses, j'avais été inconscient.

– Eh ! Ça ne va pas ? me fit Zoé d'une voix que je ne lui reconnaissais pas.

– Si, tout va bien, t'inquiète pas.

Elle m'entoura de son bras et me lâcha un baiser sur la joue. Je chassai subitement tout doute de mon esprit. C'était prétentieux de partir chasser le tueur de ma mère, prétentieux et sans doute stupide, mais j'étais un élément qu'il n'avait pas dans la balance. Il savait que mon père allait venir pour lui. Mais il ne m'attendait pas, et ce serait sa dernière erreur.

– Tu as besoin de dormir, William. Tu n'as pas fermé l'œil depuis plus d'une journée, et avec tout ce qui s'est déroulé, tu vas craquer bien plus vite que moi. Dors, je reste éveillée.

– Tu es sûre ?

– Mais oui, je dormirai plus tard, moi.

Aussitôt dit, aussitôt fait, je m'endormis en quelques secondes. Et lorsque mes yeux se rouvrirent, nous étions arrivés à Douvres. Nous sommes descendus à quai sur notre vieux scooter.

– OK, on doit trouver une connexion Wi-Fi, le temps de charger l'itinéraire vers Londres.

– Y a bien un McDo dans cette ville, non ?

J'interpellai un passant, et avec mon plus bel accent anglais, lui demandai :

– *Excuse me sir, would you know where the McDonald is ?*

– *Yes, on Biggin Street.*

Après avoir tourné dans les rues de Douvres pendant plus d'une demi-heure, nous avons fini par tomber sur le grand M jaune. Il était 15 heures lorsqu'on passa la porte d'entrée de la chaîne de restauration rapide. À l'intérieur, une poignée de personnes dégustait des hamburgers dégoulinant de sauce et de calories.

Pendant que j'allais commander à manger, Zoé sortit son vieux MacBook de son sac à dos et se connecta au Wi-Fi gratuit. Une personne commandait devant moi, et paya en.... livres sterling. Merde ! J'avais complètement oublié d'échanger les quelques billets que j'avais sur moi contre la monnaie locale. Ma carte de retrait était-elle ouverte à l'étranger ?

– *Hello, what can I get you ?*

– Bonjour, deux menus Big Mac, frites et Coca s'il vous plaît.

– Sur place ou à emporter ?

– Sur place.

– Très bien, des sauces ?

– Ketchup, oui.

– Ça vous fera un total de 10,63 livres.

– Vous prenez les euros ?

– Ah non, désolé jeune homme, fit la serveuse d'un air exaspéré. Je fais quoi de votre commande, maintenant ?

– Attendez, je reviens.

Je courus à travers le restaurant et rejoignis Zoé.

– Ça y est ? T’as pris quoi ? me fit-elle, les pupilles rivées sur l’écran de son ordinateur.

– J’ai un problème.

– Hein ?

– Je n’ai pas de livres sterling !

Elle manqua d’éclater de rire, puis ouvrit son portefeuille et me tendit un billet de 20 livres. On y voyait une représentation de la reine Elisabeth II, nuancée de violet et de fuchsia. Voyant mon visage interloqué, elle sourit avant de m’expliquer.

– Pendant que t’étais aux toilettes à l’embarquement, j’ai vu un distributeur de change, et je me suis dit que ça pouvait nous être utile.

– Zoé, on t’a déjà dit que tu étais la fille la plus maligne et la plus intelligente que la planète ait mise au point ? me suis-je exclamé, le soulagement se répandant dans toutes les veines de mon corps.

Si la monnaie locale me posait problème, je commençai à douter de mes capacités à faire face aux services secrets locaux.

– Ne me le dis pas trop, je vais rougir.

Les lèvres tirées au maximum, je fonçai à la caisse et tendis l’un des billets à la jeune Anglaise, qui finit par me lâcher un sourire, et par l’occasion ma monnaie.

– *Thanks !*

Je pris les deux plateaux, un dans chaque main, et rejoignis mon amie. Pendant que je posais mes fesses sur la banquette légèrement sale, je lui demandai si elle avait trouvé notre itinéraire pour Londres.

– Oui. Alors pour y aller via l’autoroute, c’est hyper simple, mais comme les scooters n’ont pas le droit d’y circuler, il a fallu que je trouve un autre itinéraire et là, c’est vraiment galère ! Faut croire qu’on est les seuls touristes à faire ça !

– On n’est pas vraiment des touristes, mais dans l’idée, ce n’est pas faux.

– On va en avoir pour au moins deux heures de route à travers la campagne, je te préviens...

– Ce n'est pas grave. C'est plus pour toi que c'est embêtant, moi, je préfère ne pas conduire, au cas où on se ferait contrôler. Deux ados étrangers sur un scooter délabré, avec un conducteur sans permis, ce n'est pas tip top.

– C'est le moins qu'on puisse dire. Bref, Mappy m'a sorti la feuille de route complète.

Elle tourna l'écran de l'ordi vers moi, et pointa une frite vers le document Word qu'elle avait créé avec le parcours complet.

– Comme tu peux le voir, dit-elle la bouche pleine, on doit passer par une commune qui se nomme Whitfield, puis prendre l'A2 pendant une trentaine de kilomètres, sortir sur la M2 et continuer pendant une bonne quarantaine de minutes. On sort ensuite à Greenwich, et on arrivera sur Londres. Ensuite, on va chez ta tante.

– Ça me va. Il y aura besoin de faire une nouvelle fois le plein ?

– Ouais, si possible avant de prendre la route. Sinon, on devra s'arrêter et je ne sais pas où on trouvera une station-service ensuite. Et ta tante, tu as son adresse ?

– Non, pas son adresse précise, mais...

– Tu te fous de moi, là ? s'exclama-t-elle.

– Mais non !

– Non, mais William, fit-elle en reposant brutalement son soda sur la table. Déjà, je t'ai suivi jusqu'ici pour faire quelque chose de totalement irréaliste, mais de plus, tu m'annonces que le seul refuge qu'on puisse avoir est chez une tante dont tu ne connais pas l'adresse ? Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi, bordel ?

– Eh ! Calme-toi, s'il te plaît. Inutile d'attirer l'attention sur nous.

– Ne me dis pas ce que je peux faire ou pas ! s'indigna Zoé.

– Écoute, je te suis très reconnaissant de me suivre dans cette aventure, et je sais que c'est complètement fou et très risqué... Mais je ne pouvais pas rester sans rien faire, pas après ce que j'ai vu. Je suis déjà allé chez ma tante, je connais son quartier, elle habite dans une petite maison, alors je n'aurai pas de soucis pour la retrouver.

Elle ne répondit pas, baissant les yeux vers son reste de frites qu'elle termina en silence. Pour ma part, je m'attaquai à mon Coca auquel je n'avais toujours pas touché. Zoé se releva subitement, jeta le contenu de son plateau à la poubelle, mit son manteau et se posta face à moi, les bras sur les hanches.

– Bon, tu te grouilles ? J'aimerais arriver avant la nuit, si cela ne te dérange pas.

Décidément, je ne la comprendrai jamais.



Le plein fait, nous nous sommes mis en route pour Londres. Le temps semblait orageux, et il était certain que la pluie allait s'abattre sur la campagne anglaise dans les prochaines heures, ce qui, très honnêtement, n'avait rien de surprenant. Zoé fit son possible pour pousser son vieil engin dans ses retranchements et aller aussi vite que possible. La carrosserie de l'appareil vibrait de plus en plus fort, et mes tympans menaçaient d'exploser.

Mais ce bruit me forçait à m'isoler avec mes pensées. Je me demandais vraiment ce que pouvait faire mon père en cet instant. S'était-il déjà lancé à la poursuite de Rorschach ou avait-il prévenu les services de police de ma disparition ? S'inquiétait-il ? Très certainement... Je culpabilisais de plus en plus de l'avoir abandonné alors que nous venions de perdre celle à laquelle nous tenions tous deux plus que tout au monde. Et si j'étais honnête avec moi-même, je savais que si je n'étais pas retourné chercher le portable de

Zoé, il n'aurait pas eu besoin de venir me chercher et il aurait pu sauver ma mère. Ou peut-être pas. Peut-être qu'il serait également mort ? Toujours est-il que je sentais mes épaules faiblir, et que la fatigue accumulée avec le stress me rendait aussi nerveux que paniqué. Fallait-il qu'en arrivant chez Mary, sa sœur, je lui envoie un message ? Et si, justement, Mary prévenait papa ? Et dans tout ça, que pouvaient penser les parents de Zoé ? Eux-mêmes devaient être morts d'inquiétude. Après tout, c'est moi qui avais embarqué leur fille... Mais tant que mon père ignorait où j'étais, il n'allait pas se jeter dans le piège tendu par Rorschach. Une énorme boule au ventre me nouait les intestins. J'avais besoin de dormir. Dans quelques heures, je pourrai enfin m'écrouler dans un lit. J'avais tellement sommeil... Zoé me donna un coup de coude. Elle se gara sur le bord de la route.

– Je croyais que tu t'endormais.

– Non, non, pas du tout, lui dis-je en tentant de garder la face.

– Je crois que j'ai raté la sortie pour la M2... Et je n'ai pas de 4G pour vérifier.

– Sérieux ? Il ne manquerait plus que ça. Continuons encore, et si d'ici dix kilomètres il n'y a rien, on fera demi-tour, OK ?

– Ça me va.

Elle ralluma le moteur, et nous nous sommes enfoncés dans la douce clarté. Cette fois-ci, je m'obligeai à garder les yeux rivés sur la route pour ne pas sombrer dans le sommeil. Ce n'était pas la meilleure des idées car nous n'avons croisé aucune sortie pour la M2 et nous avons visiblement dû rater l'embranchement quelques dizaines de kilomètres auparavant. Il ne nous restait qu'une seule solution, trouver un autre moyen de regagner Londres. Nous avons quitté la nationale dès que l'occasion s'est présentée, pour entrer dans un petit village. La nuit n'était pas encore totalement tombée, mais tout le monde semblait déjà couché ; pas une seule mouche ne volait dans ce bled britannique. Les seules lumières provenaient d'un pub. Nous nous sommes arrêtés devant avant d'entrer. À l'intérieur, il faisait

tellement sombre que les quelques rayons de lumière faisaient luire les poussières qui jonchaient le sol. Accoudés au bar, quelques barbus du coin buvaient une bière. À peine avions-nous posé un pied à l'intérieur qu'ils pivotèrent vers nous. Ils nous dévisagèrent de la tête aux pieds, puis revinrent à leurs occupations tout aussi vite. Zoé et moi avons échangé un regard mi-intrigué mi-inquiet, puis nous nous sommes approchés du tenancier, un grand chauve avec un bouc roux et des lunettes métalliques.

– *Excuse-me, sir ?*

– *I don't serve minors.*

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demandai-je à Zoé.

– Je crois qu'il ne sert pas les mineurs...

– Vous êtes français ?

On se retourna aussitôt vers le barman, qui s'était arrêté net, nous jetant un regard intrigué.

– Euh... oui.

– Mais fallait le dire plus tôt ! s'enthousiasma-t-il. J viens de Dunkerque, les gosses, ça fait trois ans que je suis ici, et jamais j'n'ai vu un seul Français débarquer dans ce trou paumé. Et encore moins des gosses ! J vous sers quoi ?

– Hum... Deux Cocas, s'il vous plaît.

– Ah, vous avez raison. C'est bien. Faut pas boire avant la majorité !

– Ouais, baragouinai-je.

– Bref, dites-moi tout. Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Il se pencha sur le devant du bar, et jeta un repose-verre en carton à l'un des clients.

– Tu te rends compte, Marco ? Y'a des gens de chez moi ici !

L'autre leva son verre, puis replongea aussitôt dans ses pensées.

– Alors ?

Trouver un Français dans ce trou paumé était une chance inouïe, mais j'hésitai tout de même à ouvrir la conversation, cet homme me paraissant

franchement étrange. Mais nous n'avions plus vraiment le choix, personne d'autre ne semblait à même de nous aider et la nuit tombait à une vitesse alarmante.

– On a pris le ferry ce matin, on va rejoindre ma tante qui vit à Londres.

– Londres ? Ah ! mais c'est pas la porte à côté ! Vous avez dû vous tromper de chemin, les gosses...

– C'est bien ce que je me disais, ai-je répondu en jetant un regard agacé à Zoé qui leva les yeux au ciel.

– Et vous êtes venus comment ?

– En scooter.

– Depuis Calais ? Ben dites ! Impressionnant. Vous devez avoir une sacrée machine de guerre.

– On va dire ça, oui, répondit à son tour Zoé.

Le barman servit une nouvelle pinte à un client qui portait une casquette en tweed, puis reporta son attention sur nous. Il coupa du saucisson, qu'il disposa sur le plan de travail devant nous.

– Tenez, j'vous offre l'apéro.

– C'est très aimable à vous.

– Bon, vous savez déjà où vous allez crécher ?

– Comme je vous l'ai dit, chez ma tante à Londres.

– Oui, j'ai bien compris, mais cette nuit-là, celle qui arrive ?

– Ben...

Il nous dévisagea l'un après l'autre du regard, avant d'éclater d'un rire tonitruant.

– Ah, mais je vais vous décevoir les gosses, vous êtes à plus de deux heures en voiture de Londres, en scooter, faut compter au moins le double. Il est pas loin de 20 heures, et si vous voulez mon avis, ce n'est pas du tout raisonnable de prendre la route à cette heure-ci. La nuit est tombée et un orage est prévu... Les routes sont dangereuses par ici !

Presque aussitôt, je sentis mon visage se décomposer. Ce n'était pas du tout ce que j'avais prévu. Mais alors là, pas du tout du tout. Si je n'arrivais pas à lire une carte, quelle chance avais-je de réussir à doubler des agents secrets avec des années d'expérience ?

– Si vous voulez, je loue des chambres à l'étage. Je vous en fais une à moitié prix, parce que vous êtes jeunes, et puis vous demanderez à la tante british de vous la rembourser.

Il nous fit un clin d'œil, engloutit deux bouts de saucisson et nous incita à nous installer à une table pour boire notre soda tranquillement. Ce qu'on fit, avec un plaisir certain en vérité. À peine assis, j'ouvris les vannes :

– Dans quel merdier je nous ai foutus, bordel ?

– Allez, ça va être drôle, tu vas passer la nuit avec moi dans une chambre d'un pub perdu au fin fond de l'Angleterre. Ç'aurait pu être pire.

Je ne pus m'empêcher de sourire. L'avantage, avec Zoé, c'est qu'elle pouvait autant donner envie de chialer que de rigoler.

– Tu ne trouves pas que le barman a un air de Walter White ?

– Dans *Breaking Bad* ? Carrément !

– Tu penses qu'il deale de la meth' par l'intermédiaire de son pub ? ajouta-t-elle naïvement.

On jeta un regard au tenancier qui nous repéra en train de le regarder et nous lança un clin d'œil. Je me retins de rire, et constatai que Zoé faisait de même. C'était nerveux. Nous avons attendu que les deux derniers clients quittent le bar pour demander la clé de la chambre à Walter (nous l'avions surnommé ainsi), et monter nous installer dans notre nouvelle demeure. À l'intérieur de la chambre 01, deux lits simples faisaient face à une armoire normande imposante, ainsi qu'à une petite salle de bains des années 1960. Zoé se glissa sous ses draps en moins de cinq minutes, et sans même me souhaiter une bonne nuit, s'écroula dans les bras de Morphée. Pour ma part, je pris le temps de vérifier que la porte de la chambre était correctement verrouillée, par mesure de sécurité, et de fermer les volets en bois de la

petite fenêtre qui donnait sur une cour derrière le pub, dans laquelle deux chats se tournaient autour. J'entrai ensuite dans la salle de bains, fis un rapide tour dans les toilettes, puis investis la douche et le jet d'eau bouillant. Dix minutes plus tard, je me glissai à mon tour dans mon lit... et m'endormis aussitôt.

OceanofPDF.com

On frappa à la porte. J'ouvris les yeux avec difficulté, ébloui par un rayon de soleil qui traversait les persiennes.

– Ça dort toujours ici ? lâcha une voix.

Je sursautai et me redressai aussitôt. Il me fallut plusieurs secondes pour assimiler les derniers événements, et me rappeler où j'étais et, plus important, pourquoi.

– Les gosses ?

Walter !

– Euh oui ? fis-je d'une voix timide.

– Il est 13 heures passées... Vous voulez tout de même du bacon ?

– 13 heures ? La vache ! Oui, on veut bien, on arrive, merci.

– OK ! À tout'.

Je me tournai vers Zoé, qui avait la tête plongée dans son oreiller.

– Zoé, faut que tu te réveilles.

– Casse-toi, Ducon !

Elle se mit dos à moi, le drap remonté sur la tête. La gentillesse made in Zoé.

– Il est 13 heures.

– Hein ? grogna-t-elle.

– Il est 13 heures !

– Déjà ? dit-elle en se retournant. J'ai l'impression d'avoir dormi deux heures, et encore, je suis généreuse. Je suis explosée.

– Quelle élégance !

– Fais pas ta mijaurée !

Je secouai la tête, enfilai mon jean et le même T-shirt que la veille, puis ouvris la porte.

– Dépêche-toi.

Quelques secondes plus tard, nous étions accoudés au bar de Walter, une assiette de bacon fumant devant nous. Nous avons mangé en silence. Seul un ronronnement omniprésent, provenant certainement des cuisines, se faisait entendre.

– Ça va, il n'est pas trop cuit ? demanda Walter pour relancer la conversation.

– Non non, c'est parfait.

À vrai dire, je ne savais pas du tout ce qu'on pouvait appeler un bacon parfait, n'en ayant mangé qu'à quelques reprises seulement dans ma vie, mais celui-ci me semblait vraiment bon.

– C'est grave bizarre qu'un gars de Dunkerque prépare du bon bacon britannique, quand même, lâcha Zoé, obligée de ramener sa poire.

L'homme éclata d'un rire gras et fit mine de s'essuyer les yeux ; peut-être avait-il de vraies larmes, je n'en avais aucune idée.

– Pas mal... C'est l'ancien propriétaire qui m'a appris. Il était mourant quand je suis arrivé, et n'ayant aucune descendance, il m'a légué sa gargote.

– Mais... Vous étiez déjà venu ici ?

– Une fois, il y a une vingtaine d'années. Et quand je suis venu ici avec ma femme il y a trois ans, j'étais au chômage et le barman m'a appris que le patron allait mourir et qu'il cherchait un repreneur. J'ai sauté sur l'occasion !

– Et votre femme ?

– Ah, ben elle, elle s'est barrée avec le maire du village.

– Ah, je suis vraiment désolé, fis-je gêné.

– T'as pas à l'être, gamin ! Vous reprenez la route aussitôt après ?

– Ce serait top si on pouvait, oui. Comme ça on arrivera à Londres dans l’après-midi.

– Pas de problème !

On termina nos assiettes avant de remonter chercher nos affaires. En descendant, je demandai au propriétaire combien je lui devais, mais d’un geste de la main, il me dit :

– Allez, laissez tomber, c’est offert par la maison.

– Mais vous êtes sûr ?

– Mais oui, si je te le dis !

– Ah, eh bien merci beaucoup !

– Très généreux, renchérit Zoé.

Il nous serra la main, puis nous raccompagna jusqu’à notre scooter. En montant dessus, je ne pus m’empêcher de lui poser une question.

– Au fait, vous vous appelez comment ?

– Pierre ! Mais ici, tout le monde m’appelle Walter. Et en fait je sais pas du tout pourquoi !

Ce ne fut qu’une fois sur la nationale que je m’autorisai à sourire.



On mit près de deux heures à arriver à Londres, comme nous l’avait dit Walter. Il pleuvait des cordes, et le scooter de Zoé avançait péniblement sur la route trempée, circulant entre les files de véhicules qui pullulaient. J’avais prévenu Zoé que ma tante Mary résidait du côté de Notting Hill, le quartier de Londres réputé où sont censés vivre tous les aristocrates. « Elle est riche, ta tante ? » m’avait-elle aussitôt demandé. Elle n’était pas richissime, néanmoins elle vivait seule à 45 ans et touchait un excellent salaire qui lui permettait de s’épanouir dans la vie. Et elle ne manquait jamais de m’envoyer un beau chèque à Noël et à mon anniversaire...

Nous ne connaissions pas la route pour arriver à Notting Hill, et sous la pluie, et dans les bouchons qui rendaient tout uniformément gris, ce n'était pas facile. Il nous fallut à plusieurs reprises demander notre chemin à des Londoniens qui devaient nous prendre pour des hurluberlus : deux ados français sur un scooter défoncé en plein Londres. *Strange !* Finalement, à 17 h 15, nous arrivions devant la station de métro de Notting Hill Gate.

– OK ! Maintenant, tu te rappelles la rue exacte ? demanda Zoé en relevant la visière de son casque.

– Attends... Si mes souvenirs sont bons, elle vivait près de la station de métro, dans une rue sans issue... Elle a une grande maison blanche et grise mitoyenne.

Zoé poussa un soupir et fit vrombir le moteur sans âge de son scooter.

– Bon, on va essayer de trouver. T'es pas venu depuis quand, au juste ?

– Euh... Je crois que j'avais six ans.

Elle haussa les épaules et baragouina des mots que je ne compris pas.

– Allez, on se bouge.

Nous avons garé le scooter de Zoé et, trempés et épuisés, avons détendu nos jambes engourdis par les heures passées sur cette selle défoncée. Nous avons ratissé le quartier à pied, histoire de ne pas gaspiller de l'essence pour rien. Il ne nous restait que quelques heures avant que la nuit tombe et qu'on se retrouve totalement à la rue, sans un Walter pour nous aider. Nous avançons entre les flaques, nous entrons dans des boutiques, espérant tomber sur quelqu'un qui connaîtrait Mary Clarck. Mais personne ne semblait avoir entendu parler de cette femme. Finalement, on s'arrêta sur le trottoir, face à la devanture d'un agent immobilier, complètement désespérés, et Zoé se laissa glisser sur le sol recouvert de salissures.

– Putain de merde.

– On va trouver, j'en suis certain, ai-je dit, tentant de lui remonter le moral et de ne pas laisser le poids de la culpabilité de l'avoir entraînée avec moi peser sur mes épaules.

– T’as toujours été comme ça ?

– Ça veut dire quoi, « comme ça » ?

– Ben je sais pas, positif, même quand y a rien à positiver ? On dirait Rick dans *The Walking Dead*. Toujours heureux et motivé, même quand il n’y a plus rien à espérer.

– Ha ! ha ! franchement, je crois que je suis aussi désespéré que toi. Mais on n’a pas vraiment le choix, on est perdus dans un pays que l’on ne connaît pas... Et vu la situation, si on ne se motive pas, on va crever bien plus vite qu’on ne l’imagine.

– Tu me désespères. Je suis réaliste, mon vieux, comment veux-tu infiltrer le MI6 si tu n’arrives même pas à retrouver ta tante ? Niveau espion, t’es pas au top !

Zoé n’avait pas totalement tort de me le faire remarquer, mais j’ai décroché de sa phrase lorsque mes yeux se sont posés sur quelque chose de familier.

– Attends !

Je me levai aussitôt et traversai la rue en courant. Une voiture pila net à un cheveu de moi, klaxonnant comme pas permis. Je m’excusai d’un signe de main et bondis sur le trottoir d’en face, pendant que Zoé me rejoignait à la boutique où je me souvenais être venu avec ma tante.

– Un bureau de change ? demanda mon amie, incrédule. Il me reste encore quelques pounds.

– Non ! Enfin, c’est super, mais c’est pas pour ça qu’on est là. La meilleure amie de ma tante bosse ici !

J’ouvris la porte, qui carillonna aussitôt. Une femme imposante au visage typé était assise derrière un guichet.

– Yes ? fit-elle, d’une voix blasée.

– Marie-Édith ?

Elle releva la tête et me jeta un regard suspicieux, sans dire un mot.

– On s’est rencontrés il y a quelques années, je suis William, le neveu de Mary.

– William ? dit-elle en se levant d’un bond. Le neveu de Mary Clarck ?

– Oui !

Elle ouvrit la porte du guichet et tendit les bras vers moi, les aisselles complètement mouillées de sueur.

– Quelle surprise ! Que fais-tu ici ?

– Je viens voir Mary, mais mon amie et moi avons un léger problème.

Elle toisa Zoé du regard, puis l’embrassa avec gentillesse. Zoé, qui se retrouvait maintenant avec de la sueur sur le visage, lâcha un petit sourire gêné.

– On ne retrouve pas la maison de ma tante...

– C’est pas de pot ça tout de même, fit-elle en éclatant de rire. Vous avez de la chance, j’allais bientôt fermer. Attendez-moi dehors, je vous y emmène.

– Vous êtes sûre que ça ne vous dérange pas ? ajouta Zoé. Nous ne sommes plus à cinq minutes près.

– Bien sûr que non. Et de toute manière, elle m’avait invité pour l’apéro. Un beau concours de circonstances, me direz-vous.

Elle me fit un clin d’œil, et quelques minutes plus tard j’étais avec elles dans la rue, poussant à grand-peine le scooter de Zoé.

– Vous allez voir, c’est à trois rues d’ici. T’as déjà goûté les Martini de Mary, William ?

Je fis signe que non, puis elle sembla se rappeler que j’étais encore un ado.

– Ah ! ben non, mais tu verras un de ces jours, c’est du tonnerre !

Elle nous guida à gauche, puis quelques mètres plus loin, dans une impasse, Linden Gardens. C’est là que je reconnus la maison de Mary, au numéro 24. Une splendide bâtisse de bois et de briques. Une lumière était allumée sur le perron, elle devait être rentrée du travail. Marie-Édith sonna

deux fois, et nous fit un clin d'œil lorsque le verrou de la porte se fit entendre.

– Yes ?

– Coucou Mary !

Elle embrassa aussitôt son amie en la prenant dans ses bras. Elle affichait un visage radieux. Lorsque Marie-Édith se détourna pour nous faire entrer dans le champ de vision de ma tante, cette dernière fit mine de s'évanouir, étonnée de nous voir sur le seuil de sa demeure.

– Mais... William ?

– Salut Mary.

Je m'avançai et l'embrassai sur les deux joues.

– Comme tu as grandi, bon sang !

Elle aperçut ensuite Zoé qui, d'une politesse que je ne lui connaissais pas, se présenta et salua celle qui allait nous héberger pour les prochains jours.

– Enchantée de te connaître, Zoé, ajouta-t-elle. Mais, dites-moi, jeunes gens, que faites-vous à Londres ? Vos parents sont partis se garer ?

– Mary, tu veux bien nous laisser entrer ?... demandai-je, gêné.

Ma tante nous fit entrer dans son incroyable maison british, un pli soucieux barrant ses sourcils, ses chaussures à talons rouges claquant sur le sol. L'entrée, un grand hall avec une immense ouverture sous plafond, était accueillante et chaleureuse. Sur la gauche, un secrétaire en acajou soutenait une dizaine de trousseaux de clés tandis qu'au sol, une pyramide de chaussures se tenait en un équilibre précaire. En face, un escalier en colimaçon en bois et pierre menait à l'étage. Très lumineux, malgré l'heure tardive, il donnait envie de monter quatre à quatre les marches et de découvrir tous les secrets de cette mystérieuse demeure. Mary nous guida sur la droite, dans un long couloir qui menait de l'autre côté de la maison, où se dressait une petite véranda accolée à un salon. Sur un parquet de bois luisant qui venait selon toute apparence d'être ciré, seuls trônaient quelques

meubles de style victorien. Cela sentait bon la lavande et la pluie ruisselait jusque sur la pelouse le long des vitres de la véranda. Dehors, un minuscule jardin clôturé d'une haie préservait l'intimité de la maison. Elle nous invita à nous asseoir. Je pris place dans un fauteuil offrant une vue incroyable sur le portrait d'un aristocrate accroché au mur.

– Qui est-ce ?

Mary sembla se demander de qui je parlais, puis s'approcha du tableau dont elle effleura le cadre doré du bout des doigts. Elle sourit légèrement et me répondit d'une voix douce.

– Il s'agit de ton arrière-arrière-grand-père, Peter William Clarck. Il a été l'un des proches de la reine Victoria. Il lui a même une fois sauvé la vie... Mais tout le monde l'a oublié, comme tout le monde a oublié l'importance des Clarck au XIX^e siècle, d'ailleurs. Mais qu'importe, c'est ainsi ! ajouta-t-elle en se retournant subitement.

Elle posa ses fesses sur un divan et nous regarda tour à tour, Zoé et moi. Une quantité énorme de questions semblaient se bousculer sous sa chevelure poivre et sel. Mary était une femme assez petite qui ne dépassait pas le mètre cinquante et devait peser au moins dix kilos de moins que moi. Fine et frêle, elle avait un visage très peu marqué avec une jolie bouche peinte d'un rouge à lèvres flamboyant. C'était une très belle femme, et à mon sens c'était du gâchis qu'elle n'ait jamais eu d'enfants. À vrai dire, je crois que la solitude lui plaisait...

Et ce que j'avais à lui révéler était tellement lourd que je n'avais d'autre choix que d'être direct.

– Mary, maman est... Enfin, elle est...

– Elle est décédée, compléta Zoé, me venant en aide.

Mary-Édith lâcha une exclamation horrifiée, plaquant les mains sur sa bouche, mais ma tante se contenta d'être beaucoup plus pragmatique.

– Pardon ?

– Elle a été tuée. Par quelqu'un qui voulait tuer papa.

Elle lâcha un rire ; nerveux sans doute, alors que le regard de Marie-Édith allait de Mary à nous, suspicieux.

– Vous auriez pu trouver mieux comme excuse. Je suppose que vous avez fugué, c’est ça ?

– Oui, mais pour de bonnes raisons, Mary.

– J’appelle ton père, m’interrompit-elle en attrapant le téléphone qui était posé sur une petite table au plateau de verre.

– Non ! Ne fais pas ça, s’il te plaît ! me suis-je exclamé.

– Will, tes parents doivent être morts d’inquiétude !

– Seulement papa. Maman est morte, Mary.

– Comment ?

Puis elle comprit que je ne plaisantais pas, que j’étais sérieux. Mortellement sérieux.

– Mais, mais... c’est impossible ! cria-t-elle, horrifiée.

– C’est la vérité, je t’assure ! Lorsque je suis rentré du lycée (je lui passai les détails de mon aller-retour au poste de police) avant-hier... Mon Dieu, à la maison, tout était sens dessus dessous. C’était un carnage. Et à l’étage...

Je m’arrêtai, les yeux baissés. Je commençais seulement à intégrer le fait que je n’allais plus jamais revoir ma mère.

– À l’étage, il y avait le corps de... mon Dieu. Maman, elle n’était plus... enfin...

Je n’eus pas besoin de terminer ma phrase. Ma tante lâcha un cri d’horreur.

– *Oh my God !*

Elle s’écroula, en pleurs. Je me levai en même temps que Marie-Édith, pour la prendre dans nos bras. Un lac se formait à nos pieds au fur et à mesure que ses larmes s’échappaient.

– Mais c’est impossible... pourquoi ?

Je me sentais brusquement presque jaloux. C'était moi qui avais perdu ma mère, c'était à moi d'être réconforté. Mais je chassai rapidement ce sentiment. Si je voulais changer les choses, je devais agir.

– Si, Mary, c'est la vérité. Elle est morte, et papa est en danger.

Elle me regarda et se leva aussi vite, comme si mes mots l'avaient giflée.

– Ton père est en danger, tu dis ?

– Oui, mais rassieds-toi, je dois tout t'expliquer pour que tu comprennes exactement pourquoi Zoé et moi sommes ici.

Lorsqu'elle eut repris sa place, je lui racontai tout. Du moment où je m'étais fait choper par le proviseur jusqu'à la mère supérieure du couvent. Zoé, se joignant à moi, continua le récit de notre périple, notre aventure dans la campagne anglaise, notre arrivée à Londres, la galère pour trouver la maison de Mary... Bref, ce récit mit une heure à sortir en entier de nos deux bouches, et même si je mis mon désir de vengeance en sourdine, ma tante, tout comme Marie-Édith, semblait complètement éteinte ; toutes deux aussi horrifiées qu'ébahies. Beaucoup penseraient qu'en les mettant ainsi dans la confidence nous les mettions en danger. Et ce n'était pas faux. C'était égoïste de ma part, mais si je voulais réussir dans mon entreprise, j'allais avoir besoin d'aide.

– Mais que comptez-vous faire, exactement ? demanda finalement Mary, une main sur le cœur.

– Si tu es d'accord, nous aimerions rester ici quelques jours, le temps de trouver un ordinateur plus performant que celui de Zoé, et les informations qu'il nous manque. Je pense que nous devrions nous rendre à la British Library, nous y trouverons certainement les plans nécessaires. J'ai besoin de prendre connaissance de leurs lignes réseau, et notamment des câblages de la fibre optique.

– Vous ne pouvez pas faire ça... commença Marie-Édith.

– La meilleure chose à faire, c’est de nous rendre à la police, compléta Mary. Eux, ils sauront quoi faire. Et ton père, William, il doit se faire un sang d’encre... Comme tes parents, Zoé, je suppose.

Zoé baissa la tête, le visage froid.

– C’est impossible, lâchai-je.

– William, je ne peux pas te laisser faire cela. Je t’assure, la police anglaise est très professionnelle. C’est de la folie, de la folie de vous engager là-dedans.

– La police ne nous écoutera pas, nous n’avons pas le choix, Mary.

– Pourquoi donc ? me questionna Marie-Édith, totalement perdue.

Zoé me fit un signe de tête, m’encourageant à approfondir mes explications.

– Comme je vous le disais tout à l’heure, c’est le MI6 qui a le dossier complet du tueur qui est à la recherche de mon père. La France et tous les autres pays européens n’ont que des documents partiels afin d’éviter les fuites. On a affaire à l’un des hommes les plus dangereux de la planète. Toujours est-il que tenter d’entrer dans le QG du MI6 risque d’être impossible. Avec tous les problèmes de sécurité nationale, on n’a aucune chance de pouvoir accéder aux dossiers sécurisés. Sauf si on passe par la voie des airs, et non par la voie du sol. La voie des ondes et des données informatiques. Si je parviens à pirater le système informatique des services secrets, je pourrais récupérer le fichier, et on aurait une piste à creuser pour retrouver la trace de cet assassin.

– Et ton père, dans tout ça ?

– Il est parti pour Paris la nuit de notre départ, dans l’espoir d’organiser une mission avec ses hommes.

– Je n’y crois toujours pas... Mon frère, un espion. C’est une blague.

– Je sais, j’ai moi aussi du mal à le croire. C’est totalement surréaliste. Et surtout, Mary, il ne faut pas le prévenir qu’on est ici.

– Mais il doit être au courant que vous avez fugué... renchérit Marie-Édith.

– Très certainement, concédai-je, mais c'est le but. Pensez-vous vraiment que l'homme qui veut tuer mon père se soit spontanément trompé de cible ? Il a fait ça pour que papa se lance à sa poursuite sans réfléchir, aveuglé par la rage. Et c'est comme ça qu'il va se faire tuer, j'en suis certain. Donc je préfère qu'il s'inquiète pour moi et tente de me retrouver, plutôt que de se jeter dans le piège que l'assassin de ma mère lui tend, j'en suis sûr.

– Je comprends, mais c'est dangereux.

– Visiblement, être un membre de sa famille c'est dangereux, Mary. Alors ou je reste sans rien faire à attendre qu'il décide de me tuer, où je fais tout pour le retrouver, sauver mon père et venger maman. Elle ne méritait pas ça. Elle n'avait rien à voir dans cette affaire. Il n'avait pas le droit de détruire sa vie, pas le droit.

Mary s'arrêta. Je voyais presque des rouages s'activer sous sa chevelure grise.

– OK, je ne dirai rien à Stephan, dit-elle d'une voix mesurée. Mais uniquement si tu acceptes que je t'aide. Et que vous ne vous mettiez pas inutilement en danger.

– Tu as un ordinateur ?

– Non, tu sais, la technologie et moi, ça fait deux. En revanche, je vais pouvoir te trouver ça demain. D'ici là, je vais vous préparer vos chambres à l'étage. Marie-Édith, tu restes manger ?

– Oh ! que oui ! L'extérieur me fait peur, maintenant.

– Vous ne risquez rien, Rorschach n'en a qu'après mon père, ou du moins sa famille proche, et je ne pense pas qu'il se dirige vers Londres dans l'immédiat.

– Marie-Édith, tu viens m'aider à faire les lits des jeunes ?

– Bien sûr.

Le bruit de leurs chaussures résonna dans les escaliers, et je me retrouvai seul avec Zoé dans le salon victorien de ma tante. Elle semblait fatiguée et jouait avec un stylo qu'elle avait trouvé sur la table basse. Je m'approchai d'elle et glissai un bras autour de ses épaules. Elle posa sa tête contre la mienne et ferma les yeux.

– C'est juste que je suis fatiguée, te fais pas trop de films, je n'aime toujours pas les câlins. Je trouve ça complètement pathétique et niais. Ouais, niais.

– On ne change pas une équipe qui gagne, à ce que je vois.

– Arrête avec tes vieilles expressions, on dirait ma grand-mère, grogna Zoé.

– Ouais, ben moi je n'ai pas ta culture audiovisuelle, ma chère. J'utilise les expressions que je connais.

– Va vraiment falloir que je te montre des séries et des films incontournables, lorsque tout ça sera réglé. Ta vie est bien trop calme.

– Super calme, je dirais même !

Mary revint nous chercher. Sa meilleure amie nous attendait à l'étage, disposant des édredons sur les lits. Nous avions à notre disposition deux grandes chambres voisines. J'avais celle qui donnait directement sur la rue, tandis que Zoé ne bénéficiait que de deux grands puits de lumière au plafond. Seuls les riverains circulaient dans cette ruelle résidentielle d'un calme profond. Je posai mon sac à dos sur le bureau, mon téléphone quasiment déchargé sur la table de nuit, et m'étais bras et jambes écartés dans le lit king size.

– Tu as tout ce dont tu as besoin, Will ? demanda tante Mary par l'entrebâillement de la porte.

– Oui, c'est parfait, merci beaucoup.

– Je t'ai également posé une serviette sur la chaise de bureau, et une brosse à dents neuve. Tu trouveras du dentifrice et du gel douche dans la salle de bains. Pour ce qui est de tes vêtements, lorsque tu iras te coucher,

laisse-les devant la porte, je les ferai tourner dans la machine cette nuit. On verra demain pour en trouver d'autres. Ils m'ont l'air bien sales !

– Tu m'étonnes qu'ils soient crades, c'est la troisième journée que je les porte, rigolai-je.

– Le repas sera prêt dans une quinzaine de minutes... Je n'ai pas eu le temps de préparer quelque chose, donc ce sera potage et pizza surgelée.

– C'est parfait Mary, vraiment. Tu nous sauves la vie... Et par conséquent celle de papa.

Elle sourit et referma la porte, me laissant seul face aux rayons de lune qui traversaient la fenêtre. Cette seule lumière me laissait dans une obscurité légère, face à mon passé et mon avenir. Mary avait été super cool. Elle avait réagi beaucoup mieux que je ne l'espérais. Avec son aide, nous allions pouvoir agir bien plus efficacement que prévu. Et si je trouvais un plan des fondations, je pourrais situer l'endroit où me connecter avec une des lignes du MI6. Bon, c'était le scénario idéal, mais si j'y parvenais, j'aurais accès aux confins du réseau, et donc à toutes les données chiffrées que je pourrais atteindre par quelque algorithme et ligne de code. C'était jouer dans une autre cour que celle de mon bahut, mais ça devait être réalisable. Après tout, c'était tellement culotté que personne n'avait sans doute envisagé cette probabilité.

– À table !

Je frappai à la porte de Zoé, qui s'était endormie et dont les premiers ronflements se faisaient de plus en plus bruyants. N'osant la réveiller, je fis demi-tour avant de redescendre doucement les marches.

– Zoé s'est endormie, dis-je à ma tante.

– Pauvre petite... Elle avait l'air exténuée !

– En effet.

Je pris place à table et me mis à manger. Cela m'avait vraiment manqué de ne pas déguster un repas sans crainte, ou presque. Je me sentais en sécurité, là.

– T’en reveux, Will ?

– Oui, s’il te plaît.

Mary me resservit une grande louche de potage au cresson, puis, lorsque nous eûmes tous les trois terminé, elle se leva, ramassa les assiettes et sortit les pizzas du four. Deux quatre-fromages pour les femmes, une mozzarella pour moi. L’odeur qui s’en dégagait suffit à me mettre l’eau à la bouche

– Bon, quel est le programme pour demain ? demanda Mary.

– Oh, ben tu sais, je bosse de 9 heures à 19 heures au bureau de change. Il y a pas mal de touristes français en ce moment dans le coin.

Marie-Édith comprit alors que la question de Mary n’était pas pour elle. Elle lança un petit « désolée » et se replongea dans sa part de pizza.

– Tu parlais de vêtements, donc je pense qu’en effet il ne serait pas mal qu’on en trouve des nouveaux, au cas où quelqu’un aurait notre description. Et il me faudrait absolument un ordinateur, comme je te l’ai dit.

– J’étais censée travailler, mais je vais poser ma journée pour vous accompagner. De toute manière, je suppose que ce n’est pas avec ton argent de poche que tu vas pouvoir acheter un ordinateur.

– Mary... Je ne suis pas venu chez toi pour te ruiner.

– Il y a un juste milieu, et puis ça me fait plaisir. Si je peux faire quoi que ce soit... Après tout, la dernière fois qu’on est allés faire du shopping ensemble, c’était à Paris pour les fêtes de Noël.

Je souris et terminai ma pizza en silence. Je ne savais pas encore quel ordinateur acheter. Il fallait qu’il soit assez puissant pour faire tourner un serveur, sans pour autant être gros et lourd. Un portable ferait l’affaire. Un MacBook, peut-être, mais plus récent que celui de Zoé, qui chauffait beaucoup trop rapidement. J’allais devoir réfléchir attentivement à ce dont j’avais besoin.

On mangea en dessert les crèmes à la vanille que ma tante adorait depuis toujours. J’aidai à débarrasser, embrassai tout le monde et allai me

coucher après être passé par la case brossage de dents. Quatre jours que je ne l'avais pas fait, mon Dieu, je n'aurais jamais imaginé que ça pourrait me manquer à ce point !

À peine avais-je appuyé sur l'interrupteur de ma lampe de chevet que je m'endormis, sombrant dans les draps parfumés à la lavande.



– Par là ?

– Oui, d'après l'appli que j'ai téléchargée, l'Apple Store le plus proche est sur King Street. Mais Mary, t'es sûre, pour le Mac ? Ça fait un sacré budget, tout de même...

– Certaine ! Tu sais, j'ai un salaire bien trop élevé pour une femme seule, alors si je peux l'investir dans un objet qui sera utile dans la quête que vous entreprenez, Zoé et toi, j'en serai très heureuse !

– Y a une place à droite, là !

Ma tante gara sa DS3 à quelques mètres de l'Apple Store. Il était 10 heures, et il y avait peu de monde dans la fameuse boutique à la pomme. Un vendeur vêtu d'un T-shirt bleu nous accosta. Quinze minutes plus tard, nous ressortions du magasin, un MacBook Pro dernière génération au prix du SMIC français dans un sac griffé. Nous rejoignîmes Zoé qui flânait dans les boutiques de la capitale anglaise. Elle portait déjà deux sacs à bout de bras, l'air particulièrement heureuse.

– T'as acheté quoi ?

– Deux jeans, deux sweat-shirts, et... des sous-vêtements.

– Cool ! Bon, à mon tour. Tu sais s'il y a un magasin pour moi dans le coin ?

– Y a un Primark pas très loin, tu devrais y trouver ton bonheur.

– Tu m'accompagnes ? Mary va rentrer chez elle, elle ne veut pas laisser le Mac dans sa voiture trop longtemps.

- Et ça se comprend ! Il est bien, celui que vous avez acheté ?
- Une vraie merveille, strictement rien à envier au tien...
- Je t'emmerde...

Nous nous sommes mis à notre séance de shopping. Il me fallait des vêtements passe-partout. Si j'avais retenu quelque chose de mon père, c'est qu'il n'avait absolument rien d'un agent secret ! Exit donc les costumes hors de prix ou les col roulés noirs, il me fallait une tenue qui me rende invisible. En à peine plus d'une demi-heure j'avais refait ma garde-robe et nous avons pris la direction du fameux Underground, vers Notting Hill Gate.

- Le métro londonien est assez incroyable...
- Je confirme. C'est le seul endroit dans lequel tu vois des gens tenir leurs enfants en laisse. C'est grave tout de même, nan ?
- Clairement, répondis-je.

Je profitai du temps que la rame mit jusqu'à notre station pour établir notre feuille de route. Je n'étais qu'un ado de 15 ans, et si je voulais avoir la moindre chance de réussir, il fallait que je planifie le plus rapidement possible les jours suivants. Nous avions déjà perdu assez de temps... Quatre jours ! Il était fort possible que le meurtrier de ma mère ait déjà pris ses dispositions afin de trouver sa véritable cible – papa. Zoé et moi devions nous mettre au travail. En rentrant chez Mary, je comptais paramétrer mon nouvel ordinateur, protéger l'anonymat de notre connexion avec un proxy, installer les bons logiciels de codage et partir en repérage sur les serveurs externes du MI6. Peut-être qu'en fouillant un peu, sans même me connecter aux lignes, je pourrais découvrir des failles qui me permettraient d'accéder aux documents sécurisés. Mais pour cela, il fallait que je fasse marcher mon cerveau et récupère mes réflexes. Je n'avais rien hacké depuis plusieurs mois ; j'avais d'ores et déjà en ma possession les identifiants et les codes de mon principal. De plus, il nous restait à peine quinze jours avant que les cours reprennent et que les vraies complications arrivent. Si notre lycée

apprenait notre disparition, cela pourrait mettre en péril notre année scolaire. Nous étions dans un établissement privé peu compatissant, et il était bien connu que ce genre de filière éducative n'était pas très ouvert à l'absentéisme. Celui des élèves comme celui des profs, d'ailleurs...

Cet après-midi, il allait falloir que nous nous rendions à la British Library. Peut-être que les plans seraient inaccessibles, mais si nous pouvions étudier les souterrains du quartier général des services secrets britanniques, peut-être aurions-nous la possibilité de nous rendre dans les canalisations, en particulier dans les rangées de câbles de la fibre optique. Et ainsi avoir accès à tout... Je bavais presque à l'idée de pouvoir découvrir cela. Avoir les données les plus sensibles du MI6 au bout des doigts ! Il ne me restait plus qu'à espérer que mon plan, qui me paraissait parfait, soit réalisable.

– On est arrivés !

Une fois sortis de l'Underground, nous n'avons mis qu'une dizaine de minutes pour rejoindre la maison de Mary. C'était tout de même un net progrès par rapport à notre expédition de la veille. Ma tante était en train de préparer une salade de tomates et des œufs au plat.

– J'ai fait simple, je ne savais pas si vous aviez faim.

– C'est parfait, madame, fit Zoé.

– Madame, madame... Je n'ai pas 80 ans ! Et tu peux me tutoyer aussi, Zoé.

– Ah... C'est noté, Mary, répondit-elle en insistant sur le prénom.

La fin de matinée se déroula comme je l'avais espéré, même si je n'étais pas encore parvenu à faire main basse sur une faille dans les données du MI6. Impossible donc d'accéder aux serveurs sans toucher à la fibre optique. C'était logique, mais plus c'est gros, plus ça passe, et souvent les plus grosses failles sont encore là, car elles paraissent tellement évidentes que personne ne pense à les vérifier.

– Zoé ?

– Ouais ?

– Dès qu'on aura fini de manger, on peut aller à la British Library, elle est ouverte l'après-midi et il faut que nous trouvions les plans. Je n'ai pas envie de perdre du temps, car...

– Je sais, William, répondit Zoé d'une voix douce.

Cette douceur me semblait presque étrange dans sa bouche, mais je savais qu'elle comprenait mon inquiétude pour mon père.

À 13 h 10, nous partions à l'assaut de la plus grande bibliothèque d'Angleterre.

OceanofPDF.com

C'était absolument immense. Je crois n'avoir jamais vu autant de livres de ma vie... Les rayonnages étaient remplis à ras bord d'ouvrages, récents comme plus anciens. Je n'en revenais pas. La bibliothèque était divisée en diverses salles, sur plusieurs étages, chacune étant réservée à un secteur particulier. Tout autour des tables de lecture, des livres s'empilaient sur des mètres de hauteur. Pour s'y retrouver, ça allait être compliqué ! Nous allions devoir trouver la section des plans, et pour ce faire, je comptais aller au plus simple, demander de l'aide à l'une des trois bibliothécaires qui discutaient dans une allée. Chargées de livres, elles débattaient de la légitimité du dernier prix Nobel de littérature. J'interrompis timidement leur conversation.

– Bonjour...

– Bonjour, nous pouvons vous aider ?

– Je l'espère. Mon amie et moi sommes à la recherche des plans des canalisations de Londres, et notamment des câblages de fibre optique. Dans quelle section pouvons-nous trouver cela ?

– Je vais vous décevoir, mais ces plans sont conservés au sous-sol dans les archives, et ne sont pas consultables par le public pour des raisons de sécurité. Il faut déposer une demande manuscrite auprès de la mairie de Londres, qui vous donnera ou non l'autorisation d'accéder à ces documents.

– Il n'y a vraiment aucune possibilité d'y jeter un coup d'œil ? Très bref, on vous le promet, nous sommes en voyage scolaire et on doit préparer

un exposé sur les sous-sols de la ville...

– Non, vraiment... Si vous faites une demande dès maintenant, vous devriez avoir une réponse d'ici trois mois. Néanmoins, à votre accent, je devine que vous êtes étrangers, et cela risque de prendre plus de temps encore.

Zoé et moi avons échangé un regard paniqué. C'était mon plan. Je commençais à mieux comprendre pour quelle raison la plupart des héros avaient des plans A, B, C... Rien ne fonctionnait jamais comme on l'espérait ! Et c'était notre seule façon d'accéder aux fichiers du MI6. Et en ce qui concernait l'autorisation de la mairie... je ne pouvais tout simplement pas me payer le luxe d'attendre, surtout s'il y avait une chance sur deux pour que ma requête soit refusée. La vie de mon père était en jeu.

– Bon, très bien, merci quand même.

Je pris congé et guidai Zoé dans une autre allée, afin de pouvoir discuter loin de toutes oreilles indiscrètes.

– Comment comptes-tu faire ? me demanda-t-elle, inquiète.

– On va devoir se débrouiller autrement. Au centre de la pièce, là-bas, lui dis-je en pointant du doigt l'endroit en question, il y a un bloc et une porte réservée au personnel qui a l'air de mener aux niveaux inférieurs. Si on réussit à passer, on devrait pouvoir atteindre les archives, ai-je conclu avec bien plus d'optimisme que ce que mon plan médiocre aurait dû m'inspirer.

– Tu es sûr de toi ? demanda Zoé, anxieuse.

– Nous n'avons plus rien à perdre.

Plus c'est gros, plus ça passe. Nous nous sommes dirigés d'un pas vif et décidé vers l'accès réservé au personnel. Avant de nous arrêter tout aussi sec en constatant qu'un badge était nécessaire pour déverrouiller la porte. Nous n'avions plus que deux solutions : attendre qu'un employé l'ouvre, puis nous faufiler discrètement... ou subtiliser un badge. Je regardai autour de moi. Il ne semblait pas y avoir de personnel ici, seulement des

visiteurs... Puis mon œil tomba sur ce que je recherchais, à une vingtaine de mètres sur ma droite. Un jeune homme en polo blanc, avec un lourd chariot de livres, discutait avec deux étudiantes. De la poche arrière de son chino bleu marine ressortait un tour de cou. Son badge. Zoé me jeta un regard insistant et je la laissai là avant de m'avancer rapidement vers l'homme. Je me préparai, concentré. Mon père m'avait appris suffisamment de tours de prestidigitation pour que je ne me sente pas totalement désarmé. Je pris une grande inspiration avant de pivoter sur moi-même et de percuter l'homme d'un malheureux coup d'épaule. Alors qu'il poussait un grognement surpris, j'en profitai pour récupérer le badge et le glisser aussitôt dans ma poche.

– Oh, excusez-moi, je suis confus, lui fis-je d'un air désolé.

– Ce n'est rien, t'inquiète, me pardonna-t-il d'un clin d'œil.

Quelques secondes plus tard, je me retrouvai devant Zoé, un badge de la British Library dans la main et un grand sourire aux lèvres. Après le clic de la serrure, nous nous sommes enfoncés au sous-sol par les marches d'un escalier massif qui menait directement à divers niveaux. Le premier, le service de logistique. Plusieurs machines et du personnel chargeaient d'imposantes boîtes d'ouvrages sur des tapis roulants, qui montaient ensuite vers les étages supérieurs. Nous descendîmes encore une quinzaine de marches avant de tomber sur tout un couloir de bureaux réservé aux bibliothécaires. Il n'y avait pas un chat.

– Il sert à quoi, cet étage ? demanda Zoé.

– Peut-être des réserves de matériel... Mais sûrement pas des archives.

Nous avons continué notre descente jusqu'à tomber sur un demi-niveau, une porte située à la moitié des marches. Dessus, un petit écriteau annonçait : *Archives*.

– Bizarrement, j'étais certain que ce serait là !

J'ouvris la porte et m'arrêtai net. Devant nous étaient assis deux hommes qui semblaient garder l'entrée officielle de la salle des archives.

– On peut vous aider ?

Il ne nous restait que deux solutions : la jouer franc-jeu, ou mentir sur toute la ligne. Il me suffit de jeter un œil à Zoé pour comprendre que c'était la seconde solution qu'elle privilégiait. C'est elle qui prit la parole, avec une assurance convaincante.

– On nous a demandé de récupérer les plans de câblage de la fibre optique des quartiers de Lambeth, South-Lambeth et Westminster.

– Et vous avez une autorisation ?

– Ben de notre maître de stage, oui. Nous sommes des lycéens français en stage pendant les vacances à la British Library.

– Ouais, mais vous savez, si nous n'avons pas d'autorisation écrite, on est censés ne rien donner. Donc, allez chercher un document signé par un responsable à l'étage, et vous récupérerez les documents que vous demandez.

Zoé se glaça d'effroi. Elle jouait merveilleusement bien la comédie, même si je supposais que la situation devait aider. Pour ma part, mon cœur battait tellement fort que j'avais l'impression qu'il cherchait à remonter dans ma gorge.

– Mais on va se faire engueuler... dit-elle avec une moue mi-boudeuse mi-séductrice. On n'en a que pour deux minutes, et dès que c'est bon, on vous les ramène illico !

– Sans autorisation...

– Mais c'est elle qui nous a envoyés... On doit faire un relevé des faiblesses du réseau pour améliorer l'installation de la fibre chez les habitants. Alors déjà que c'est pas hyper intéressant, si en plus on remonte les mains vides, on va se faire tuer...

Je lançai un coup d'œil à Zoé. Elle y allait à fond. En suivant son regard, je vis le document qu'elle avait repéré. Un organigramme de l'entreprise était affiché sur le mur, pile dans son champ de vision.

– Bon, j’ai pas envie que vous vous fassiez trop remonter les bretelles, grinça un des gardes. On va appeler votre maître de stage, c’est qui ?

Les yeux de Zoé s’embruèrent et elle avait brusquement l’air d’une biche sans défense.

– C’est... c’est M^{rs} Goldenstein. C’est elle qui nous a demandé de passer prendre ce document. Mais elle est vraiment pas d’humeur aujourd’hui, et si on la dérange...

– Elle a pas tort, tu sais comment elle est, hein ! se gaussa l’autre garde. Bon, les gosses, on va vous ouvrir, mais la prochaine fois vous faites signer ce papier, hein !

Ils nous ouvrirent la porte de la salle des archives et prirent les devants, nous guidant à travers plusieurs rayonnages. Les archives devaient couvrir des centaines de mètres carrés. La salle s’étendait même sur deux étages, d’où l’entrée sur un demi-niveau. Au plafond, des néons bleutés étaient alignés le long des étagères de boîtes, de livres et de chemises pleines de documents.

– Référence R76102. C’est ici, fit-il en pointant de la main un épais dossier. Il y a tous les plans de Londres, prenez ceux dont vous avez besoin.

– Merci beaucoup, c’est très aimable de votre part.

– Ouais, mais ne traînez pas. Et s’il y a un problème, il y a un téléphone sur la gauche. Appuyez sur 01 pour joindre notre poste.

Je hochai la tête, puis attendis que les deux hommes aient quitté les lieux pour afficher toutes mes dents et faire un clin d’œil à ma coéquipière.

– Zoé, tu as assuré.

– Et encore, t’as rien vu !

– Mettons-nous au travail. Il nous faut le tracé des lignes utilisées par le Secret Intelligence Service, et la boîte relais la plus proche.

Pendant près d’une demi-heure, nous avons parcouru tous les documents avant de tomber sur les trois plans qui nous intéressaient, ceux des trois quartiers qui jouxtaient les locaux du MI6. Je sortis le Smartphone

que j'avais emprunté dans le couvent et photographiai les documents, au cas où. Je sortis ensuite un carnet et un stylo, et c'est assis en tailleur qu'on se mit à éplucher chacun des plans, repérant le SIS Building dans le quartier de Lambeth.

- Là. Câble 10311, il parcourt toute l'avenue.
- Et ici, câble 10278, il passe sur les quais devant le bâtiment.
- Ils se rejoignent quelque part ?

À l'aide de mon stylo, je fis glisser mon œil le long des fils jusqu'à tomber sur un point de jonction, à cent mètres du bâtiment, entre deux autres buildings.

- Je pense que c'est celui-ci.
- Non !
- Hein ? demandai-je, interloqué.

– C'est sous le pont, sous Vauxhall Bridge. Regarde, les câbles changent de numéro après l'avoir dépassé. Il doit y avoir un conteneur, un point relais.

– C'est génial, ça. Si on s'y rend de nuit, on pourra accéder au boîtier sans se faire repérer. Et on branchera le système de sécurité que j'ai trouvé chez l'informaticien, quand on faisait notre petit shopping. Il contient un disque dur sur lequel il me suffira de charger quelques données, et notamment des dongles de sécurité contenant les numéros de série des câbles pour avoir la main sur tout le réseau.

- Comment tu accèdes aux documents ensuite ?

– Via un virus que j'enverrai sur le réseau. Ça risque de ruiner les serveurs des autres immeubles, mais c'est le seul moyen d'accéder aux fichiers. Ensuite, il faudra briser le pare-feu, mais ce sera facile, car le virus aura ajouté des failles informatiques dans la protection du MI6. Puis il faudra prier pour qu'au moins l'un des employés allume son ordinateur demain pour qu'on contrôle les disques à distance. Quelques lignes de

codes, et le document de Rorschach sera en notre possession et, je l'espère vivement, dans son intégralité.

Zoé acquiesça, tout en rangeant les documents à leur place avant de remonter les allées jusqu'à l'escalier. Après avoir salué les deux gardes, qui venaient de nous aider bien plus qu'ils ne l'imaginaient, nous avons repris le chemin de la sortie. En arrivant sous le dôme de l'immense bibliothèque, notre chemin croisa à nouveau celui de M^{rs} Goldenstein, la directrice adjointe des lieux dont nous avons vu le visage sur l'organigramme de la salle des archives. Elle passait dans ses cheveux une main ornée d'une chevalière au saphir vert. Je déposai le badge sur le comptoir de l'accueil à un moment où personne ne me regardait.

Cinq minutes plus tard, nous étions à la recherche de la bouche de métro la plus proche. Nous n'avions que quelques heures pour tout préparer et mettre notre plan en œuvre.



– C'est bon, tu es connecté ?

Il était près de 23 h 30, et Zoé avait tenu à savoir si l'installation à laquelle nous venions de procéder sous Vauxhall Bridge était opérationnelle. J'avais donc préparé mon Mac et lancé le paramétrage de la connexion entre le boîtier 4G branché sur la ligne de fibre optique et le logiciel de commande installé au préalable. Cela m'avait également permis d'accéder en quelques lignes de codes à l'énorme service de vidéosurveillance de la ville. Zoé et moi allions ainsi pouvoir garder un œil sur notre installation depuis chez Mary, et en toute discrétion.

– Non, ça tourne toujours depuis un quart d'heure. J'espère qu'on n'a pas fait de mauvaise manipulation en branchant l'appareil tout à l'heure.

– T'es sérieux, là ?

– Il n’y a pas de risque zéro, tu sais. Logiquement, tout fonctionne, mais je préfère être certain d’être connecté avant d’affirmer clairement que nous avons accès au réseau du MI6 ! Ce n’est pas un jeu, et on risque gros si on se fait choper.

– Il y a un risque pour qu’on remonte jusqu’à nous ?

– Logiquement, non. J’ai changé l’adresse IP du Mac par le biais de plusieurs VPN¹, qui sont connectés à des serveurs informatiques aux États-Unis, au Brésil et en France. On est censés être protégés.

– J’espère... Manquerait plus que la police défonce la porte cette nuit.

– C’est bon ! hurlai-je.

Ma tante accourut aussitôt. Elle regarda l’écran, faisant mine de comprendre les dizaines de lignes de codes qui étaient en train de défiler.

– Ça veut dire quoi, ce charabia ? demanda-t-elle au bout de deux minutes.

– Cela veut dire qu’on a accès aux données. Maintenant, il faut attendre demain qu’un des employés allume son ordinateur, pour qu’on puisse le contrôler à distance. On va laisser tourner la machine cette nuit, afin d’éviter toute déconnexion. Leur pare-feu est puissant, et il pourrait détecter le virus en cas de déconnexion. On serait mal, dans ce cas-là... Bon, je vais aller me coucher.

– Moi aussi ! répondirent Zoé et Mary simultanément.

– Montez, j’éteins tout.

Quelques secondes plus tard, je me retrouvais seul dans la salle à manger, le Mac sur la table, avec une tasse de thé. J’y étais parvenu. Bon, il fallait tout de même attendre que le virus fasse écho et que les ordinateurs soient accessibles dans leur intégralité pour toucher aux fichiers sécurisés, mais dans l’idée, c’était comme si c’était fait.

Je me levai et, laissant l’ordi allumé, éteignis les lumières et montai les escaliers, lorsque j’entendis un son aigu. Je retournai au pas de course devant l’ordinateur et constatai qu’une petite fenêtre s’était ouverte, dans

laquelle on voyait le bureau d'un PC sous Windows. Une quantité astronomique de documents étaient à disposition sur l'écran. L'un des employés n'avait pas dû prendre la peine d'éteindre sa machine... Grossière erreur ! D'un geste machinal, la boule au ventre, je lançai une seule et unique recherche via le menu principal : Rorschach.

Un document de quatre giga-octets s'ouvrit automatiquement, affichant toutes les infos sur l'homme le plus recherché d'Europe.

Toutes les infos sur l'assassin de ma mère.

Toutes les infos sur le futur assassin de mon père.

1. VPN (*Virtual Private Network*) : réseau privé virtuel.

OceanofPDF.com



Londres ? Mais... comment se faisait-il qu'il ait été vu ici pour la dernière fois ? En ouvrant le document sur l'assassin de ma mère, je m'étais arrêté net. Le fameux Rorschach avait été capté par une caméra de surveillance à la gare de King's Cross, à quelques kilomètres du lieu où Zoé et moi nous trouvions. Pourquoi n'avait-il pas été arrêté par les forces de police ? Pourquoi laisser un tueur aussi dangereux en liberté ?

Seul dans la salle à manger de ma tante, je sentais une colère noire me ronger de l'intérieur. Je ne pouvais plus me permettre d'attendre, de faire diversion pour protéger mon père du mieux que je pouvais. Non. Je ne voulais qu'une seule chose, que cette pourriture souffre autant qu'il avait fait souffrir ma mère, autant qu'il avait détruit nos vies. Et pour ce faire, je comptais mettre toutes les chances de mon côté.

Je me levai brusquement, montai les escaliers quatre à quatre, entrai dans la chambre de Zoé en claquant la porte contre le mur et secouai mon amie jusqu'à lui faire ouvrir les yeux.

– Zoé, réveille-toi. Zoé !

– Qu'est-ce que tu m'veux, putain ? grogna la jeune fille en s'enroulant dans ses draps, ses cheveux bruns en pétard.

Elle jeta un regard sur le réveil électronique posé sur la table de nuit.

– Il est une heure du matin, William ! Tu as perdu la tête ?

– Lève-toi, Zoé, il y a du nouveau.

Elle se leva, traînant des pieds, et me suivit en me fusillant du regard tout en tentant de démêler ses cheveux.

– J’ai récupéré le dossier Rorschach, lui expliquai-je une fois de retour dans la salle à manger.

– C’est vrai ? Alors ? demanda-t-elle d’une voix blanche.

Notre première mission venait de réussir et je n’en tirais aucune joie. Au contraire, la colère sourde qui m’avait envahie ne semblait pas vouloir se calmer.

– Ma mère a été tuée par ce fils de pute qui se balade dans les rues de Londres comme si de rien n’était.

– Il... Il est à Londres ? balbutia-t-elle, décontenancée.

– Oui, et d’après les caméras londoniennes, pas très loin d’ici.

– Et s’ils savent ça, pourquoi ils ne l’ont pas déjà arrêté ? C’est un assassin !

– Justement, je ne sais pas pourquoi ils laissent ce bâtard en liberté, mais ils ont forcément une raison. En attendant, il peut tranquillement se préparer à l’arrivée de mon père... Donc le temps presse et il va falloir qu’on sache ce qu’ils attendent de lui.

– OK, fit Zoé, parfaitement réveillée à présent. Je vais chercher mon Mac, on pourra travailler à deux. Mets le dossier sur une clé USB, on ne sait jamais.

– Oui, pas bête.

Le temps que Zoé aille chercher son ordi, je transférai l’archive ZIP sur une clé que j’avais achetée à l’Apple Store, pour le cas où nous en aurions besoin. Je me mis aussitôt au travail, faisant défiler les informations pour découvrir qui était Rorschach. Qui était le tueur de ma mère.

– Il s’appelle vraiment Rorschach ? chuchota Zoé en revenant.

Je n’avais pas été spécialement discret dans ma cavalcade pour aller la réveiller, mais elle était un peu plus polie que moi et semblait vouloir éviter de réveiller ma tante. Elle avait enfilé un de ses nouveaux T-shirts et un

pantalon commode. Elle se glissa en tailleur dans un des confortables fauteuils de cuir de ma tante et alluma son ordinateur, téléchargeant les informations et se mettant rapidement au travail.

– Attends, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Le dossier semble parler de plusieurs personnes à la fois... Regarde cette liste de noms, fis-je en tournant mon écran vers elle.

– Ouais, marmonna Zoé, le rétroéclairage de son écran illuminant son visage d'une lueur blafarde. Plein d'identités, et des tonnes de trucs divers et variés...

Je n'ajoutai rien. La véritable identité de Rorschach m'importait assez peu. J'avais juste besoin d'un moyen pour le retrouver.

– William ? demanda Zoé brusquement.

– Quoi ? ai-je répondu sans relever les yeux du dossier.

– Je suis tombée sur le premier rapport de police sur Rorschach. Il est apparu pour la première fois en 1998 et a tué un riche avocat. Et il a laissé un truc sur le corps... C'est ce qu'il a fait chez toi, non ?

– Oui. Mon père a dit qu'il avait trouvé une carte de visite. J'étais trop bouleversé, je ne l'ai pas vraiment vue...

– C'est bien ça, murmura mon amie. Il a laissé une carte de visite sur le corps, avec un numéro de téléphone.

Je me suis précipité jusqu'à elle. Je n'étais pas stupide au point de penser qu'un numéro de 1998 serait encore en activité ou qu'il nous mènerait jusqu'à lui, mais c'était un tueur et tous les tueurs ont un *modus operandi*, et en le décryptant, je me rapprochais de lui.

Perché au dessus de l'épaule de Zoé, je survolais le texte qu'elle lisait alors qu'elle le synthétisait.

– Le numéro renvoyait vers une cabine du IV^e arrondissement, et la police a tout de suite appelé.

– Et qu'est-ce qu'il leur a dit ?

– Il a donné l'adresse d'un immeuble situé à quelques mètres de la cabine téléphonique, et lorsque les policiers sont arrivés... Mon Dieu !

Zoé n'eut pas besoin de m'expliquer. Les photos qu'elle venait d'afficher parlaient d'elles-mêmes. Six hommes étaient installés à table dans ce qui devait être une salle à manger. Et tous étaient morts, le visage figé dans une expression atroce, la peau bleuie, les veines des tempes gonflées.

– Tu sais de quoi ils sont morts ? ai-je marmonné d'une voix blanche.

– C'est là que c'est bizarre. Ils ont été empoisonnés par une toxine inconnue. Du moins en 1998. On en saurait sans doute plus aujourd'hui, mais les corps ne sont plus exploitables, tu t'en doutes. Et visiblement notre bonhomme avait un problème avec la justice, car ils étaient tous avocats.

– Et ensuite ? Il y a d'autres infos ?

– Oui, fit-elle en faisant défiler les documents. Il a été incarcéré presque aussitôt à la prison de Val-de-Reuil, sous le nom d'Alexandre Pros... Puis plus rien.

– Comment ça, plus rien ? Tiens, ouvre ces fichiers pour voir.

Zoé double cliqua sur l'icône.

– C'est le détail des années qui ont suivi. Il a été vu courant 2002 dans un aéroport. Celui de Toulouse. Et le deuxième fichier, c'est un avis de recherche... Il est recherché pour « grand banditisme ». Et c'est tout.

Je me suis reculé, le cerveau saturé de toutes ces nouvelles informations. Zoé avait l'air plutôt sous le choc de tout ce que nous venions d'apprendre. Je me suis laissé tomber à terre à côté d'elle, me massant les tempes du bout des doigts.

– Donc si on récapitule, on a affaire à un tueur d'avocats récidiviste, qui est sorti de prison en 2002, puis qui s'est lancé dans le grand banditisme... Y'a un truc qui ne colle pas là-dedans, ai-je marmonné.

– C'est ce que je me dis aussi. C'est surtout que tu ne sors pas de prison quatre ans après avoir tué sept personnes, renchérit Zoé en dépliant ses

longues jambes fines.

Mon regard s'attarda un instant dessus, mais je me repris rapidement.

– Tu prends perpétuité, et même avec une liberté conditionnelle tu ne pourrais pas sortir avant au moins 25 ans.

– Comment tu sais ça, toi ?

– J'ai appris ça dans un vieux film que mon père m'a projeté, ai-je répondu en passant la main dans mes courts cheveux bruns.

– OK, bon... Concrètement, ce mec n'aurait jamais dû sortir de prison ? En tout cas pas aussi vite.

– Non, pas normalement, du moins. Il faudrait qu'un professionnel...

– Non, je t'arrête tout de suite, il ne me répondra pas. Et il tracera mon appel.

– Zoé ! Ton père est avocat, et c'est la seule personne qui puisse nous aider à cette heure-ci.

– Putain, c'est vraiment parce qu'il est tard et que je veux me coucher, sache-le, capitula-t-elle en se levant d'un bond.

Elle marcha d'un pas vif jusqu'à la table de la salle à manger et prit le téléphone que j'avais emprunté dans l'église avant de venir s'asseoir par terre à côté de moi. À peine avait-elle ouvert l'application « téléphone » qu'un message s'afficha, proposant plusieurs niveaux de cryptage et de traçabilité pour l'appel. Après avoir sélectionné le niveau maximum, elle tapa le numéro archivé dans les contacts de son Mac. Ça me rassura : je n'étais pas le seul à ne pas connaître tous les numéros de mes proches par cœur ! Elle activa le haut-parleur et au bout d'une tonalité à peine, une voix rauque et anxieuse nous répondit :

– Zoé ? Zoé ? C'est toi ?

– Oui, c'est moi papa. Mais calme-toi, ou tu vas faire une attaque.

Je voyais que Zoé résistait de toutes ses forces à l'envie de jeter le téléphone au loin.

– Zoé, où es-tu ? Est-ce que tout va bien ? Tu n’as rien ? Est-ce que tu...

Mon amie prit une profonde inspiration avant d’interrompre son père :

– Tout va bien, papa. Je n’ai pas fugué, mais je n’ai pas eu d’autre choix que de partir. La mère de William a été tuée, et...

– Tu vas tout de suite arrêter tes élucubrations, jeune fille, et rentrer immédiatement, sinon...

Je sentais la colère, désormais contenue, dans la voix du père de Zoé, et je comprenais mieux pourquoi il terrifiait mon amie qui n’avait pourtant peur de rien.

– Papa, je ne te mens pas. Maintenant, j’ai une question pour toi, et si tu ne réponds pas tout de suite, je vais devoir raccrocher.

– Ne compte pas sur moi pour te donner un centime, je ne donne rien à une fugueuse.

– Ce n’est pas pour ça, et fais-moi confiance s’il te plaît.

– Tu as une minute pour me dire ce que tu veux.

– Si un homme assassine sept personnes, et qu’il est arrêté dans la foulée... Il est censé prendre perpétuité ?

– Pourquoi tu me demandes ça, Zoé ? Qu’est-ce qui se passe ?

– Papa, si tu ne réponds pas je raccroche !

– Non, attends ! J’aurais tendance à te dire oui, mais tout dépend vraiment de son dossier, de son suivi psychologique. S’il est interné, ça peut être différent...

– Non, non, il était vraiment en prison. Donc, normalement, il n’aurait jamais dû être relâché au bout d’aussi peu de temps, on est d’accord ?

– Ça, c’est certain. Même avec une remise de peine.

– OK, merci papa.

– Ça fait deux jours qu’on a prévenu les flics de ta disparition, Zoé... Ta mère pleure sans cesse, et je n’arrive plus à rien faire depuis que tu as disparu. Rentre.

Zoé releva les yeux vers moi. Des yeux passablement embués.

– Je vais rentrer, papa, je te le promets, mais pour l’instant je dois terminer ce que j’ai commencé. Je n’ai jamais fugué de ma vie, tu sais que je suis quelqu’un de confiance, alors crois-moi quand je te dis que j’ai mes raisons... Embrasse maman, je vous aime.

– Je...

– Au revoir papa.

– Attends, Zoé !

– Oui ?

– À votre place, je ne me demanderais pas *comment* il est sorti de prison, mais *qui* l’a fait sortir de taule.

– Merci, je t’aime.

Elle raccrocha aussitôt, une larme glissant sur sa joue.

– On doit savoir qui l’a fait sortir, c’est notre seul moyen de retrouver sa trace. Il y a les bandes complètes des caméras de l’aéroport de Toulouse. S’il s’est évadé grâce à quelqu’un, il ne devait sûrement pas être seul à prendre l’avion.

– Non, on a juste des captures d’écran. Et on ne prend pas l’avion comme si de rien n’était après s’être évadé, surtout en 2002, juste après le 11 septembre. Je pense qu’il a dû être libéré... Mais par qui, et pourquoi ?

– Et alors, y a quelque chose sur ces images ?

Elle double-cliqua sur l’une des captures. On y discernait la silhouette d’un homme aux épaules carrées vêtu d’un blouson en cuir. Il semblait éviter les caméras et gardait le visage rivé au sol. La police avait dû parvenir à l’identifier grâce aux dreadlocks qu’il portait, et qui étaient mentionnées dans l’un des procès-verbaux de son jugement... Du moins il n’y avait pas d’autres éléments qui dénotaient.

– Regarde.

Je suivis la direction du doigt que Zoé pointait sur la droite de l’homme. On percevait pleinement le visage d’une femme d’une quarantaine

d'années. Elle avait un billet d'avion qu'elle tenait de la main droite, cachant une partie de son visage.

– Tu peux encore zoomer l'image ? Là, sur la main.

– William, c'est une image avec une résolution des années 2000, alors je peux zoomer tout ce que tu veux, ça restera de la bouillie de pixels !

– Merde...

– Tu crois pouvoir récupérer la liste des passagers du vol ?

– En toute honnêteté, je pense qu'on peut exclure cette piste. Un vol vieux des années 2000 ne sera pas stocké sur le serveur d'Air France. Néanmoins, il est fort probable que la police ait fait des recherches à l'époque. Si des extraits de bandes-vidéo sont dans le dossier de Rorschach, ce serait une première piste...

Zoé comprit aussitôt où je voulais en venir. Pendant les vingt minutes qui suivirent, nous avons épluché tous les documents restants de l'archive. C'était la première fois que je priais autant pour que la police ait fait son boulot.

– William !

Je me levai aussitôt pour me poster devant l'écran de Zoé. Elle avait trouvé une base Excel datant du 18 mai 2002 où étaient enregistrés les passagers du vol. Ses doigts défilèrent sur le clavier, entrant des commandes de recherche. Mais aucune des identités utilisées par Rorschach ne nous donna de résultat. Nous n'avions pas le choix, il allait falloir faire ça à l'ancienne et faire défiler tous les noms. Arrivé au cinquante et unième, Zoé se figea. Je regardai de plus près avant de lâcher une exclamation :

– Quoi ? Goldenstein ? Mais...

– Tu peux m'expliquer pourquoi la directrice-adjointe de la British Library était dans cet avion ?

– C'est incompréhensible. Attends...

Il y avait un détail. Un tout petit détail que j'avais noté, comme on retient que certaines personnes ont un grain de beauté sur la joue. Un détail

venait de me faire une impression très, très bizarre.

– Tu peux ressortir la photo de tout à l’heure, s’il te plaît ? demandai-je à mon amie.

– La qualité est affreuse, Will, tu ne vas rien voir de plus.

En rechignant, Zoé rouvrit le fichier, zoomant sur le tueur et la femme qui l’accompagnait.

Mon Dieu.

– Regarde ses doigts...

– Ses doigts ? Qu’est-ce qu’ils ont, ses doigts ?

– La femme qui accompagne Rorschach, elle porte la même chevalière que la directrice de la British Library.



J’ouvris les yeux, allongé en chien de fusil sur le divan du salon. L’horloge murale indiquait 7 h 30... J’avais dormi quatre heures, et mes yeux se fermaient au moment même où j’essayais de les ouvrir. Zoé et moi avions passé une bonne partie de la nuit à lire et rere lire le dossier Rorschach. Nous avons observé tous les détails des clichés, dressé une liste précise des victimes, ce qui pouvait les rapprocher et les éloigner, nous avons passé des heures sur Google pour ressortir tous les vieux articles que la Toile pouvait cacher dans ses entrailles les plus profondes. Mais par-dessus tout, un détail nous avait préoccupés pendant des heures. Cette bague, j’étais convaincu de l’avoir vue à la British Library sur la main de la directrice-adjointe. Pourquoi était-elle à l’aéroport de Toulouse, en 2002 ? Et surtout, pourquoi était-elle avec Rorschach ?

Je me redressai au moment où ma tante entra dans le salon. Elle nous dévisagea l’un après l’autre. Zoé, assise dans l’un des fauteuils, lui adressa un sourire fatigué.

– Vous avez dormi là toute la nuit ? s’exclama-t-elle, surprise.

– Oui, on a travaillé tard sur notre affaire... Et nous avons trouvé des infos intéressantes sur le meurtrier.

– Je vais nous préparer le petit déjeuner et vous allez tout m’expliquer ensuite.

Pendant qu’elle s’activait en cuisine, je rangeai la table sur laquelle nous avions étendu nos documents la veille. Si M^{rs} Goldenstein avait quelque chose à voir avec Rorschach, il fallait absolument que nous lui rendions une petite visite incognito. Elle avait peut-être des informations sur le lieu où il se terrait ; peut-être même que, finalement, c’était elle qui menait la barque et que Rorschach n’était qu’un sous-fifre.

Une fois installés autour de la table, ma tante me jeta un regard inquiet par-dessus son bol de café fumant.

– Bon, qu’avez-vous découvert ?

Une brusque angoisse me traversa. Plus j’en disais à ma tante, plus je la mettais en danger. Désormais, je savais que Rorschach était un tueur sans pitié. Hésiterait-il à supprimer tout témoin s’il avait vent de notre existence et de ce que nous savions ? Cela ne faisait aucun doute.

Je serrais contre moi ma tasse de thé brûlant. Je tremblais presque de peur. L’image atroce du corps de ma mère me revint, et je ne pus m’empêcher d’imaginer Zoé ou Mary à sa place.

– William, ça ne va pas ? demanda ma tante d’une voix très douce.

– Je... Je vous mets toutes les deux en danger, ai-je dit d’une voix blanche. Je n’avais pas réalisé à quel point... pas avant ce jour, et... je...

– Ah ! Parce que tu penses que je n’avais pas compris la situation ? grinça Zoé depuis sa chaise. Franchement, par moments, tu es stupide. Je sais tout de même dans quoi je me suis lancée avec toi !

– Alors, si je ne soutiens pas parfaitement l’opinion de Zoé, que je préférerais savoir en sécurité loin de tout ça, il me semble que nous deux, William, sommes en danger simplement de par le lien qui nous unit à ton père. Autant vivre avec et éviter d’y penser. En revanche, tu vas me faire le

plaisir de me raconter ce que tu as découvert. Quitte à être en danger, je préfère en savoir un maximum sur ce tueur.

Je baissai les yeux vers le fond de ma tasse. Elles étaient tout de même formidables toutes les deux. Heureusement qu'elles m'aidaient, sans elles j'aurais sans doute été perdu. J'ai fermé les yeux et ai commencé à briefer ma tante sur nos découvertes de la nuit. Beaucoup d'informations qui se regroupaient et qui nous permettaient de dessiner les contours d'un parcours aussi étrange que sanglant. Aussi dérangeant que violent.

– Donc, vous me dites qu'il aurait quitté la prison de Val-de-Reuil au bout de quatre ans, pour s'envoler depuis l'aéroport de Toulouse vers une destination inconnue, accompagné d'une femme du nom de Goldenstein ? C'est complètement... complètement dingue !

– Totalelement d'accord. Et avec Zoé, nous sommes convaincus que le seul moyen de trouver des réponses, c'est de rendre une petite visite à cette femme.

– Vous comptez prendre rendez-vous ? fit-elle d'un air ironique. Cette femme est complètement surbookée ! J'ai voulu avoir des informations sur les ancêtres Clarck il y a quelques années, et elle est réputée pour avoir étudié les proches de la Couronne sous la reine Victoria. J'ai attendu huit mois avant de pouvoir m'entretenir avec elle !

– Mieux que ça, répondis-je avec un grand sourire.

Deux jours qu'elle avait disparu. Lorsque le téléphone avait sonné, posé sur la commode de la chambre, il s'était jeté dessus. Il savait, au plus profond de son être, aux frontières les plus éloignées de sa conscience, qu'elle était en vie. De toute manière, il était impossible que ce ne soit pas le cas... Le jour de la naissance de sa fille, François-Antoine Gomis avait reçu un électrochoc, un courant électrique, un filament d'amour, de paternité qui avait créé quelque chose en lui d'inconnu jusqu'alors. Cette petite chose qui vous rend aussi vulnérable que puissant, et qui peut déchaîner colère et haine lorsqu'elle est menacée par quoi que ce soit.

Lorsqu'il avait appris la disparition de Zoé le lendemain matin, à son réveil, son cœur avait cédé à l'instant même où sa femme s'était effondrée. C'était une enfant casse-cou, mais en aucun cas elle n'aurait quitté la maison... Dans leur tête, dans la conscience de ces parents inquiets jusqu'au sang, des images d'horreur, des pensées anxieuses, un désarroi qui leur avait fait comprendre que Zoé était en danger. Mais François-Antoine avait toujours été un incroyable optimiste ; le genre d'homme à penser qu'en cas de fin du monde, les gens pourraient encore s'aimer et construire quelque chose. Lorsqu'il avait répondu à l'appel, lorsqu'il avait entendu sa voix, ses sens étaient partis dans un tourbillon d'amour et de soulagement. Ce qu'elle lui avait demandé, il n'en avait pas cru ses oreilles... Pourquoi sa fille lui avait-elle posé ce genre de questions ? Où était-elle ? Pourquoi les parents de William Clarck n'avaient-ils pas répondu à son appel si leur

fils avait également disparu ? Quelque chose clochait, mais il ne savait quoi.

Une fois la communication coupée, il avait immédiatement rejoint sa femme à l'étage. Elle qui était en train de se démaquiller s'arrêta net en le voyant dans le reflet du miroir. « Tout est fini, c'est ça ? » lui avait-elle demandé, un sanglot énorme au fond de la gorge, prêt à éclater. D'un geste doux, il lui avait caressé les cheveux et lui avait retranscrit avec exactitude les paroles de Zoé. Comme d'énormes billes, les yeux de Florence Gomis s'étaient agrandis d'espoir.

– Elle est vivante, alors ?

– Oui, elle est en vie... et en bonne santé, apparemment.

– Mais il faut faire quelque chose ! François-Antoine, s'il te plaît, tu dois bien avoir quelqu'un dans ton réseau qui pourrait tracer l'appel, non ?

– Je ne peux plus rien faire maintenant que la communication est coupée, et elle appelait en numéro masqué. Il faut attendre qu'elle rappelle...

– Mais elle ne t'a rien dit d'inquiétant ?

Il secoua la tête négativement, mais son cerveau tournait à plein régime. Tout était en train de lui revenir en pleine face, comme un boomerang lancé treize ans en arrière. Ce jour où il avait appris la disparition de cet homme, le jour où l'un de ses confrères avait trahi son serment pour libérer l'un des hommes les plus dangereux de France. Il savait. Il savait tout. Et il ne comprenait pas pourquoi... pourquoi sa fille était à la recherche de Maxime Gallore, plus habituellement surnommé Rorschach.

Nous étions assis sur les sièges arrière de l’Austin Mini de ma tante. L’ordinateur sur les genoux, une Thermos de thé dans la main, nous attendions patiemment que la British Library ferme ses portes. D’après les horaires que j’avais trouvés sur la Toile, elle éteignait ses lumières à 20 heures tapantes. Nous n’avions pas le meilleur des plans, mais c’était sans doute le plus efficace. Nous comptions tout simplement attendre que la directrice-adjointe sorte, la suivre et l’interpeller chez elle. Ce n’était pas la manière la plus élégante d’agir, mais si la chance était de notre côté, ce serait la plus simple.

– J’ai comme l’impression que ce plan a quelques inconnues dans son équation, non ? marmonna Zoé.

– Alors moi, je le sens parfaitement, ai-je répondu en tâtant à travers ma poche le téléphone emprunté dans la chapelle. Je le sortis et, après avoir passé l’écran de verrouillage, fronçai les sourcils.

– Zoé...

– Oh ! ça va, rigole un peu, fit-elle en éclatant de rire. Candy Crush, Subway Surfer... il faut bien qu’on décompresse.

– Alors déjà j’ai horreur qu’on touche à mes affaires, fis-je en supprimant les jeux qu’elle avait installés à mon insu, mais en plus de cela nous n’avons pas le temps de jouer.

– Tu es encore plus psychorigide que mon père.

– Merci du compliment.

Sur ce, je rangeai le téléphone. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'utiliser tous les gadgets, mais ça ne saurait tarder. Après tout, si elle rejoignait par hasard cette crevure de Rorschach, ce serait l'occasion de les mettre hors d'état de nuire.

– Elle sort !

La femme que nous avons croisée dans les rayons et que nous avons étudiée sur la bande de vidéosurveillance marchait sur le trottoir, une cigarette Vogue aux lèvres. Ses talons frappaient le sol à une cadence régulière, et son long manteau en daim retenait ses cheveux blonds par un col de fourrure. Elle monta dans une berline Mercedes sans éteindre sa cigarette à la finesse caractéristique. Ma mère fumait des Vogue. Je trouvais amusant ce contraste entre le danger du tabac et l'image raffinée et élégante que dégageait ce petit cylindre de papier.

– Mary, elle démarre ! Tu penses que tu vas réussir à la suivre ?

– Ne t'inquiète pas William, je suis une experte en filatures. J'ai suivi l'ex-mari de Marie-Édith pendant un an avant de le surprendre dans le lit d'une autre.

J'esquissai un sourire, puis replongeai dans la mission que nous nous étions fixée. M^{rs} Goldenstein, sauf extraordinaire coïncidence, s'était affichée publiquement avec Rorschach. Et pas n'importe quand, juste après sa libération. Elle savait forcément quelque chose, et nous allions faire en sorte qu'elle nous le confie rapidement.

– William ? chuchota Zoé.

– Ouais ?

– On y va tous les deux ?

– Évidemment ! Tu sais pertinemment que tout seul je n'y arriverai pas. Et puis au moins je sais que s'il y a un problème, tu seras là pour nous en sortir. Ta ceinture marron de karaté nous servira à quelque chose de concret.

– Ben, merci de m'utiliser comme garde du corps.

– T’es plutôt un joli garde du corps, tu devrais être contente, lui dis-je avec un clin d’œil.

– Fini les conciliabules, la voiture de la directrice-adjointe vient de s’arrêter, prévint Mary.

Elle se gara devant l’entrée d’un garage, puis coupa le moteur de son Austin. Notre cible attendait l’ouverture d’une porte automatique desservant le sous-sol d’un magnifique hôtel particulier. Nous étions sur Curzon Street, entourés de bâtiments tous plus beaux les uns que les autres. La voiture de la directrice entama sa descente au moment où Zoé et moi sortions discrètement de la nôtre, et ma tante nous jeta un dernier regard anxieux. Après nous être glissés sous la porte automatique qui commençait à redescendre, nous avons silencieusement dévalé la piste jusqu’au sous-sol. Les talons de M^{rs} Goldenstein se firent à nouveau entendre, puis la porte de la voiture claqua.

– James ? Auriez-vous l’obligeance de me faire livrer un plateau de sushis, s’il vous plaît ?

Elle devait être au téléphone avec son majordome. Nous avons continué à la suivre dans le garage sombre, avec la peur de nous faire surprendre à tout moment. Je sortis l’iPhone de la poche de mon jean – la présence d’un gadget avait quelque chose de rassurant.

– OK, je crois qu’elle est montée par l’escalier au fond à droite... fis-je lorsque le bruit de ses pas se fut dissipé.

Quelques secondes plus tard, nous étions dans l’hôtel particulier et émergions dans un immense hall au sol de marbre blanc, face à un magnifique miroir dont le cadre recouvert d’or capturait les rayons de lumière du lustre.

– Putain, quelle baraque ! lâcha Zoé.

Je lui ai fait les gros yeux. Il valait mieux éviter de crier dans la demeure de celle qui était sans doute l’ennemi. Niveau espionnage, nous avions encore pas mal de progrès à faire.

Je me suis engagé dans la première pièce, suivi de mon amie. C'était une immense salle à manger dans laquelle trônait une énorme table en chêne qui semblait attendre des convives. En marchant sur la pointe des pieds, nous sommes passés devant l'office dans lequel un homme d'une soixantaine d'années était affairé à cuisiner. Un bruit de verres nous surprit, puis le parquet de la pièce suivante grinça. Je passai la tête par l'entrebâillement de la porte massive qui fermait le salon. À l'intérieur, M^{rs} Goldenstein était assise sur un grand canapé, un verre de whisky à la main. Elle semblait perdue dans ses pensées, se frottant les yeux de la main. Heureusement d'ailleurs, car nous étions directement dans son champ de vision.

– Will, mon pied ! geignit Zoé.

Je ne m'en étais pas rendu compte, mais depuis quelques secondes mon talon écrasait consciencieusement la pointe de la Converse de Zoé. Au moment où je le déplaçai, elle tira fort sur sa jambe, faisant basculer mon corps contre la porte qui s'ouvrit avec fracas. La directrice-adjointe de la British Library releva aussitôt la tête, se leva brusquement et nous regarda avec horreur.

– Qui êtes-vous ? cria-t-elle. Que faites-vous chez moi ? James ! Des intrus !

Le majordome accourut aussitôt. Il était grand et gras, et sa main jaillit immédiatement vers Zoé, qu'il saisit par le col.

– Lâche-moi, enfoiré !

Elle le frappa au ventre, ce qui le plia en deux, puis souleva sa jambe en un coup de genou qui l'envoya valser sec sur le sol en marbre, une main contre son abdomen douloureux, l'autre protégeant son nez ensanglanté. Je n'avais pas vraiment perdu de temps à aider mon amie, que je savais bien plus compétente que moi au corps à corps. Au contraire, j'avais plongé vers Goldenstein qui venait de saisir le combiné du téléphone. Je le lui arrachai des mains, glissant à moitié sur le sol, trébuchant, tombant et arrachant le fil

du combiné par la même occasion. Elle était désormais tout à nous. Je me redressai, prenant mon air le plus compassé et le plus sévère.

– Asseyez-vous et ne bougez plus, j’ai des questions pour vous.

– Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Et si vous êtes ici pour me voler, vous allez passer un sale quart d’heure ! cracha-t-elle d’un ton dédaigneux en prenant place sur le canapé aussi dignement que possible.

Zoé était en train de retirer le cordon de son sweat, à l’aide duquel elle attacha les mains du majordome, avant de le relever et de le forcer à s’installer à gauche de la maîtresse de maison.

– Ce sera très rapide si vous répondez correctement à nos questions, lui dis-je.

– Vous allez au-devant de problèmes que vous n’imaginez même pas, dit-elle d’une voix glaciale.

– Parfait. Puisque nous parlons de problèmes, je vais aller droit au but. Où est Rorschach ?

Son visage, soigneusement empreint de morgue jusqu’à cet instant, se décomposa d’un coup.

– Je vous demande pardon ?

– Vous m’avez parfaitement entendu. Où est-il ?

Zoé était à côté de moi, les bras croisés.

– Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler. Qu’est-ce que vous cherchez, votre chat ? répondit-elle, le masque froid de son visage recomposé.

– Ne nous faites pas perdre de temps. Vous savez parfaitement qui est cet homme, et très vraisemblablement ce qu’il a fait.

– Si vous êtes venus pour me parler d’une personne que je ne connais pas, je crois que vous perdez votre temps et que vous allez au-devant de gros ennuis judiciaires.

– Mai 2002. Aéroport de Toulouse-Blagnac... Cela ne vous rappelle rien ?

– Hum... Non, rien du tout.

– Montrez-nous vos mains, ajouta Zoé.

Elle s'exécuta, mais aucun doigt ne portait de chevalière.

– Votre chevalière, où est-elle ?

– Comment savez-vous que je porte une chevalière ?

– Cessez de nous mentir, nous savons tout, M^{rs} Goldenstein.

– Je ne vous mens pas, je ne vois pas de quoi vous me parlez. En effet, j'ai une chevalière que je mets de temps en temps et qui est dans mes affaires à l'étage. Et si vous voulez la voler, je tiens à vous prévenir qu'elle n'a que très peu de valeur.

Je fis quelques pas dans le salon, le sang me montant à la tête.

– C'est vous, sur cette photo ?

Je lui mis sous les yeux la capture d'écran des bandes de vidéosurveillance de l'aéroport de Toulouse-Blagnac, que nous avions imprimée dans l'après-midi. Elle attrapa la feuille du bout des doigts, avec la même délicatesse que celle dont elle usait pour fumer ses cigarettes.

– Où avez-vous eu cela ? hoqueta-t-elle.

Elle releva la tête. Ses yeux n'étaient plus les mêmes, elle semblait perdue, choquée, prise d'une effervescence aussi coléreuse qu'anxieuse. Inconsciemment, je resserrai ma poigne sur l'iPhone, prêt à brandir le Taser si cela tournait mal.

– Je... la dernière fois que j'ai vu cette photo, c'était pendant l'enquête de police, il y a plus de treize ans. Comment vous l'êtes-vous procurée ?

– Nous avons ha...

– Cela ne vous regarde pas, me coupa Zoé brutalement, me rappelant les informations confidentielles que j'allais donner à une alliée du meurtrier de ma mère.

– Soit, continuai-je. Pourquoi avoir fait sortir Rorschach de prison ?

– Pourquoi l'appellez-vous comme cela ?

– Parce que nous ne le connaissons que sous cette seule et unique identité. Vous le connaissez donc, à ce que je peux en déduire.

– Il s'appelait Maxime Gallore à l'époque. En 1990, ma sœur, qui était avocate, l'a fait disculper dans une affaire de grand banditisme. Malheureusement, il ne s'en est pas remis et est tombé dans la coke. Il avait tout juste 19 ans, c'était un homme perdu, sans aucun soutien familial. Ma sœur a tout fait pour le sauver, et puis un jour il est arrivé à son cabinet et a tué son associé sous ses yeux. C'était en 1998. Il a récidivé et a tué en tout six avocats parisiens. Ma sœur n'a rien pu faire, et il a été incarcéré à perpétuité.

– Sauf qu'il est sorti au bout de quatre ans seulement.

– Je sais, répondit la femme d'une voix blanche.

– C'est vous qui l'avez fait sortir, n'est-ce pas ? C'est pour cela que vous étiez avec lui à Toulouse ?

– Hein ? Mais pas du tout !

– Putain, mais vous avez un vrai problème avec le mensonge, vous ! m'emportai-je.

Cette femme commençait à m'exaspérer. L'histoire qu'elle venait de nous raconter tenait la route avec le dossier que nous avions récupéré, mais quelque chose clochait. Et puis, pourquoi s'obstiner à nier son implication ?

– Écoutez, fit Zoé d'une voix plus calme que la mienne. On a une photo de vous à Toulouse, on y reconnaît clairement les traits de votre visage, ainsi que la chevalière que vous portiez hier à la British Library. Alors, cessez de mentir.

– La chevalière ne m'appartenait pas à cette époque.

Je croisai le regard de Zoé, qui semblait tout aussi perdue que moi.

– Elle appartenait à ma sœur, qui est décédée le jour même où cette photo a été prise.

– Comment ça ? fis-je, dépité, en m'asseyant sur la table du salon.

– Le vol A798, cela ne vous dit rien ?

– Nous avions deux ans en 2002, donc non, en effet, cela ne nous dit rien.

– Un Airbus A320 a eu un accident le 18 mai 2002. Aucun survivant, 93 morts. Il s’est écrasé dans les Pyrénées sans aucune avarie apparente, et les boîtes noires n’ont rien enregistré d’anormal. Ils ont cependant retrouvé des corps. Via cette chevalière, on a pu identifier ma sœur jumelle, Judy.

– Oh... Vous saviez qu’elle était dans cet avion ?

– Je ne l’ai su que le lendemain, en recevant un courrier qu’elle avait posté le jour de l’accident depuis Toulouse.

– Elle disait quoi, dans cette lettre ?

– Qu’elle avait défié la loi pour aider celui qui méritait de régner sur tous les malfrats de la planète, qu’elle avait tout prévu et que tout irait pour le mieux... Je ne l’ai jamais dit à la police.

– Vous l’avez toujours, ce courrier ?

– Bien sûr que non ! Je l’ai brûlé avec toutes les affaires de Judy, il y a de cela des années.

– Je crois qu’elle dit la vérité, lança Zoé depuis l’autre bout de la pièce.

Je me retournai et vis qu’elle tenait dans sa main une photographie. En m’approchant du cadre, je constatai que M^{rs} Goldenstein était accompagnée de son double parfait, qui portait à la main gauche une chevalière avec une pierre verte. Elle disait donc vrai...

– Cette chevalière, c’est la dernière chose qui me reste de ma sœur. Elle n’était plus elle-même les années qui ont précédé sa mort. Cet homme, Maxime Gallore, a détruit sa vie.

– Il y a juste quelque chose d’étrange. Gallore est toujours en vie, et il se fait aujourd’hui appeler Rorschach. Il n’a donc pas pris l’avion avec votre sœur.

– C’est la théorie la plus plausible. Je vous ai assez aidés ? Vous allez nous libérer ?

– Oui, c’est parfait. Désolé pour cette brutalité, nous nous attendions à avoir affaire à la complice d’un meurtrier.

– Vous connaissez la sortie.

En quittant le salon, je lâchai un timide merci, tandis que Zoé se retourna face au majordome, s’avança vers lui, défit le lien qui serrait ses poignets puis, en me rejoignant, lâcha un bref « désolée ». Dehors, un froid atroce nous prit aux tripes.

– La voiture de Mary est là-bas, lâchai-je en grelottant, le doigt pointé vers le véhicule.

Mais à l’instant même où je m’avançai, un énorme 4 × 4 pila à mes côtés. Un homme encagoulé en descendit brusquement et me saisit par les aisselles avant de me balancer dans le coffre. Je reçus un violent coup sur la tête avant de sombrer presque aussitôt dans l’inconscience.

Quelque chose me disait que je n’allais pas tarder à rencontrer le fameux Rorschach pour la première fois.

Et sans doute la dernière.

Zoé était glacée. Elle avait entendu le crissement des pneus sur l'asphalte puis, comme au ralenti, vu l'homme encagoulé empoigner son ami avant de le jeter dans le coffre et de repartir en trombe. Une terreur primale l'avait immobilisée comme un lapin pris dans les feux d'une voiture, et l'avait empêchée de réagir, de le protéger. Lorsqu'elle était sortie de sa torpeur il était trop tard, et même si elle s'était élancée à la poursuite du crossover BMW avec l'énergie du désespoir, elle n'avait aucune chance de le rattraper. Et elle n'avait même pas eu le réflexe de noter la plaque d'immatriculation.

Elle s'arrêta au milieu de la chaussée, les poumons brûlants, son souffle court laissant un nuage de vapeur dans l'air glacial. Une voiture klaxonna, elle reprit ses esprits et tituba jusqu'au trottoir en s'appuyant contre un véhicule, tremblante. L'adolescente sentit des mains fines se poser sur ses épaules et leva les yeux vers Mary, qui semblait aussi interdite qu'elle. C'était amusant de jouer les espions. C'était amusant de braver les interdits. Et jusqu'alors ils avaient gagné : réussir à pirater le MI6 à 16 ans était un exploit, ils avaient même retrouvé la piste de Gallore, et même si cette première mission qu'ils s'étaient donnée avait pour dramatique origine l'assassinat de la mère de William, Zoé n'avait jamais vraiment pris conscience du terrible engrenage dans lequel ils avaient tous mis le doigt.

Avec Mary, sous le choc et incapables de parler, elles repartirent en direction de Notting Hill. Zoé laissa sa tête balloter sur la fenêtre embuée

du véhicule tout le long du trajet, réfléchissant à toute vitesse. Pourquoi s'en prendre à William ? C'était évident, Rorschach avait remonté la piste. Il semblait intimement lié à Goldenstein, et s'il avait placé sa maison sous surveillance, il avait forcément repéré leur intrusion. Et s'il visait bel et bien le père de William, il avait de toute évidence tous les renseignements nécessaires sur sa famille, donc l'identité de William. De là, il avait dû comprendre leur objectif et avait frappé pour le contrer. Sa présence en Grande-Bretagne facilitait grandement sa réactivité, et le temps qu'ils avaient passé chez Goldenstein lui avait suffi pour envoyer quelqu'un. Désormais, une chose était sûre, ils n'avaient pas affaire à un tueur isolé. Il était organisé – et pire encore, il n'agissait pas seul.

Une fois rentrée, Zoé s'écroula sur le canapé du salon, balança ses Converse et prit sa tête entre les mains. La tante de William fit de même, puis servit deux verres de whisky qu'elle posa sur la table.

– Je pense que vu les événements, nous pouvons nous le permettre, dit-elle en levant ses yeux embués vers le plafond.

Zoé prit le verre cubique d'un air méfiant. Prendre la mesure de ce qui venait de se passer était au-dessus de ses forces.

– Tu penses que c'était lui ? demanda Mary d'une voix presque trop calme.

– C'est sûr.

Zoé avala une gorgée qui lui brûla la gorge. Elle manqua s'étrangler et grimaça.

– En même temps, qui ça pourrait être d'autre ? Rorschach doit en savoir suffisamment sur le père de Will pour connaître son fils. Et s'il veut le rendre fou, quoi de mieux après avoir tué sa femme que d'enlever son fils ? On n'a rien sur le kidnappeur... Vous pensez que la police pourrait nous aider ?

– Ah non ! s'exclama Mary. Visiblement, ils ont décidé de laisser ce malade agir comme bon lui semble. Je veux dire, ils connaissent ses

identités d'emprunt, ils savent même qu'il est à Londres et ils ne font rien pour l'arrêter. Après avoir tué ma belle-sœur, ce salaud a enlevé mon neveu, c'est donc à nous de lui régler son compte !

– Je pensais que...

– Et outre leur immobilisme, si nous prévenons la police, que va-t-il se passer ? Non seulement tu seras renvoyée en France, mais en plus le père de William sera prévenu. Et si c'est le but du tueur, autant ne pas lui faciliter la tâche en le faisant nous-mêmes. Il s'en occupera bien assez tôt.

– Et si... Et si c'était justement la stratégie de Rorschach ?

– D'utiliser ses proches pour lui faire perdre pied ? Qu'il suive sa colère et qu'il tombe dans son piège ?

– Oui, continua Zoé. William pensait que son père allait se lancer à la poursuite de Rorschach immédiatement et il ne l'a pas fait, visiblement. Donc, le tueur a enlevé son fils pour le faire enrager un peu plus, ça se tient, non ?

– Cela voudrait donc dire qu'il va contacter Stephan ?

– Je suppose... Mais nous avons dû chambouler ses plans lorsqu'il nous a repérés chez Goldenstein. Il a dû réagir dans la panique, et je ne sais pas quel sera son prochain mouvement...

Mary se releva et se resservit un verre. Elle reposa la bouteille brutalement sur le minibar avant de se rasseoir en croisant les jambes. Zoé avait raison. Rorschach avait sans doute agi dans le feu du moment en faisant enlever Will, mais cela ne faisait que mieux servir ses plans.

– Que vous a dit M^{rs} Goldenstein ?

Zoé reposa le verre auquel elle n'avait plus touché depuis sa première gorgée et remonta ses jambes en tailleur. Fonctionner avec des faits lui permettait de rationaliser et de chasser l'angoisse qui lui rongait le cœur.

– C'est une histoire de dingue. Elle avait une jumelle, Judy Goldenstein. Elle était avocate et c'est elle qui a fait sortir Rorschach de prison. À l'époque il s'appelait encore Maxime Gallore. Mais leur avion s'est crashé,

elle est morte dans le crash de 2002, et Goldenstein nous a assuré qu'ils avaient retrouvé son corps. Rorschach a visiblement survécu, ou il n'a jamais embarqué.

– Ce n'est pas l'Airbus qui s'était écrasé dans les Pyrénées ?

– Si, exactement.

– Je m'en souviens très bien, en grande majorité l'embarquement était composé de touristes anglais venus en groupe. Toutes les chaînes du Royaume-Uni en avaient parlé, ça avait fait beaucoup de bruit.

– Je ne savais pas du tout. Toujours est-il que Judy Goldenstein faisait partie du vol et que son cadavre a été retrouvé carbonisé dans les montagnes.

– Comment ont-ils pu identifier le corps ?

– Grâce à une chevalière qu'elle portait à l'annulaire... Et que la directrice-adjointe de la British Library a récupéré par la suite.

– Donc, en ce qui concerne la femme présente sur la capture d'écran des bandes de l'aéroport, il s'agit de Judy Goldenstein ?

– Exactement ! La seule chose étrange, c'est ce qu'a finalement fait Rorschach. S'il a embarqué ou pas...

– Il y a forcément une explication, et nous la trouverons. Comme nous retrouverons William.

– Que fait-on, maintenant ?

– On va joindre le père de William et tout lui raconter.

– Sauf votre respect, c'est une très mauvaise idée, Mary...

– Nous n'avons aucune autre solution, Zoé.

Zoé termina son verre et s'arrêta net. Elle le posa sur la table du salon, puis releva la tête.

– Si, nous en avons une.

– Laquelle ?

– Goldenstein, elle avait une caméra de vidéosurveillance devant sa maison. Je l'ai surprise en la quittant.

- Et... ?
- Elle a sûrement filmé la voiture, et donc sa plaque d'immatriculation.
- Va mettre tes chaussures. Goldenstein va parler.

OceanofPDF.com

Un bruit métallique me perçait les tympans. Mes yeux me brûlaient atrocement, je n'arrivais pas à les ouvrir sans grimacer de douleur et les refermer aussitôt. J'avais l'impression que mon crâne, appuyé contre un mur rugueux, allait exploser, tant la pression que je sentais contre mon front était forte. Je ne savais pas ce qu'il m'arrivait, mais quelque chose me disait que je n'étais pas en grande forme. Que s'était-il passé ?

Mon dernier souvenir était la maison de M^{rs} Goldenstein. Zoé et moi en étions sortis en direction de la voiture de ma tante Mary. Et puis... Et puis plus rien. Le trou noir. Je me souviens simplement de cette odeur de plastique brûlé qui m'avait agressé les narines. Une odeur aussi nauséabonde qu'étonnante que j'avais voulu oublier aussitôt. Et puis je m'étais écroulé sur le sol. Combien de temps s'était écoulé depuis ? Une journée ? Trois jours ? Une semaine ? Plus ? Impossible de savoir.

Le bruit qui m'avait réveillé se refit entendre, me sciant le crâne. Je n'arrivais pas à le situer, et mes yeux me faisaient tellement mal que toute tentative d'ouvrir les paupières était exclue. Quelqu'un m'avait jeté ici. Mais qui ? Il faisait un froid atroce, et le simple pull que je portais ne me protégeait pas le moins du monde du courant d'air glacial qui me donnait la chair de poule. Les yeux fermés, je tentai de prendre mes marques. J'avais les poignets serrés par un lien en plastique et attachés à une gouttière métallique derrière mon dos. J'essayai de mon mieux de me libérer, mais je ne réussis qu'à m'entailler la peau. Je tentai d'ouvrir les yeux à nouveau,

mais la douleur était toujours intense. Je ne savais pas vraiment quel produit ils avaient utilisé, mais c'était insupportable, cela me rappelait la fois où je m'étais retrouvé entraîné dans une manifestation et avais fini aspergé de gaz lacrymogène.

Une nouvelle secousse auditive me vrilla les oreilles. Quel était donc ce bruit atroce ? Il fallait absolument que je me sorte d'ici, Mary et Zoé devaient être mortes d'inquiétude. Et je ne voulais même pas envisager la possibilité qu'elles aient prévenu mon père. Je ne me pardonnerais jamais de servir d'appât à l'homme qui voulait le tuer. Je me forçai à plusieurs reprises à ouvrir mes paupières jusqu'à ce que la douleur s'évacue en de longues larmes qui glissèrent sur mes joues. L'obscurité de la pièce aidant, mes pupilles s'habituerent peu à peu. Je devais avoir les yeux plus rouges que les fumeurs de mon lycée. Si ma mère me voyait, je passerais sans doute un sale quart d'heure. Mais elle ne m'engueulerait plus. Plus jamais...

Je pris une grande inspiration, chassant ces pensées pour détailler ce qui m'entourait. Des murs de brique rouge, une lucarne en haut à droite protégée par des barreaux, un sol de béton étonnamment propre, un plafond où était fixé un minuscule spot en aluminium d'où pendaient de gros fils électriques qui semblaient ressortir aux deux extrémités de la pièce. Il y avait donc d'autres espaces autour du mien. Une porte solide et manifestement verrouillée me faisait face. En tournant la tête, je pus constater que mes mains étaient en effet attachées à une tuyauterie, sûrement de la fonte, vu sa solidité. Je m'y connaissais dans ce domaine depuis que mon père avait refait de fond en comble toute la maison de ma grand-mère. Mes mains étaient attachées par un collier de serrage. Impossible de les dégager, mais c'était très facile à couper. Il fallait seulement que je trouve quelque chose de tranchant... Un coup d'œil à mon jean m'indiqua que mon téléphone n'y était plus. Je jurai. Et puis je me souvins que je l'avais rangé rapidement dans la poche de mon sweat, en

quittant la maison de M^{rs} Goldenstein. Je remuai les hanches et vis que ma poche se soulevait suivant les contours du Smartphone. Comment allais-je pouvoir le récupérer ? Au moment où l'idée me vint, un homme ouvrit brutalement la porte de ma cellule.

– T'avais raison vieux, il est réveillé.

Une seconde personne, habillée d'un complet bleu marine, entra dans la pièce et me fixa du regard. Il s'arrêta à mon niveau, puis s'accroupit pour se mettre à ma hauteur.

– Tu m'as beaucoup étonné, sache-le.

Il m'avait dit ça d'un ton si calme que je me demandai ce qu'il me voulait. Une chose était certaine, ce n'était pas Rorschach. Non, sa peau était blanche, ses cheveux blonds coiffés à la Justin Bieber. Il dégageait une impression de classe, de certitude, et son charisme était désarmant. Quoique cet homme puisse me vouloir, je sentais pertinemment qu'il était dangereux et qu'il pouvait en finir avec moi en quelques secondes.

– Oui, tu m'as étonné, continua-t-il. Tu es assez incroyable pour un gamin. Hacker le MI6, à ton âge...

– Que me voulez-vous ? répondis-je en français.

– Nous avons donc affaire à un Français, poursuivit-il dans ma langue maternelle. Pour tout te dire, je m'en doutais un petit peu. Même le plus débile des hackers anglais n'aurait pas fait une faute d'orthographe au mot *link*. Eh oui, au risque de te décevoir, cela ne prend pas de « c ».

Le sang commençait à désertier mon cerveau de plus en plus rapidement. J'étais vraiment un imbécile. Faire une faute à l'un des mots les plus courants en codage, c'était honteux. J'avais grillé ma couverture en moins de deux.

– Tu peux être fier de toi, la faute n'a pas altéré le fonctionnement de la commande inscrite, mais cela aurait pu être désastreux. Cela aurait pu effacer tout le serveur.

– Qui êtes-vous, bordel ?

– Qui je suis ? dit-il en faisant mine de rire. Je me nomme sir Anthony Kingdom, et suis le directeur du Service de Sécurité du MI6.

Tout sembla soudainement s'éclairer. Ce n'était pas Rorschach qui m'avait fait enlever, mais le Secret Intelligence Service. J'avais enfreint leurs lois, et ils souhaitaient me punir. C'était plutôt logique, mais assez brutal. Je pensais véritablement avoir assuré côté discrétion. Cela dit, je ne doutais pas un instant qu'Anthony Kingdom n'était rien de plus qu'un pseudonyme. Et pas du genre très inspiré.

– Comment êtes-vous remonté jusqu'à moi ?

– Ha ! Ha ! Ha ! Tu as beaucoup d'humour, jeune homme. J'avais oublié à quel point les Français étaient doués dans ce domaine. Nous sommes le MI6 ; tu ne t'es pas attaqué au boulanger du coin.

– Cela ne m'aurait pas véritablement servi, faut dire...

Il se retourna brusquement vers moi, et le sourire qu'il affichait depuis le début se contracta en un rictus particulièrement inquiétant.

– Tu vas cesser immédiatement ton petit *one man show* car cela ne joue pas en ta faveur. Déjà que tu es mal parti, vaudrait mieux mettre toutes tes chances de ton côté pour éviter de passer trop de temps en prison.

Il fallait que je me tire de là au plus vite. Quelles étaient mes chances ? Infimes, très certainement, mais je n'avais pas le choix. C'était ça, ou finir en taule alors que j'aidais justement le MI6 à trouver un tueur recherché dans toute l'Europe. Tueur qu'ils laissaient tranquillement se balader dans Londres comme si de rien n'était. Quelque chose me disait donc qu'il valait mieux que j'évite de tout leur raconter. Ma seule chance était d'espérer qu'ils me laissent seul suffisamment longtemps pour que je trouve un moyen de me libérer.

– Pourquoi as-tu piraté notre serveur ?

– Vos serveurs, vous voulez dire ?

– Tu continues à jouer au plus malin ?

– Au point où j'en suis...

Il ne répondit rien, me jeta un regard noir, puis retourna auprès de la porte.

– Ne t’inquiète pas, quand tu commenceras à crever de faim, de soif et de froid, et que tes tympanes seront éclatés par les belles détonations métalliques que tu entends, peut-être te décideras-tu à parler.

Il sortit en claquant la porte. La gâche produisit un son tellement fort que je compris qu’elle s’était verrouillée automatiquement. Ce lieu n’était pas tant à l’abandon que cela, finalement. Il fallait maintenant que je parvienne à récupérer l’iPhone... En poussant sur mon pied droit à l’aide du gauche, je parvins à retirer ma chaussure, puis ma chaussette. Une fois mon pied à l’air, je ramenai ma jambe droite sur ma cuisse gauche, puis me baissai au maximum afin de le faire remonter. C’était jouable. Il suffisait seulement que je fasse tomber mon téléphone de ma poche. Remuant dans tous les sens, je constatai qu’il se rapprochait de l’ouverture. Encore une contorsion, et l’iPhone tomba sur le sol, l’écran vers le plafond. J’avais une chance de cocu. Une nouvelle fois, je fis passer mon pied de l’autre côté, et à l’aide de deux orteils, l’attrapai par le côté. Je penchai mon torse vers mon pied, et agrippai le portable avec ma bouche. C’était plus lourd que je l’aurais imaginé. Je baissai la tête vers la droite, ouvris ma main avec difficulté, puis le laissai lentement glisser le long de mon torse. Il tomba avec perfection dans mes doigts. C’était brillant. Je souris, puis le déverrouillai. Cela me prit une vingtaine de secondes avec ma main attachée, mais j’y parvins. J’activai le Taser. Il ne me restait plus qu’à attendre l’arrivée de l’un des hommes.

Contrairement à ce qu’avait dit Kingdom, quelqu’un entra dans ma piaule à peine une heure plus tard. La lumière provenant de la lucarne était plus forte que tout à l’heure, je compris que nous étions en début d’après-midi. Une femme, habillée tout en noir, s’approcha de moi. Elle ne m’accorda aucun regard. Dans sa main, elle tenait une coupelle comprenant

un chiffon blanc et une bouteille en verre dans laquelle se trouvait un liquide incolore. Qu'allait-elle me faire, bordel ?

– Qu'est-ce que c'est ?

Elle ne répondit pas et ouvrit le flacon. Elle commença à en imprégner le tissu. C'est là que je compris : elle allait me droguer. Je réagis au quart de tour. J'appuyai mon doigt sur l'écran, et pointai le haut du téléphone vers le cou de la femme en priant pour ne pas la rater. Elle fut soudainement secouée par une puissante décharge électrique et s'écroula au sol, inconsciente.

Le chiffon me tomba dessus et le flacon s'écrasa sur le mur derrière moi. Un morceau de verre m'avait entaillé la main en se fracassant sur la brique. Le liquide qu'elle comptait me faire inhaler coulait le long du mur, juste au-dessus de mes mains. Et si c'était nocif ? Et que cela me brûlait à vif ? Je tirai sur le collier de serrage au maximum, mais rien n'y fit, il était trop parfaitement solide. En tournant la tête, je vis que la substance liquide était à quelques centimètres de la gouttière. Si je parvenais à attraper un éclat de verre, je pourrais peut-être scier le plastique. Je tendis le bras vers le morceau le plus proche, le lien m'entaillant de plus en plus le poignet à chaque mouvement. Je sentis quelques gouttes de sang perler mais je parvins à toucher un des débris de verre. Je le saisis entre deux doigts avant de grimacer de douleur lorsque le lien de plastique me scia définitivement la peau. Et comme un idiot, par réflexe je lâchai l'éclat qui glissa hors de portée. J'étais foutu, au-dessus de ma tête, le produit n'avait jamais été aussi proche ; je n'avais d'autre choix que de tirer.

J'usai de toutes mes forces, jusqu'à ce qu'une ligne de sang se dessine bel et bien sur ma peau. J'allais m'arracher la main si je continuais. Je serrai les dents, m'attendant au pire. Je ne sentais toujours rien, mais je savais que ça n'allait pas tarder. Du coin de l'œil, j'observai la progression du liquide, et m'aperçus qu'il coulait sur le bracelet en plastique, qui semblait bizarrement ramollir. Comment était-ce possible ? Je tirai à nouveau de

toutes mes forces, et je parvins à dégager la première main, puis la seconde. Je me jetai sur le sol, le plus loin possible du mur. Des gouttes de plastique fondu se mirent à tomber du lien qui m'avait menotté quelques secondes plus tôt. Un regard au sol, et je vis l'étiquette du produit, à moitié déchirée. Mon cours de physique me revint aussitôt. M. Bompard nous avait clairement expliqué ce procédé chimique : la dissolution du plastique à partir... d'acétone. Cette femme voulait me faire inhaler de l'acétone ! De quoi me mettre hors d'état de nuire pour longtemps, et m'assurer un réveil avec un mal de crâne de folie... J'avais évité des heures d'atrocité, et par la même occasion j'avais réussi à me sortir de ce merdier. Enfin sortir est un bien grand mot, disons que j'avais franchi la première étape. Ne me restait plus qu'à échapper aux gorilles et à l'agent spécial qui me gardait prisonnier.

La femme gisait encore à terre. Je fouillai ses poches et trouvai une clé, très certainement celle de la porte. Il y avait également des clés de voiture et un pass. Une carte blanche avec sa photo et le logo du MI6. J'étais donc bien enfermé dans les locaux du Secret Intelligence Service. Pourquoi une telle mise en scène ? Le SIS ne disposait donc pas de salles d'interrogatoire convenables ?

Je quittai la pièce et refermai la cellule à clé. Je me trouvais dans un couloir où se dressaient de nombreuses portes identiques à celle que je venais de fermer. Il devait donc s'agir des cellules des ennemis de la Couronne, dont je faisais désormais partie. Très perturbant. Je continuai mon chemin jusqu'à l'ascenseur situé au bout du couloir. Mais alors que j'allais appuyer sur le bouton pour l'appeler, je vis à ma grande horreur que l'ascenseur descendait. Un coup d'œil m'indiqua que nous étions au niveau moins 3 et que l'ascenseur s'en rapprochait dangereusement. Tournant silencieusement sur moi-même, je cherchai une autre issue.

Une seule porte différait de celles qui donnaient sur les cellules et je n'hésitai pas un instant à l'ouvrir. Il s'agissait d'une salle du personnel, au

milieu de laquelle une grande table était recouverte de bouteilles de produits chimiques, devant une grande armoire blanche placée au fond. Je fonçai l'ouvrir aussi silencieusement que possible, et me glissai à l'intérieur à l'instant même où les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

– Ils sont combien ici, aujourd'hui ?

– Quatre, d'après le relevé de ce matin.

– On a toutes leurs identités ?

– Uniquement de trois. Le quatrième est un adolescent français non fiché.

– Un ado ? Il a fait quoi, ce touriste ?

– Il a hacké les serveurs informatiques du MI6 pour récupérer quelque chose, mais je n'ai toujours pas mis la main sur le document qu'il a enregistré.

– Un délire entre potes, tu penses ?

– Non, à mon avis, ça va plus loin que ça. Il a du cran, il ne s'est pas dégonflé lorsque je l'ai menacé en début d'après-midi. Il cache quelque chose.

– Intéressant. On le gardera longtemps ?

– Le temps de creuser. Ensuite, on le transférera par convoi à nos confrères de la DGSE. Ils géreront le problème avec les lois de leur pays.

Les deux hommes continuèrent à discuter, mais je n'entendais plus que des bribes. Ils devaient s'être éloignés dans le couloir. Je n'avais plus que quelques minutes. Ils se dirigeaient sûrement vers la cellule et, quand ils se rendraient compte de ma disparition, lanceraient l'alerte. Je devais me hâter. Je sortis du placard, puis regardai autour de moi mais ne trouvai que des ciseaux de chirurgie. Je les glissai dans la poche arrière de mon jean, puis quittai la pièce. L'ascenseur attendait encore au niveau moins 3. Je montai dedans en vitesse, puis attendis, la boule au ventre, que les portes se referment.

J'étais en possession d'un laissez-passer qui devait me permettre de me rendre n'importe où dans le bâtiment. J'avais aussi les clés de voiture de l'agente. Malheureusement, la sortie des véhicules devait être contrôlée ce qui excluait totalement cette possibilité. Ça et le fait que je ne sache absolument pas conduire. L'entrée principale elle aussi devait être surveillée. Et un gamin dans les locaux très sécurisés du MI6 interpellerait forcément. Quelle autre solution se présentait à moi ? Sortir par une fenêtre ? Elles étaient sans doute toutes blindées, et à l'extérieur il n'y aurait que des grilles et des caméras pour m'accueillir. Un cri se fit entendre depuis une cellule. Je plaquai le badge contre l'identificateur et appuyai aussitôt sur l'un des boutons de l'ascenseur : le rez-de-chaussée. Malheureusement, les portes restaient toujours ouvertes. Un bip incessant sortant des enceintes de l'appareil ainsi qu'une LED rouge clignotante m'indiquaient clairement que le pass était refusé par l'ascenseur. C'était fini, j'allais me faire prendre. Comment allais-je me sortir de là ? Il devait bien y avoir un escalier de secours, dans le cas où l'appareil serait hors-service ? Je ressortis, et tournai en rond quelques secondes. Une petite porte grise attira mon attention. Elle ressemblait drôlement à l'entrée d'un placard à balais... Je la poussai, et atterris devant un escalier métallique en colimaçon. Ma porte de sortie ! Je grimpai les marches quatre à quatre et continuai mon ascension pendant une bonne trentaine de secondes avant d'arriver devant une ouverture. J'y passai la tête. Face à moi, une immense fenêtre donnait sur la Tamise. Je ne savais pas où j'étais, mais il était évident que je n'avais pas frappé à la porte du rez-de-chaussée. Beaucoup de monde défilait dans le couloir, mais personne ne semblait s'intéresser à moi. Des hommes et des femmes circulaient, une tasse de café à la main, une serviette en cuir dans l'autre. J'allais devoir passer incognito dans un couloir où des employés se côtoyaient tous les jours. Tout le monde devait se connaître, j'allais obligatoirement les interpellier par mon physique d'ado... C'est alors que l'iPhone que j'avais rangé dans ma poche se mit à

sonner. Je suffoquai de peur, surpris par la sonnerie stridente. Je saisis l'appareil et le portai à mon oreille, très lentement, les sourcils aussi froncés qu'un angle droit.

– William Clarck ? fit une voix féminine.

– Qui... qui êtes-vous ?

– La personne qui va te sortir de ce merdier. Tu vas bien m'écouter à partir de maintenant. En face de la porte derrière laquelle tu te caches se trouve une grande fenêtre. L'une des seules qui n'est pas blindée et que l'on peut faire sauter facilement. Ce couloir est emprunté par tout le personnel important du building, et tu n'as pas d'autre choix que de passer par-là. Des hommes se trouvent à côté de l'ascenseur que tu voulais emprunter au moins 3. Cette fenêtre est donc ta seule chance.

– Mais...

– Il n'y a pas de « mais » si tu veux t'en sortir. Sur le mur, à côté de la fenêtre, se trouve l'alarme incendie. Rends-toi dans l'application « Téléphone » de ton mobile, et compose sur le clavier les chiffres « 2911 ». Pointe la prise jack vers le boîtier, et appuie sur le bouton vert. Ensuite, tu n'as plus qu'à sauter. Tu arriveras sur un mini-toit dont tu pourras descendre en moins de deux. Quitte l'enceinte du MI6 en même temps que la cohue des employés, l'alarme va se déclencher dès l'explosion. Tu te fonds dans la masse et tu baisses la tête. Je te rappelle dès que tu es dehors.

– Je...

– Ne parle pas, agis !

Je mis au point la stratégie qu'elle m'avait dictée, et pointai le smartphone vers le boîtier de l'alarme. Aussitôt, une mini-bille s'échappa du téléphone et percuta le bloc rouge. Pendant trois secondes, rien ne se passa. Je crus que cela n'avait pas fonctionné. Et puis la détonation arriva, et les murs, le sol et tous les meubles se mirent à trembler. Derrière la porte, je sentis la rafale buter contre l'ouverture. La vitre explosa dans une farandole de flammes qui s'échappèrent vers l'extérieur et se transformèrent

aussitôt en une masse de fumée aussi noire que du charbon. J'ouvris alors la porte, et m'élançai à travers l'ouverture brûlante, espérant qu'aucun morceau de verre n'avait survécu. J'atterris sur du gravier. J'étais arrivé sur le toit. Je me laissai glisser le long de la rambarde et arrivai quelques secondes plus tard sur la dalle de béton qui entourait l'immense bâtiment. Je le contournai, et me faufilai à côté des dizaines de personnes qui quittaient le MI6 au pas de course. Un son strident résonnait dans l'air chaud. J'avais les oreilles en feu, meurtries par la détonation et par cet intense sifflement.

Je ne savais qui était la personne qui m'avait sauvé, mais elle avait eu l'idée du siècle. Je fis ce qu'elle m'avait dicté, et marchai rapidement à côté d'un homme extrêmement bien habillé, portant une petite moustache noire. Il me jeta un bref regard, puis reporta son attention sur l'évacuation. Ce genre d'alerte était très pris au sérieux au MI6. Il pouvait s'agir d'une attaque terroriste, et la peur de se faire exploser comme dans *Skyfall* était omniprésente... Surtout qu'ils devaient penser qu'un missile avait percuté leur bâtiment. Je voyais déjà les gros titres des journaux... Les gardes postés à l'entrée semblaient tellement dépassés par la foule qu'ils ne prenaient pas la peine de vérifier les gens qui sortaient.

Le flux des employés de la Couronne se déversa dans la rue. Dès que j'eus passé la grande grille verte, je m'engageai sur le trottoir au pas de course. Lorsque je fus sûr d'être hors de vue, je courus le plus vite possible et traversai le pont sous lequel Zoé et moi avions installé nos appareils de piratage quelques jours plus tôt. Zoé... Elle devait être morte d'inquiétude. Mais je n'avais pas le temps d'y penser pour le moment. Le stress et la peur prenaient beaucoup trop le dessus. Qui donc était cette femme qui m'avait sauvé ? Je continuai à courir sur toute la longueur du Vauxhall Bridge, et ne m'arrêtai qu'au niveau de Bessborough Gardens. Je trouvai un banc, m'assis, et repris peu à peu mon souffle. Au moment où je sortais l'iPhone de ma poche, il se mit à sonner. Je décrochai aussitôt.

– Allô ?

– Tu t’es bien débrouillé, William.

– Mais qui êtes-vous ?

– Tu pensais vraiment que je ne m’apercevrais pas de ta disparition, ainsi que de celle de la coque je venais de confectionner ?

– Vous... vous êtes la mère supérieure ?

– Exact.

– Je vous en prie, ne dites rien à mon père !

– Il ne sera au courant de rien, ne t’inquiète pas. De toute manière, il est injoignable depuis son départ. Il pense que tu es encore en France, bien au chaud au monastère.

– Je suis vraiment désolé de vous infliger cela. Mais comprenez, il fallait vraiment que je trouve la trace de l’assassin de ma mère. Je dois la venger.

– Tu es inexpérimenté. Rentre en France et laisse ton père s’en occuper. Il a reçu un protocole de mission très clair, et est déjà sur la trace de Rorschach.

– Mais Rorschach lui tend un piège ! C’est évident !

– Crois-moi, ton père est plus fort que tu ne le penses.

– Je ne rentrerai pas !

– Tu mets en danger plus de personnes que lui, William. Ta meilleure amie, Zoé. Ta tante, Mary. La meilleure amie de ta tante, Marie-Édith. Tu as 16 ans, et comme ton père, je désire que tu rentres et que tu protèges ta famille en arrêtant de te mettre inutilement en danger, dit-elle d’une voix douce.

– Je dois l’aider. Et vous ne me ferez pas changer d’avis.

– William... Tu es bien plus motivé que je ne le pensais.

Je ne répondis rien. Cette femme m’avait tiré d’un bien mauvais pas et semblait pleine de ressources, mais elle pouvait aussi faire échouer ma mission d’un claquement de doigts.

– Rorschach est bien en Angleterre, lâcha-t-elle soudainement.

– Comment le savez-vous ? me suis-je exclamé en me levant brusquement de mon banc.

– Un informateur a prévenu la DGSE avant-hier. Ton père est à Birmingham en ce moment même, en planque dans un hôtel.

– Rorschach est dans cette ville ?

– Nous ne savons pas exactement, mais il est dans le coin en effet. Mais avant d’y aller, trouve la trace de Sohan Gader.

– Qui est-ce ?

– L’homme qui l’a hébergé après qu’il se soit évadé de prison en 2002. Il vit encore à Londres, si mes informations sont exactes. Il te permettra peut-être de trouver des infos sur la localisation précise de Rorschach.

– Merci.

– Je te rappelle demain. Et d’ici là, ne rejoins pas ta meilleure amie et ta tante. Elles ont été beaucoup trop exposées, et le MI6 pourrait retrouver ta trace.

– OK.

Je raccrochai. J’avais un soutien extérieur. Ce n’était pas une mission officielle, mais dorénavant, j’avais l’intime conviction, au plus profond de ma conscience, d’être un agent secret.

J'attendais patiemment, assis à l'intérieur d'un café à la déco très apaisante. Le fauteuil en cuir dans lequel j'étais assis était véritablement très agréable. Je dégustais un capuccino sans sucre, assez fort pour me permettre de tenir le coup. Depuis le coup de fil de la mère supérieure, je n'arrivais plus à réfléchir posément. Son discours m'avait particulièrement perturbé, et je ne comprenais pas pourquoi elle avait tenu à m'aider. Après tout, elle pouvait très bien avoir tout dit à mon père. Peut-être que, finalement, sa tactique était de me rassurer, d'obtenir des informations sur ma détermination, puis de tout rapporter à Stephan qui rappliquerait dans les prochaines heures. J'étais perdu, complètement à sec au niveau réflexion.

Un homme vint s'asseoir dans le fauteuil devant moi. Je lui jetai un regard, il semblait absorbé par le journal *The Times*. Voyant qu'il n'y avait aucun danger apparent, je replongeai dans mes pensées. Le fait de devoir mentir à Zoé, du moins de ne pas pouvoir la joindre, me fichait une énorme boule au ventre. C'était ma meilleure amie, elle avait accepté sans rechigner – ou presque – de me suivre dans cette enquête, et cela me faisait mal de la laisser sur la touche. Néanmoins, cette femme, Inès, m'avait convaincu... Trop de personnes étaient en danger à cause de moi, surtout si Rorschach se planquait dans le même pays que nous. De plus, le MI6 était parvenu à retrouver notre trace, et Kingdom devait d'ores et déjà être à ma recherche. J'allais devoir devenir un fantôme pour parvenir à mes fins... Et il me

fallait un moyen d'atteindre Birmingham sans me faire arrêter, ce qui serait encore plus compliqué.

L'homme devant moi fit un signe de la main à l'un des serveurs, qui lui apporta aussitôt une tasse de café.

Inès m'avait également interpellé par l'indice qu'elle m'avait fourni : trouver la trace de Sohan Gader. Je ne savais pas du tout comment m'y prendre, cela risquait d'être compliqué et de me prendre de nombreuses heures. Mais c'était la seule véritable piste que j'avais, et je ne pouvais la négliger.

Je bus une nouvelle gorgée de café et relevai la tête. L'homme assis devant moi me jeta un rapide regard, puis se leva. Il laissa le journal sur la table, puis déposa la tasse sur le comptoir. Une main dans sa poche, dans l'autre un chapeau melon, il quitta le café sans un regard derrière lui. Pourquoi n'avait-il pas laissé la tasse vide à côté de l'hebdomadaire, directement sur la table ? Je saisis le journal plié en deux. Une enveloppe en tomba soudainement, renversant mon restant de café sur le sol.

Je pestai, posai tout devant moi, puis me levai et récupérai des serviettes en papier pour éponger le carrelage. Le garçon de tout à l'heure accourut jusqu'à moi et, d'un air gêné, me pria de le laisser faire. La classe anglaise. Je m'obligeai à l'aider jusqu'à ce que tout soit parfaitement propre, et il me remercia par un nouveau café. J'acceptai avec un grand sourire, puis retournai à mes préoccupations. C'est alors que je me souvins de l'enveloppe kraft.

Je la saisis, et l'ouvris. Trois photographies, toutes du même homme. Grand, de type caucasien, les cheveux rasés, un fin bouc roux au menton. Il semblait avoir été photographié à son insu, marchant dans la rue, sortant d'un immeuble, au téléphone dans une Volkswagen Polo grise. Je vérifiai qu'il ne restait rien dans l'enveloppe, et à mon grand étonnement y trouvai un minuscule morceau de papier sur lequel on avait écrit les chiffres « 3, 6, 9, 10 ». À quoi cela pouvait-il correspondre ? J'étudiai les photos avec

attention, une première fois, puis une seconde. Mais rien ne rappelait ces éléments. Je laissai mes yeux aller sur la table un instant, puis me souvins du journal. Et de l'assiduité avec laquelle le lecteur de tout à l'heure l'étudiait. À quoi ces nombres pouvaient-ils correspondre ? Des numéros de pages ? Je me rendis en page 3. Un article sur les réfugiés qui tentaient d'entrer au Royaume-Uni, que je lus au moins quatre fois avant de comprendre qu'il n'y avait rien en rapport avec ces chiffres. Je fis de même avec la page 6, puis avec la 9 et la 10. Il n'y avait aucun lien entre les articles de ces trois pages, et rien en commun, surtout avec les photographies. Que pouvaient donc signifier ces chiffres, bon sang ? Je revins sur la une. Et c'est là que je les vis. Les numéros de lignes de l'éditorial. C'était très recherché.

Une sortie de l'Union européenne serait-elle envisageable ? C'est ce qu'a laissé penser la reine par l'intermédiaire de son plus proche collaborateur. Pour des raisons diverses évidemment, mais qui rendrait à la Grande-Bretagne une indépendance indéniable et une économie encore plus solide. Nous savons tous à quel point la ville de Londres est importante aux yeux du monde. Westminster, par exemple, a vu son nombre de touristes augmenter en quelques années, notamment grâce au mariage du prince héritier. Gader, directeur de cabinet de Cameron, le dit très bien : c'est à l'heure où les gens se couchent que la Victoria Street devient noire, et blanche de monde !

Ligne 3 : « Son plus proche collaborateur »

Ligne 6 : « La ville de Londres est importante »

Ligne 9 : « Gader »

Ligne 10 : « ... à l'heure où les gens se couchent que la Victoria Street devient noire et blanche »

C'était un message codé. Cet homme n'avait pas laissé son journal par pur hasard, oh ! que non. Quelqu'un souhaitait m'aider, sans montrer son visage au grand jour. Gader, le plus proche collaborateur de Rorschach, se

trouvait à Londres, dans le quartier de Westminster, à Victoria Street. Je détenais toutes les infos utiles pour trouver la trace de l'homme. Je me levai, laissai un billet de 20 livres sur la table, pris le journal et les photos, puis quittai le café, retrouvant le sourire que j'avais perdu. La nuit tombait, et j'allais trouver cet homme.



Pendant une heure, j'avais parcouru Victoria Street en cherchant la Volkswagen Polo que l'on apercevait sur l'une des photos, ainsi que celle de la porte d'entrée sur laquelle on pouvait clairement discerner « Block 8 » sur une plaquette dorée. Malheureusement, après des centaines de pas, rien de tout cela n'apparaissait dans cette rue. J'élargis donc mon rayon et finis par trouver, à 21 h 45, à Thirleby Road. L'immense immeuble de brique, mitoyen avec de véritables habitations jumelles, ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui de la photo, et la voiture était juste garée devant. J'en étais certain, Gader vivait ici.

Je passai la porte marron qui n'était pas verrouillée et donnait directement sur un vestibule au sol de marbre, dans lequel un vieil ascenseur concurrençait un escalier de pierre en colimaçon. Sur le mur de gauche, une batterie de boîtes aux lettres. Le nom... Je devais trouver son nom pour être certain qu'il vivait ici. Il ne me fallut que quelques secondes pour identifier l'étiquette « Gader ». Je montai les marches. L'immeuble avait sept étages, comment savoir lequel abritait le complice de Rorschach ? J'en fis deux fois le tour, le nom de certains habitants était indiqué sur les portes, mais pas celui de Gader. Je pris alors mon courage à deux mains et sonnai chez M^{rs} Smith, qui vivait au deuxième. Une première fois. Aucune réponse. Je réitérai, ce fut le même silence. C'est uniquement quand j'allais tenter la même chose chez son voisin d'en face qu'elle entrebâilla la porte.

– *Hello, sorry to bother you...*

– *I don't want a raffle ticket.*

Quoi ? Quel ticket de tombola ?

– Nous nous sommes mal compris, madame, repris-je en anglais, je ne vends pas de tickets de tombola. Je suis à la recherche d'un certain M. Gader. Sauriez-vous où je puis le trouver ?

– Oh, excusez-moi jeune homme. Il vivait au cinquième, la première porte à droite.

– Vivait ?

– Je suppose qu'il n'y habite plus, puisque ça fait un mois et demi que je ne l'ai pas vu. Et vous savez, dans cet immeuble, je vois tout.

– Mince...

J'étais déçu, mais cette commère était un atout que je ne pouvais laisser passer.

– Cela vous dérangerait de m'en dire un peu plus sur lui ?

– Vous savez, je ne le connaissais pas personnellement, mais il avait un drôle de genre.

– Ah oui ?

– Si vous saviez... J'en ai vu défiler, des femmes, chez lui. Et des hommes louches, la capuche sur la tête.

– Vraiment ?

J'avais compris que cette femme était rongée par la solitude et qu'il suffisait de poser les questions pour qu'elle se mette à parler tout du long. Tout ce dont j'avais besoin pour recueillir des informations sur Gader.

– Je pense qu'il vendait des choses pas très légales, si vous voyez ce que je veux dire.

– Pas très fréquentable... l'encourageai-je

– C'est le moins qu'on puisse dire ! Néanmoins, le propriétaire de l'immeuble avait l'air de bien l'apprécier. Je l'ai vu monter chez lui à maintes reprises.

– Sans blague ? Vous sauriez où je peux le trouver ?

– Bien évidemment ! Entrez, je vous en prie, je vais vous trouver ses coordonnées.

Habillée d'une robe de chambre en soie semblant provenir tout droit du Japon, la femme ouvrit le secrétaire trônant dans le couloir de son appartement à la décoration très chargée. C'était parfaitement kitch. En face de la porte, par exemple, était accrochée une photographie de la reine Elizabeth II coiffée d'un chapeau rose bonbon. Ravissant.

– Et voici, me dit-elle en me donnant le papier.

– Merci beaucoup madame.

– Tout le plaisir est pour moi. Et vous le recherchez pourquoi, cet homme ?

– Disons qu'il pourrait me mettre sur la piste d'une personne dangereuse.

– Vous avez un accent français très joli... Vous êtes policier, là-bas ?

Je ne savais ce qui me perturbait le plus : qu'elle ne fasse aucune remarque sur mon âge, ou qu'elle me prenne pour un policier. Toujours est-il que je fus comblé.

– Disons que j'ai une activité professionnelle très secrète.

– Mon Dieu ! Vous... vous travaillez pour les services secrets ? fit-elle, les yeux grands ouverts.

– Merci de votre aide, madame.

Elle me raccompagna jusqu'à la porte. Ce n'est qu'au moment de la refermer, alors que j'étais au milieu du palier, qu'elle me lança :

– Vous verrez, vous ne pouvez pas rater le propriétaire, avec son vitiligo. Vous savez ce que c'est ? C'est la peau qui se dépigmente.

Je m'arrêtai net, le cœur battant à mille à l'heure.

Les détails du procès-verbal me revinrent aussitôt en mémoire.

Rorschach.

J'étais dans le même immeuble que l'assassin de ma mère.

Zoé appuya sur le bouton d'appel du système de surveillance de la porte d'entrée. Le majordome répondit en quelques secondes. En voyant à qui il avait affaire, ses traits se durcirent en une expression méprisante.

– Que voulez-vous encore ?

– J'ai besoin de lui parler, mon ami que vous avez vu tout à l'heure a été enlevé !

– En quoi est-ce le problème de M^{rs} Goldenstein ? Il me semble que vous avez des agissements dangereux, cela fait donc partie des risques.

Derrière l'homme, une voix rauque de fumeuse résonna :

– Qui est-ce, James ?

– La jeune impertinente de tout à l'heure.

– Que veut-elle ?

– Madame ! cria Zoé à travers le petit interstice entre le majordome et la porte. S'il vous plaît, laissez-moi voir les enregistrements des caméras situées devant votre maison. Mon ami s'est fait enlever lorsque nous avons quitté votre domicile, et je cherche un moyen de retrouver la trace du véhicule.

Dix secondes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit, la laissant pénétrer dans le magnifique vestibule. Elle suivit la maîtresse de maison du salon à l'étage, dans un bureau qui abritait plusieurs ordinateurs diffusant en direct ce qui se déroulait autour de la maison.

– Comment cela s’est-il passé ? demanda la fumeuse pendant qu’elle pénétrait dans le disque dur de l’ordinateur qui gérait tout le système.

– Une voiture s’est arrêtée, un homme lui a sauté dessus, l’a assommé et jeté dans le coffre avant de repartir. En trente secondes il avait disparu. Les trente secondes les plus...

– Rapides de votre vie, termina-t-elle.

– Exactement, répondit Zoé, troublée.

M^{rs} Goldenstein ouvrit un fichier portant un intitulé à caractères spéciaux, et le lança sur la télévision fixée au mur principal. À l’aide de la télécommande, elle lança une avance rapide sur le film jusqu’à l’heure où Zoé et William étaient venus l’interroger. Elle s’arrêta au moment où l’on voyait le portail s’ouvrir.

– À partir de maintenant, observons.

Elle appuya sur *Play*, et attendit que la voiture arrive. Mais l’image se brouilla soudain, et disparut avant de laisser apparaître une rue totalement vide.

– Qu’est-ce que c’est que ces foutaises ? grogna la directrice-adjointe.

Elle rembobina la vidéo et la repassa comme précédemment. Rien d’autre que de légers parasites, et la rue resta déserte. Les caméras avaient été coupées pendant l’enlèvement de William. Ces hommes avaient pensé à tout.

– Bordel, mais comment ont-ils fait pour couper vos caméras ?

– Je ne sais pas, répondit M^{rs} Goldenstein, un peu tendue. Tout ce que je peux vous dire, jeune fille, c’est que ce sont des professionnels. Je dispose d’un système de surveillance extrêmement pointu.

– William... Où es-tu, bon sang ?

La femme alluma une de ses longues et fines cigarettes. Elle aspira la fumée pendant plusieurs secondes d’affilée, ouvrit la fenêtre et relâcha la tornade grisâtre à l’extérieur. Le bruit de la circulation vint se mêler à l’air frais saturé de l’odeur de tabac qui piquait les narines de Zoé.

– Je dois retrouver sa trace.

– J’aimerais pouvoir vous aider. Malheureusement, je ne vois pas comment. Si nous n’avons pas réussi à retracer le véhicule ayant servi à enlever votre ami, la police ne pourra rien faire de plus. Sans compter que s’ils ont pensé à désarmer mon système de surveillance, ils auront sans doute utilisé un véhicule volé. Mais je suppose qu’on ne sait jamais, après tout les plus grands criminels finissent tous par commettre une erreur.

– Vous étiez mon seul espoir, à vrai dire.

Elle ne répondit pas. Zoé la regarda fumer. De l’autre côté de la rue, on apercevait un hôtel depuis lequel, au deuxième étage, un touriste prenait des clichés. Un appareil photo. La même rue. Un angle similaire. Et si... ?

Zoé sortit de la pièce en courant. Elle dévala les escaliers, tira lourdement sur la clenche de la porte d’entrée et partit en trombe dans la rue. Cet homme, ce touriste, était-il déjà là une heure et demie auparavant ? Il fallait qu’elle sache, elle était prête à tout pour retrouver la trace de Will.

Elle entra dans l’hôtel d’un pas vif, sans même un regard pour le concierge, et grimpa directement l’escalier. Arrivée au deuxième, elle ferma les yeux et se représenta l’immeuble en trois dimensions. Elle avait appris à faire cela grâce à son professeur de dessin, qui lui avait expliqué comment planifier entièrement ses représentations. Elle avait l’impression d’être dans *Inception*. Lorsqu’elle rouvrit les yeux, elle savait que la chambre du touriste était la 204. Elle toqua à la porte. Une fois. Puis deux. Puis trois. De plus en plus fort. Il fallait qu’il ouvre. Et il le fit, les sourcils froncés, le regard interrogateur et, surtout, son appareil photo à la main.

– Yes ? fit-il avec un accent français très prononcé.

– Je dois vous emprunter votre appareil, question de vie ou de mort, répondit-elle dans sa langue maternelle.

Elle lui chopa le Nikon des mains, ouvrit la galerie et fit défiler les photos, devant l’homme qui la regardait avec étonnement et incompréhension.

– Vous gênez pas, surtout ! Rendez-moi ça !

Le touriste se rapprocha dangereusement. Zoé prit aussitôt ses jambes à son cou et fonça dans le couloir. L’homme s’élança à son tour. Il ne lui fallait que quelques secondes pour trouver la photo qui pouvait faire pencher la balance en sa faveur. Comme s’isoler dans un tel endroit ? Elle se retourna, le propriétaire de l’appareil était à deux mètres.

– Arrêtez-vous !

Elle aperçut sur sa droite une sortie de secours, une porte coupe-feu qu’il était possible de verrouiller dans l’autre sens en bloquant les barres de métal qui aidaient à la fermeture. Zoé fonça subitement contre la porte, donna un coup de poing dans le ferme-porte et bloqua l’ouverture.

Elle rouvrit l’appareil. Les photographies se succédaient, mais aucune d’entre elles n’avait un rapport avec le sujet de sa recherche. Le touriste était un véritable artiste. Il avait, à l’aide de la focale, donné un effet extrêmement étrange à l’ambiance de la rue. Des gens, une boîte aux lettres, encore des gens, un parapluie, une goutte d’eau, un trottoir, un chewing-gum écrasé, un drapeau anglais, une femme, une autre femme, un chiot, un lampadaire, une cabine téléphonique, un autre chiot, la maîtresse du chiot, une voiture, un camion, une voiture, une barrière, un crossover...

Un crossover.

C’était lui.

Le pare-chocs du crossover.

Merde.

La plaque jaune. Visible.

Zoé sourit. Elle nota le numéro au fin fond de sa mémoire et déverrouilla la porte coupe-feu. Devant elle, l’homme semblait tourner en rond. Il la regarda la bouche ouverte. Zoé lui rendit l’appareil, le remercia d’une tape sur l’épaule et disparut aussi vite qu’elle était arrivée.

Elle retrouverait William.

Je croquai dans mon bagel au saumon. Il était 22 h 30, et j'étais parvenu à trouver un restaurant de bagels américains proche de l'immeuble. J'étais encore bouleversé par ma rencontre avec cette femme. Ses derniers mots avaient jeté une lumière crue et glacée sur ce que je devais faire désormais. Sans eux, je serais encore perdu devant cet immeuble, à attendre le moindre signe de vie de l'homme du cinquième étage. Il ne devait de toute manière pas être loin, sinon sa voiture ne serait pas garée sur le trottoir. Rester un mois et demi dans un appartement sans en sortir me paraissait totalement invraisemblable ; personne n'aurait assez de nourriture pour tenir. Encore que, avec les courses à domicile, maintenant... Ou alors c'était un véritable ermite. Quoi qu'il en soit, Gader vivait dans un appartement appartenant à un homme atteint de vitiligo... Cela pouvait toujours être une coïncidence, mais elle serait tout de même énorme. J'étais sûr que c'était Rorschach. Ce dernier devait donc héberger son associé. Et sa voisine m'avait même donné un numéro où joindre le meurtrier de ma mère. Même s'il était tentant de l'essayer, je me doutais que ce ne serait qu'un agent immobilier qui me répondrait. À moins que Rorschach ne se passionne à la fois pour l'assassinat et l'immobilier.

Je mâchai un morceau de bagel, puis sirotai le soda que j'avais devant moi. Je n'avais pas mangé depuis des lustres... depuis mon enlèvement par le MI6, en fin de compte. On ne m'avait pas nourri dans cette cellule, et je

n'avais pas eu cinq minutes pour manger quelque chose sans la peur de me faire capturer.

Je jetai un coup d'œil derrière moi. Le garçon du comptoir, un homme d'une vingtaine d'années, me fixait avec un petit sourire figé. Une dame accoudée à la table qui me faisait face me lançait des petits regards gênés. Un monsieur descendit d'un tabouret de bar et me dévisagea. Qu'avaient-ils donc tous ? Je mangeais si salement que ça ? Leurs yeux semblaient faire des allers-retours entre ma tête et le mur situé sur ma gauche. Je levai le regard pour comprendre ce qui les intriguait tant. Un éclair de panique me vrilla le cœur. J'étais dans le pétrin, et bien profondément. Une femme d'une soixantaine d'années faisait du coude au gars du comptoir pour qu'il saisisse le téléphone. Sur un écran de télévision accroché au mur derrière moi défilait mon visage. Un message d'alerte retransmis par Sky News indiquait que le Metropolitan Police Service recherchait un adolescent étranger de 17 ans pour « vol de données sécurisées » de la Couronne.

J'étais désormais considéré comme un voleur, alors que mon seul objectif était de faire tomber l'un des pires assassins du continent. Et puis ils s'étaient royalement trompés, je venais tout juste d'avoir 16 ans. Vous parlez d'un joyeux anniversaire !

Alors que les clients me regardaient, interdits, je pris mes jambes à mon cou et retournai au seul endroit où je pouvais agir : l'immeuble de Rorschach.

Il n'y avait plus un instant à perdre.



Vingt minutes plus tard, je pénétrai à nouveau dans le hall de l'immeuble. L'ascenseur était bloqué, j'allais devoir emprunter l'escalier, avec le risque de croiser un voisin qui avait peut-être déjà vu mon signalement. Je montai, me forçant à adopter une démarche normale. Mes

pas feutrés, du moins je l'espérais, me permirent d'atteindre le cinquième étage aussi silencieusement que possible. Il allait falloir que je pénètre dans l'appartement. J'aurais sans doute agi différemment avec plus de temps, mais là, pris en tenaille entre Rorschach et le MI6, il était évident que des réponses s'y trouvaient. Mais pour cela, j'allais devoir soit défoncer la porte, ce qui serait compliqué, vu ma carrure ; soit l'ouvrir avec mon nécessaire de crochetage que j'avais... *Merde*, il était resté dans mon sac à dos au pied du lit de ma chambre, chez Mary. La seule façon de forcer cette ouverture était d'utiliser des épingles à cheveux. Où trouver cela ? Il était exclu de réveiller la commère du deuxième, ou j'allais la traîner avec moi toute la soirée. Les sonnettes des appartements étaient toutes dissimulées sous des baguettes de bois, je ne pouvais donc pas utiliser les fils électriques. Les boîtes aux lettres étaient toutes en bois également, pas de métal. Et si quelqu'un se terrait, en plus, derrière la porte ? Peut-être m'avait-il entendu et n'attendait-il qu'une chose, me voir entrer pour m'égorger en silence ? Je ne trouvais pas de solution, et cela m'horripilait profondément. Même le foutu gadget que j'avais volé ne m'était pas utile... À moins que...

Je sortis l'iPhone de ma poche, le déverrouillai et lançai l'appareil photo. Zoé avait eu une brillante idée dans l'église, qui m'avait permis de découvrir la fonction de vision nocturne, mais il en avait d'autres, dont une totalement incroyable. Je ne savais pas comment cela fonctionnait, mais en faisant simplement glisser l'icône vers la gauche, comme on le ferait pour sélectionner une photo carrée, le téléphone parvenait à voir à travers les objets ! Les murs se faisaient fantômes et la porte se transforma en fenêtre en moins de deux secondes. À travers l'écran du Smartphone, je pus voir l'intérieur de l'appartement. Le couloir était très sombre, il ne semblait rien y avoir. Je tournai l'iPhone sur la droite, et eus un sursaut. Il y avait un ordinateur allumé sur une fenêtre qui, à première vue, me semblait automatique. C'était un serveur. Tout autour du moniteur, des blocs de

consoles électroniques faisaient tourner des serveurs sécurisés. Mon Dieu, cet appartement n'était pas une planque, c'était un centre de données ! Et Gader devait vachement s'y connaître en informatique, s'il avait lui-même conçu tout cela. Si je parvenais à pénétrer dans cet endroit, je pourrais sûrement découvrir des éléments intéressants. Et je...

– Je peux vous aider ?

Je me retournai brusquement pour découvrir un homme d'une vingtaine d'années vêtu d'un débardeur blanc, des lunettes sur le nez, les cheveux tombant sur les yeux et les joues couvertes de boutons d'acné, avec un pantalon de jogging trop grand. Il semblait habiter l'appartement en face de celui de l'homme que je recherchais.

– Excusez-moi, monsieur, je vous ai dérangé ? demandai-je.

– Non, du tout, mais comme tous les soirs, je regarde si mon voisin n'est pas rentré.

– Vous le connaissez ? fis-je en chuchotant, convaincu de tenir une piste.

– Je l'ai vu quelquefois.

– Alors, pourquoi vous...

– Vous ne voudriez pas entrer ? me coupa-t-il, m'ouvrant sa porte.

J'acquiesçai et le suivis à l'intérieur. C'était un bordel complet. Des jeux vidéo traînaient sur le sol, des pizzas entamées jonchaient la table du salon. À cela s'ajoutait une odeur atroce de cigarette, de tabac à chicha et de produits certainement illicites. C'était absolument répugnant.

– Je suis désolé, je n'ai pas eu cinq minutes pour ranger, dit-il en éteignant sa console de jeux avec une moue gênée. Tu veux boire quelque chose ?

– Euh, si vous voulez.

– T'es français ?

– Oui, en effet.

– Paris doit être une ville superbe.

– C’est plutôt joli, répondis-je, ayant hâte de mettre fin à ces bavardages inutiles. Vous connaissez votre voisin, Sohan Gader ?

– Oui, il m’a même confié une mission.

Il s’approcha soudainement de moi, et me fit :

– Mais ça reste entre nous, hein ? C’est une mission secrète – il insista sur le dernier mot en chuchotant.

– Bien évidemment, j’ai l’habitude de garder des secrets. Racontez-moi tout !

– Je... je ne peux pas, désolé.

Il s’éloigna en baragouinant dans ses moustaches et en se grattant le crâne avec ses ongles sales.

– OK, on va jouer à un super jeu, lui dis-je en tentant de rattraper le coup.

Voyant qu’il ne répondait pas, accoudé contre l’évier de sa cuisine, je continuai :

– Si je te raconte quelque chose de classé secret-défense, tu promets de répondre à mes questions ?

Aussitôt, il sembla s’illuminer et fila s’asseoir sur le canapé. Cet homme était un enfant dans un corps d’adulte sortant tout juste de la puberté. Vraiment étrange.

– Je suis un agent secret, lui dis-je.

– C’est pour me raconter des conneries pareilles que t’es entré ?

Il se leva soudainement, attrapa une canette ouverte qu’il envoya brutalement contre le mur, et qui se renversa sur une couverture hideuse. Hystérique, il se mit à crier, se rapprocha de moi et m’attrapa par le col. Il leva son bras sur mon visage.

– Ordure ! Sale petit merdeux ! On ne ment pas ! Papa a dit qu’on ne devait jamais mentir ! Merdeux ! Enflure ! Enfoiré ! Je vais t’éclater !

Sa peau rougit, prenant la teinte de ses boutons d’acné. Il continua de hurler en me postillonnant dessus. Sans être certain qu’il puisse aller plus

loin, plaqué contre le mur comme je l'étais, je savais que j'étais dans une situation dangereuse. Je le repoussai, mais il ne lâchait pas mes vêtements et je volai contre le canapé. Attrapant une canette de bière pleine, je l'éclatai sur le dessus de son crâne. Il lâcha un dernier juron, puis s'écroula, le visage contre le sol.

– Malade, putain ! fis-je en tentant de reprendre mes esprits.

Je m'étais fourré dans un sacré merdier. Ce gars n'était pas net, c'était certain. Son agressivité devait faire fuir tous les voisins... sauf Gader apparemment, puisqu'il avait dit le connaître. Et il n'était pas du genre à apprécier le mensonge. Je me relevai avec une douleur au coccyx. Ma colonne vertébrale avait cogné le dossier du canapé. Je boitai légèrement jusqu'à la porte et me retournai une dernière fois vers le locataire inconscient. Je n'avais pas remarqué un tableau noir installé sur le mur. Un grand G y était dessiné à la craie, sous lequel on pouvait lire le mot « mission », à demi-effacé par mon dos. Je m'approchai et vis une clé dans la gouttière du tableau. C'était tellement débile, j'aurais dû la voir dès le début. Je la saisis et déguerpis en vitesse en prenant garde de claquer la porte de l'appartement. Gader avait dû jouer la carte de la sécurité. En laissant sa clé à cet homme étrange psychologiquement perdu, il pouvait être assuré que son système informatique ne serait approché par personne. Les locataires de l'immeuble devaient avoir peur de ce garçon et personne n'aurait eu l'idée de venir l'embêter. Et peu importe ce qu'il advenait, il pouvait toujours passer la récupérer ou nier jusqu'à son existence.

La serrure de l'appartement s'ouvrit avec un déclic significatif. J'entrai dans la pénombre, prenant garde à rabattre le battant derrière moi. L'appartement était sans vie. Le seul bruit audible était le rugissement des serveurs qui tournaient à vive allure. Tout avait l'air vide, sans aucun meuble. Je fis le tour des pièces une à une, mais il n'y avait vraiment rien. Les placards étaient totalement vides, pas un rouleau de papier toilette, pas une miette de pain, rien. Cet appartement semblait ne pas avoir accueilli

âme qui vive depuis bien longtemps. Seule la poussière avait investi les lieux, montrant bien que personne n'était venu ici au moins aussi longtemps que l'avait dit la voisine. Les volets, bizarrement, étaient néanmoins restés ouverts. Comme pour faire croire que quelqu'un y séjournait.

Je m'approchai du grand bureau sur lequel étaient disposés tous les appareils. Il y avait deux colonnes de matériel informatique. Des data centers qui tournaient à plein régime. On était d'ailleurs en train d'utiliser le système. Une installation de refroidissement avait même été mise en place, utilisant de l'eau courante. Si le seul Gader avait organisé tout cela, c'était un véritable professionnel. Une installation brillante. Je bougeai la souris du moniteur. Un logiciel de traitement de données était en route, en train d'analyser les demandes fournies à l'ordinateur depuis une ligne réseau. Très certainement par la fibre que j'avais piratée quelques jours plus tôt, d'ailleurs. Je pris place sur le tabouret qui lui faisait face et me mis à naviguer sur la machine. Je constatai au fur et à mesure que Rorschach utilisait ce serveur pour faire fonctionner des sites sur le Deep Web, et que tout le système d'exploitation de l'ordinateur était cracké, permettant une navigation totalement anonyme. J'avais moi-même utilisé cette technique pour entrer en contact avec des hackers et apprendre les techniques de base du piratage informatique. Internet, c'est comme un iceberg. Il y a la partie émergée, qui permet d'accéder à tous les sites que nous connaissons, à tous les réseaux sociaux que nous utilisons, tous les moteurs de recherches qui offrent aux utilisateurs un accès direct aux sites référencés. Mais il existe une seconde partie de l'iceberg, le bloc immergé. Le Web profond. Là où se cachent tous les sites que nous ne sommes pas censés visiter. Un endroit où l'illégalité règne, où trouver un tueur à gages, un kilo de cocaïne, une nouvelle identité, le tout en quelques minutes. Une facette d'Internet dont très peu de personnes ont connaissance, et qui n'est accessible que par certains logiciels. Une facette d'Internet extrêmement dangereuse, où il est fréquent de choper un virus et de détruire son ordinateur en quelques

secondes. Une facette d'Internet que les criminels, les tueurs, les violeurs et les pédophiles utilisent de manière régulière pour trouver leurs nouvelles victimes. Une facette extrêmement surveillée par les gouvernements du monde entier. Et où le seul moyen de rester anonyme est d'utiliser ce qu'on appelle un Virtuel Private Network. Un réseau virtuel permettant de faire comme si plusieurs machines informatiques faisaient partie d'un même réseau local, bien qu'elles soient en réalité disposées à plusieurs endroits géographiquement différents et reliées entre elles par une ligne Internet – non sécurisée, elle. Ainsi, en souscrivant à un VPN, votre voisin peut devenir complètement anonyme, changer l'adresse IP de son ordinateur et faire croire qu'il vit au fin fond de la Colombie. Alors qu'il est venu chez vous prendre l'apéritif la veille au soir. Si Rorschach utilisait le Deep Web, c'est qu'il se consacrait bien évidemment à des activités illégales, et que toute la ligne sur laquelle étaient branchés ses serveurs et son ordinateur devait être entièrement sécurisée et faire passer l'adresse IP par des dizaines de pays écrans. C'était peut-être pour cette raison que Rorschach était encore libre ; il était intraçable, impossible à inculper, car il ne laissait derrière lui aucune trace.

Le serveur sur lequel je venais de me connecter afficha une liste d'une quarantaine de pages Web. Toutes formant à elles seules des sites Web différents. J'ouvris la première. Sur un fond noir, ressemblant à un forum des années 2000, on proposait des hommes situés dans la région parisienne pour un braquage, le coût de l'opération s'élevant à 30 % du bénéfice du casse. D'après l'annonce, les hommes n'étaient pas fichés et n'avaient... aucune empreinte digitale. Comment était-ce possible ? Plus bas, un utilisateur nommé « Beeg » avait ajouté un commentaire :

Intéressé. Contact par messagerie privée.

Une mise en relation très simplette. J'étais plutôt impressionné. Je continuai donc ma navigation pour consulter une vingtaine d'autres pages. Elles étaient dans l'ensemble toutes similaires, et proposaient des

opérations de grand banditisme dans les plus grandes villes du monde, avec un nombre d'hommes variable. Rorschach était donc bien dans cette branche. Comme au début des années 1990, sauf qu'il semblait disposer aujourd'hui d'un réseau énorme. Je fouillai encore dans les serveurs, et accédai à un dossier chiffré. Protégé par un mot de passe.

– Tiens tiens... Ça me rappelle quelque chose, ai-je ricané en repensant à mon proviseur.

Je me mis à tester les possibilités. Si le malfaiteur avait enregistré quelque chose ici, c'est que cela devait être important et secret. Et donc visible par lui seul. Il était évident que c'était un mot de passe que lui seul pourrait connaître. Son nom originel ? J'entrai Gallore. Refusé. Je tentai Maxime. Refusé également, tout comme toutes les combinaisons possibles des deux. Quelqu'un qu'il avait connu ? Mais je ne voyais pas qui, surtout que je n'avais que très peu d'informations sur sa vie. Gader ? À part s'il était amoureux de lui, il y avait peu de chances qu'il ait utilisé le nom de l'un de ses gars... Mais... mais oui ! Quel idiot ! Pourquoi Rorschach pouvait-il gérer ce réseau de grand banditisme ? Parce qu'il n'était pas derrière les barreaux ! Et comment se faisait-il qu'il ne soit pas derrière les barreaux ? Parce que Judy Goldenstein l'avait aidé à sortir ! J'entrai donc le prénom « Judy ».

Le dossier s'ouvrit.

À quoi ça sert de crypter tout un réseau via des dizaines de pays écran et des lignes sécurisées si c'est pour avoir un mot de passe de quatre lettres, je vous le demande. Toujours est-il que son erreur m'était bien utile.

Il y avait cinq documents. Le premier était un fichier PDF. Je double-cliquai sur la petite icône, et découvris qu'il faisait six pages. Je fis défiler le curseur. Il s'agissait de scans du passeport et de la carte d'identité d'un certain Maxime Gallore. Ainsi qu'un numéro de sécurité sociale. Il n'avait donc pas oublié sa véritable identité. Mais pourquoi en avoir changé ? Pour se protéger ? Protéger sa famille ? Je n'en avais aucune idée, mais je savais

qu'il allait falloir que je perce ce mystère si je souhaitais connaître mon ennemi sous tous les angles. C'est comme aux échecs, il faut toujours avoir une longueur d'avance. Je regardai le document suivant, une liste de collaborateurs. Un document d'une extrême importance, qui aurait fait rêver toutes les polices du monde. Le troisième fichier était un ensemble de données sur le patrimoine immobilier de Rorschach.

– Mon Dieu, ce mec a des appartements dans toutes les villes du monde, ou quoi ?

En cherchant ceux de Londres, je tombai sur l'adresse de l'appartement dans lequel j'étais actuellement. Comme l'avait dit la commère du deuxième, il était le propriétaire de l'immeuble entier. Pour une question de sécurité ? Afin d'éviter que la copropriété ne découvre la trop grosse affluence de débit électrique venant de cet appartement ? Quelle qu'en soit la raison, Rorschach était quelqu'un de vraiment malin. Le quatrième document était un document Excel dans lequel toutes les données des comptes bancaires de l'homme étaient mises à jour toutes les dix secondes. Son compte courant s'élevait à huit millions six cent cinquante mille dollars. Une somme astronomique. Cela confirmait fortement les doutes que j'avais encore : il dirigeait un réseau illégal extrêmement rentable, mais rien dans ses activités ne semblait lié de près ou de loin au meurtre. Alors, pourquoi avoir tué ces six avocats ? Et pourquoi avoir tué ma mère ?

Le cinquième et dernier document était un fichier vidéo. Je le lançai avec le logiciel proposé par le système d'exploitation. On y voyait une pièce très lumineuse, complètement blanche. Il y avait une chaise métallique en son centre, du dossier de laquelle sortaient des tubes transparents. Cela ressemblait à une chaise électrique, comme dans les prisons américaines, mais avec une vocation davantage médicale. Soudain, un homme entra dans le cadre. Habillé de la tête au pied d'un complet noir, des lunettes de soleil aux verres teintés. On aurait dit un Blues Brothers au crâne rasé à l'allure terrifiante. Il se posta contre ce qui semblait être un

mur, les mains croisées devant son entrejambe. Puis deux personnes amenèrent une femme qui se démenait dans tous les sens. Elle avait des cheveux bruns hirsutes, une taille fine, un visage qui aurait pu être élégant si une couche de crasse ne l'avait recouvert. Dans un autre endroit, à un autre moment, elle aurait pu être d'une insolente beauté. Mais menottée à cette chaise métallique, des hurlements atroces s'échappant de ses lèvres, elle semblait être tombée dans les bras d'un monstre.

Un petit homme à lunettes portant une ample blouse blanche entra dans la pièce. Il la dévisagea, s'approcha d'elle et fit un signe de tête à un grand gaillard, qui lui colla le pouce contre le cou. En quelques secondes, elle s'effondra contre le dossier, inconsciente.

– Voilà qui est fait, ajouta le médecin.

Il coupa la manche du T-shirt de la femme, lui posa un garrot afin de faire gonfler les veines de son avant-bras. Une assistante s'approcha, un plateau stérile dans les mains, et lui tendit un linge après l'avoir imbibé de ce qui semblait un désinfectant. Il inséra une aiguille en plastique souple au-dessus du poignet, attendit quelques secondes, puis la retira avec précaution avant d'introduire un cathéter plastifié recouvrant une aiguille métallique. Aussitôt, il saisit l'un des tuyaux qu'il adapta à la chambre témoin de l'aiguille, puis il fit un signe de tête à l'attention de quelqu'un derrière lui. La qualité de la vidéo étant excellente, je parvins à voir un liquide bleuté pénétrer dans le bras de la jeune femme, qui commençait d'ailleurs à émerger de son inconscience. Le grand gaillard lui enserra le cou dans un fermoir en plastique fixé sur le dossier de la chaise. Elle était totalement immobilisée. Son sentiment de colère semblait avoir disparu, remplacé par la peur. Une peur effroyable qui me donna la chair de poule.

– Qu'est-ce que vous m'avez fait ? hoqueta-t-elle.

– Vous le verrez, ou du moins le sentirez bien assez tôt.

Une larme glissa sur sa joue, elle avait les doigts fermement agrippés aux bras de la chaise métallique. Peu à peu, ses pupilles commencèrent à

devenir bleues, puis elles prirent une teinte électrique qui lui faisait un regard monstrueux. Les veines de ses tempes devinrent d'une couleur très vive, celles de son cou également, puis sa peau vira progressivement au bleu pendant une bonne minute avant qu'elle s'écroule, apparemment morte.

– C'est quoi ce bordel ? criai-je presque, complètement horrifié par ce que je venais de visionner.

Le médecin fit un nouveau signe au grand gaillard qui, après avoir défait les liens de la femme ainsi que le cathéter, balança le corps sur son épaule et sortit du cadre de la caméra. Le médecin approuva d'un signe de tête, et à l'aide d'un crayon à papier, compléta une feuille quadrillée. Il semblait en pleine réflexion, mais très heureux de l'expérience qu'il venait de réaliser. Je ne savais pas ce que tout cela voulait dire, mais il était certain que Rorschach portait un grand intérêt, et un intérêt secret qui plus est, à ces expérimentations sur des humains. Mais dans quel but ? Tuer des gens ? Les empoisonner ? Marchander des cobayes ? J'avais du mal à cerner cet homme, et encore une fois, je compris que quelque chose clochait dans toute cette affaire et que Rorschach n'était pas forcément celui que j'imaginais.

L'iPhone se mit à vibrer dans ma poche. Je n'eus pas besoin de regarder le nom pour deviner qui était le correspondant. Une seule personne détenait ce numéro. Je décrochai.

- Oui, fis-je d'une petite voix, encore sous le choc.
- William, nous avons un problème.
- Même plusieurs, Inès.
- Tu es en danger ?
- Je le suis depuis que je me suis lancé dans cette quête. Non, j'ai fait une découverte. Très inquiétante.
- Explique-moi, tu peux y aller, la ligne est totalement sécurisée.
- J'ai réussi à accéder aux serveurs de Rorschach.

– Pardon ?

– J’ai trouvé un appartement qu’il possède, et dans lequel Gader a installé un véritable data center. Des serveurs qui fonctionnent à haut régime, et un ordinateur au système d’exploitation aussi sécurisé que trafiqué. Et, dans un dossier protégé par un mot de passe, il y avait des documents qui se révèlent être d’une extrême importance.

– C’est-à-dire ?

– La liste de ses hommes, toutes ses rentrées d’argent, sa véritable identité, la liste de son patrimoine immobilier, et... une vidéo.

– C’est une avancée énorme pour les services secrets. Quelle est donc cette vidéo ?

– C’est... vraiment atroce.

– Tu préfères me l’envoyer ?

– Non, il vaut mieux qu’elle reste ici. On voit dans ce film des personnes en train de pratiquer une expérience sur une femme vivante.

– Une expérience humaine ? Cela dépasse tout ce que j’aurais pu imaginer.

– Inès, c’est affreux, ils ont tué une femme à l’aide d’un poison. Ça l’a rendue totalement bleue. J’ai cru que j’allais vomir.

– Ton Smartphone dispose d’un stockage en ligne hautement sécurisé. Une sorte de cloud, si tu veux. Il te suffit simplement d’envoyer les documents par Bluetooth. Fais-le, au moins le dossier privé. On pourra faire tomber Rorschach très aisément ensuite. Malheureusement...

– Malheureusement ?

– On a un gros problème.

– Je vous écoute.

– Ton père, Will, a disparu des radars de la DGSE.

– Quoi ?

– Pour qu’un agent disparaisse des écrans, c’est que la puce qui lui a été insérée dans le corps a été trouvée et enlevée. Ce qui, je ne te le cache pas,

est quasiment impossible. Elle est indétectable.

– Alors comm...

– Comment ? Je n'en ai strictement aucune idée, mais sache que ton père est un brillant agent, et qu'il y a une raison précise à cette disparition. S'il était mort, ils n'auraient pas pris la peine de lui retirer la puce. Mais au vu de la situation, je ne peux accepter que Zoé et toi restiez dans cette situation dangereuse.

– Écoutez, Inès, je me dois de continuer cette mission.

– Une mission non officielle que toi-même tu t'es confiée. Tu es recherché par toutes les polices du Royaume-Uni, ton visage passe à la télévision, ton signalement à la radio... Tu es partout. Peut-être es-tu à l'abri maintenant, mais Rorschach doit déjà savoir que tu es à sa recherche. Il est bien plus intelligent que tu ne le penses. Et si c'est bien le cas, alors ta meilleure amie risque d'être trouvée. Et éliminée.

– Que dois-je faire, dans ce cas ?

– Rejoins-la et revenez en France.

– Mais je ne peux pas abandonner mon père !

– J'envoie des équipes. Crois-moi, tu en as fait plus en une semaine que tous les espions de cette planète en dix ans.

– Je ne veux pas être un lâche.

– Tu serais un lâche si tu décidais de faire cavalier seul en mettant les autres en danger. Fais-moi confiance.

Je restai silencieux un instant, mais ce qu'Inès disait était censé. Je ne pouvais pas mettre Zoé ou Mary en danger plus longtemps.

– OK.

Je mis un terme à la communication. Elle avait peut-être raison, mais je refusais de devenir spectateur. Je refusais de retrouver ma place de petit hacker merdeux d'un lycée privé. Il restait une semaine de vacances, et il était évident que je n'allais pas écouter Inès. Elle m'avait aidé, sans elle je ne serais pas à ce point aussi avancé sur cette affaire. Mais il était hors de

question que je laisse tomber mon père. S'il avait disparu, c'est qu'il y avait une raison précise.

Je me levai du fauteuil, jetai un bref coup d'œil dans la rue pour constater qu'aucune voiture de police n'attendait en bas, puis composai le numéro de téléphone de Mary, que j'avais enregistré dans le téléphone quelques jours plus tôt au cas où. Zoé allait ainsi pouvoir revenir à mon côté, et ensemble, nous trouverions une solution. Ensemble nous retrouverions la trace de Rorschach.

– Allô, Mary ?

OceanofPDF.com

Cela faisait cinq heures qu'elles attendaient l'appel de Hugh Over. Un agent de police que Mary connaissait par l'intermédiaire de Marie-Édith, et qui était venu plusieurs fois dîner chez elle. C'était devenu un ami, qui lui avait entre autres permis de faire sauter quelques contredanses. Lorsque Zoé avait retrouvé Mary dans sa voiture la veille au soir, un énorme sourire au lèvres, Mary avait tout de suite compris que la jeune fille avait dégotté quelque chose de concret. Et elle ne fut pas le moins du monde déçue lorsqu'elle pu lire le numéro de la plaque d'immatriculation du véhicule que Zoé avait recopié sur un bout de papier. « Très maligne, cette petite », s'était d'ailleurs dit Mary. Elles étaient ensuite rentrées à Notting Hill. Il était tard, mais l'adrénaline leur donnait des ailes. Et puis il fallait absolument retrouver William. C'est à ce moment-là que la tante de Will lui expliqua qu'elle avait dans ses connaissances un agent de la circulation qui pourrait peut-être les aider, et trouver le propriétaire de la voiture. Malheureusement, il ne répondit ni à ses appels – elle devait lui avoir téléphoné au moins six fois –, ni à ses SMS. Il fallut attendre le lendemain à midi, après une nuit blanche et une matinée somnolente, pour que le fameux Hugh Over juge bon de la rappeler. L'échange avait duré quelques minutes, et finalement, la tante de William était parvenue à ce que son ami lui accorde cette faveur. Depuis, elles attendaient, assises dans le salon, l'impression de ne rien faire leur vrillant les intestins.

– Il lui faut combien de temps pour trouver ça, putain ? craqua Zoé.

– Calme-toi, s'il ne téléphone pas encore, c'est qu'il n'a rien d'intéressant à nous donner.

– Administration publique de merde.

– Je suis sûre qu'il fait de son mieux !

Zoé reprit place sur le divan, la mâchoire contractée au maximum. Elle n'en pouvait plus de rester les bras ballants, alors que William courait un grand danger. Peut-être lui avait-on fait du mal... peut-être était-il déjà... Non, elle s'obligea à penser à autre chose. Mais il était tellement gringalet qu'il risquait de ne pas pouvoir se défendre. Lorsque, l'année précédente, on s'en était pris à lui, elle avait toujours tout fait pour le protéger. Un jour, elle avait fracassé le visage de l'un de ses harceleurs et s'était fait exclure pendant plus d'une semaine. Les parents, miraculeusement, n'avaient pas porté plainte lorsqu'ils avaient découvert ce que faisait leur fils. Mais au fond elle s'en fichait royalement. Tout ce qu'elle voulait, c'est que William aille bien. C'était plus que son meilleur ami, c'était son frère. Elle s'était engagée à l'aider dans cette quête, et elle ne le lâcherait pas ainsi.

– Mary ? fit-elle.

– Oui, Zoé ?

– Je me pose une question depuis que je suis chez vous. Pourquoi parlez-vous aussi bien français, alors que vous portez un nom anglais ?

– Mes parents sont anglais de pure souche. Comme tu l'auras compris le premier jour où tu es arrivée, je descends d'une ancienne famille noble qui avait son importance à l'époque de la reine Victoria. Et puis lorsque j'avais cinq ans, ma mère est décédée en donnant naissance au père de William. Comme tu l'imagines, ce fut un moment extrêmement dur pour moi. C'était comme si ce petit frère avait tué ma mère. Mais mon père a rencontré une Française six mois plus tard, et tout changea. Mon père a vendu la maison dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors, et nous nous sommes installés en France. Je suis allée à l'école là-bas, et très vite j'ai appris le français. Je

dispose aujourd'hui de la double nationalité, comme le père de William, et comme mon père l'avait d'ailleurs.

– Il est décédé ?

– Oui, d'un cancer, en 2008. Et ma mère – Lucie était devenue comme ma mère –, est décédée quelques mois plus tard. C'est pour cela que William a très peu de famille, je crois être la seule encore en vie, d'ailleurs sa mère n'avait pas non plus une grande famille.

– Et pourquoi vous êtes-vous installée en Angleterre ?

– J'avais envie de renouer avec mes racines, et après avoir fait mes études à la Sorbonne à Paris, j'ai loué un studio à Londres. Après quelques années, j'ai pu emménager dans cette belle maison. Faut dire aussi que l'héritage que j'ai touché m'a beaucoup aidée. Investir à Notting Hill coûte une petite fortune.

– Vous avez une famille vraiment originale, vous savez.

– Toutes les familles sont originales, Zoé.

– Pas la mienne. Mon père est avocat, ma mère infirmière. J'ai deux frères. J'habite un pavillon. J'ai un chien. Un monospace. Rien d'aussi impressionnant que la vôtre... Du moins, n'allez pas croire que je trouve que le fait d'avoir perdu ses parents soit incroyable, loin de là. Mais ça a sûrement influé sur votre vie actuelle. Et moi, à part conduire un scooter mutant et casser la figure aux imbéciles de mon lycée, je n'ai pas une vie très exaltante.

– Ne redis plus jamais ça. Regarde ce que tu fais aujourd'hui. Peu de personnes auraient le courage d'aider leur meilleur ami dans une telle aventure. Moi la première. Tu vis quelque chose que personne n'a jamais vécu à ton âge.

– Je sais, mais...

– Il n'y a pas de mais. Crois en toi, Zoé. Regarde la vie avec joie, avec de la couleur, avec de l'envie. Tu as tout pour toi.

Zoé ne répondit rien et ferma les yeux. Une énorme envie de pleurer lui vint, mais refusant de perdre sa fierté, elle ravala ses larmes et rouvrit les paupières.

– Je ne sais pas quoi vous rép...

Une sonnerie coupa court à la conversation. Zoé attrapa le téléphone sans réfléchir, et décrocha.

– Oui ?

– C'est bon, j'ai le propriétaire.

– Attendez, je prends de quoi noter, fit-elle en prenant le magazine posé sur la table ainsi qu'un crayon à papier sûrement destiné à faire des mots croisés.

– Je vous écoute.

– Je... je ne peux pas vous donner de nom ni d'adresse.

– Pardon ?

– Désolé, mais...

– Qu'est-ce qui se passe, Hugh ? lança Mary en arrachant le téléphone des mains de Zoé.

– Ben, c'est que la voiture que tu recherches, Mary, elle n'est pas vraiment traçable.

– Comment ça ?

– Elle appartient au MI6.

Mary se décomposa, appuya sur le bouton rouge presque aussitôt et lâcha le combiné sur le sol, brisant la façade de l'appareil. Zoé, elle, n'avait pas bougé, n'ayant pas entendu un seul des trois mots du policier.

– Que se passe-t-il, Mary ? tenta-t-elle.

– Si c'est vraiment ce que je pense, alors William est dans un danger bien différent de celui que l'on imaginait toutes les deux.

– Est-ce qu'un jour vous pourriez expliquer clairement la chose sans partir dans vos pensées ?

Mary se renfrogna, mais hocha la tête.

– William n’a pas été enlevé par l’homme que vous recherchez, non. Il a simplement été arrêté par le MI6, les services secrets britanniques.

– C’est une blague ? cria Zoé, en se levant tellement brutalement qu’elle se cogna contre la table basse.

– Hugh n’est pas du genre à faire des blagues.

Arrêté par les services secrets... mon Dieu ! Peut-être avait-il déjà été entendu par le juge, peut-être allait-il finir sa vie en prison ? Mais comment le MI6 avait-il retrouvé sa trace ? Il lui avait juré être impossible à retrouver !

Dring.

On venait de sonner à la porte d’entrée.

– J’y vais, fit Mary.

Zoé ne savait plus quoi penser ni que faire. Tous les plans qu’elle avait pu façonner dans sa tête avec l’espoir de sauver Will tombaient en ruine. Jamais elle n’aurait imaginé cela possible. William en prison. Elle, désespérément seule. Et le meurtrier de la mère de son meilleur ami toujours en liberté. C’étaient les pires vacances de sa vie.

– J’ai trouvé ça sur le perron. Zoé, cela t’est adressé.

Elle leva la tête vers Mary, qui lui tendit une enveloppe kraft. Elle était très légère et ne semblait contenir qu’un fin objet. Elle la déchira. Un CD en tomba, accompagné d’un Post-it jaune. Elle attrapa le morceau de papier adhésif.

– *William is in the Block 8, at Thirleby Rd*, lut-elle.

– C’est proche de Victoria Street. J’ai travaillé dans le quartier il y a une dizaine d’années.

– OK, on y va.

– Et le CD ? demanda Mary.

– On verra plus tard, le plus important, c’est William.

Elles quittèrent la maison en coup de vent, dans la nuit intense.

À l'instant même où j'avais composé le numéro de Mary, des bruits se firent entendre dans la cage d'escalier. Merde, et si le voisin s'était réveillé et avait décidé de rameuter tout le quartier ? Peu de chance qu'on écoute un malade pareil, mais on ne sait jamais... Je fonçai vers la porte et posai mon œil contre le judas. La lumière était allumée, si bien que je voyais clairement le palier du cinquième étage. L'appartement du voisin semblait fermé, ce n'était donc pas lui qui faisait ce boucan. Et si Gader arrivait ? Et si la femme du deuxième l'avait averti de ma venue ? J'ouvris la porte, tentant de minimiser le bruit que faisait le verrou. Je mis un pied dehors, puis deux, prenant garde de bien refermer le battant derrière moi, qui se verrouilla automatiquement.

Merde, la clé ! Je tâtai les poches de mon jean, et pus constater avec un grand soulagement qu'elle s'y trouvait bien. Ç'aurait été dramatique, dans le cas contraire.

Des voix provenaient du rez-de-chaussée. Il devait être si tard que le moindre bruit pouvait s'entendre d'un bout à l'autre de l'immeuble dans le silence environnant. Vive la vie en communauté.

Je m'étais figé, attendant anxieusement, puis j'entendis des pas pressés grimper les marches. Il y avait plusieurs personnes, à l'oreille. Deux, peut-être trois. Des pas légers, d'autres plus brusques. Un homme et une femme. Je commençai sérieusement à paniquer. Et si Gader rentrait déjà ? Et pire, si c'était Rorschach ? J'étais un homme mort. Je me ruai sur la porte du voisin

dingue, tentant de la rouvrir, sans succès. Bon, il fallait que je me calme et que je réfléchisse. Je n'avais aucune issue à part peut-être... Avant de faire quoi que ce soit, je l'entendis. Mon prénom.

– William ? William t'es là ?

Zoé. Incroyable, Zoé était là. Comment avait-elle su ? Comment m'avait-elle retrouvé ?

Je me penchai par-dessus la rambarde de l'escalier.

– Je suis là ! Au cinquième.

Quinze secondes plus tard, elle était là, à me serrer dans ses bras un peu trop musclés à mon goût. Du moins mes côtes, elles, n'étaient pas fans. Puis vint le tour de Mary, qui m'embrassa le front avec une bienveillance qui me fit chaud au cœur. Elles m'avaient retrouvé, toutes les deux !

– Entrez, j'ai un truc de dingue à vous montrer.

– Et surtout à nous expliquer, fit Zoé.

Je sus aussitôt que la nuit allait être longue, et c'est en fermant la porte que j'aperçus le disque que Zoé tenait dans sa main.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Aucune idée, Mary l'a retrouvé sur le paillason, dans une enveloppe à mon nom.

– Et vous n'avez même pas essayé de le lire sur ton Mac ?

– On n'avait pas le temps, me répondit-elle soudain sérieuse. Sur une feuille de papier jointe, il y avait l'adresse de cet appartement.

Le masque radieux que j'arborais depuis quelques minutes s'effondra.

On savait où je me trouvais.

Il savait où je me trouvais.

Nous étions en danger.

Il n'y avait plus une seconde à perdre. J'attrapai le CD, le glissai dans la fente de l'unité centrale principale et en ouvris le contenu. Au plus profond de moi-même, lorsque j'aperçus l'icône vidéo sur le seul et unique fichier présent sur le RW, je sus ce qu'il contenait. Et j'étais terrorisé à l'idée

d'avoir raison. Je double-cliquai. Même angle de caméra. Même pièce blanche. Même grand gaillard. Même médecin. Mais à la place de la femme se trouvait la personne que je redoutais le plus de voir à cet endroit. Zoé retint un hoquet d'horreur. Mary cria.

Mon père, Stephan, était attaché à la chaise métallique.



Cela faisait cinq bonnes minutes que l'envie de frapper quelqu'un de toute mes forces m'avait prise aux tripes. Il était hors de question que l'on tue mon père. La vidéo s'était arrêtée au bout de quinze minutes. Un cathéter avait été posé sur le poignet de papa, mais le liquide bleu n'était pas sorti des tuyaux. À quoi cela rimait-il donc ? Me faire peur ? M'avertir que je me trouvais sur un siège éjectable ? Le pied sur une mine ? Mais que pouvais-je bien faire pour le sauver ? Était-ce une menace afin de me faire rentrer en France ? En le laissant ici, sans mon aide ni celle de Zoé ? Je me sentais aussi inutile qu'un clavier d'ordinateur sans touches. Mon père était en train de crever à quelques dizaines de kilomètres d'ici, et j'étais coincé dans un appartement. Un appartement appartenant à son futur tueur. C'était un complot. Une machination. Un cauchemar dont j'allais m'échapper dans quelques minutes. J'allais me réveiller sous ma couette, la lumière du jour passant au travers des volets, une fièvre de cheval due à une importante grippe. Ma mère me donnerait un Dafalgan, m'embrasserait sur le front, et me prierait de l'appeler si jamais je ne me sentais pas bien.

– On doit faire quelque chose, William, dit Zoé d'une voix blanche

Je m'écroulai contre le mur, la tête dans les mains, mes jambes remontées contre ma poitrine. J'avais une migraine pas possible. J'avais envie de tout envoyer en l'air, de sauter par la fenêtre de cet appartement et d'en finir enfin avec toute cette folie.

– William, il faut faire quelque chose.

J'avais envie de lui rire au nez. On avait fait tout cela pour rien. Tout cela uniquement dans le but de retrouver le putain de salopard qui avait tué ma mère. Mais il avait été bien plus rapide ; et au lieu d'être derrière les barreaux, il était en train d'assassiner mon père.

– Lève-toi, on doit faire quelque chose.

– C'est foutu, Zoé.

Elle jeta un regard de désespoir à Mary et secoua la tête, découragée. Ma tante s'approcha de moi et s'adossa au mur.

– Tu sais William, j'étais petite lorsque ma mère est morte. La naissance de ton père et la mort de ma mère furent simultanées. Pendant un moment, j'ai eu envie de détester Stephan. Lorsqu'il est enfin arrivé à la maison, avec mon père qui pleurait les yeux fixés sur le landau, j'ai refusé même de le regarder. Lorsque je me suis rendue à l'inhumation, toute vêtue de noir, le bébé criait dans le cimetière sans comprendre pourquoi il était là, car personne n'avait pu le garder... J'ai eu des envies de meurtre. J'ai eu envie de mettre fin à tout ça. Mais c'est après, quand j'ai enfin accepté de le regarder et que j'ai vu ses grands yeux bleus, les mêmes yeux que ceux de ma propre mère, que j'ai su qui il était. Que j'ai su que c'était mon frère et que ce n'était pas lui qui m'avait enlevé ma mère. Je l'ai couvé, je l'ai protégé, peut-être même trop d'ailleurs. Mais au fond, je savais que c'était nécessaire. Car il ne faut jamais perdre espoir, William. Jamais perdre l'espoir d'aider quelqu'un que tu aimes. Ton père et toi êtes la seule famille qu'il me reste. Et jamais je ne vous laisserai l'oublier, je ferai toujours tout ce qui est en mon pouvoir pour vous sauver.

Une larme coulait sur ma joue. J'avais envie d'éclater comme une bulle de savon et qu'on me laisse enfin tranquille. Je n'avais même pas eu le temps de pleurer ma mère, moi.

– Lève-toi, William, tu as pu infiltrer le MI6, tu peux retrouver la trace de ce laboratoire. J'ai confiance en toi. Ensemble, nous pourrions sauver ton père.

Les mots de Mary percutèrent mon esprit d'une façon beaucoup plus rapide que je ne l'aurais imaginé. Je séchai mes larmes avec la manche de mon sweat, puis me redressai. Debout, je m'approchai de l'ordinateur. Je fonçai sur le Web, trouvai un logiciel de traitement audio, puis ouvris la vidéo par ce biais.

À l'aide du logiciel, je me mis à isoler les sons. Tout d'abord les voix, puis les bruits, et enfin les minuscules grésillements de fond à peine audibles. Je réglai les fréquences sonores, changeai les tonalités, puis, en augmentant le son, j'entendis ce que je désirais.

– Écoutez attentivement, fis-je à mes compères.

Pendant une trentaine de secondes, elles tendirent l'oreille, mais ne semblèrent pas réagir. J'augmentai légèrement le son, et je les vis froncer les sourcils avant de sourire.

– Mais... c'est Big Ben !

– Comment est-ce possible ? demanda Mary, interloquée.

– La magie du son ! On n'imagine pas tout ce qu'une bande peut révéler sur une localisation.

– Cela veut donc dire que Stephan est bel et bien à Londres...

– Et dans un rayon de huit kilomètres de Big Ben, ajouta Zoé.

– Comment ça ?

– On peut entendre le son des cloches jusqu'à cette limite géographique. J'ai appris ça en visitant la tour il y a quelques années, ajouta-t-elle.

– Sauf qu'on l'entend beaucoup trop pour que ce soit à huit kilomètres, déjà que le son est à peine audible, s'il était plus loin, ce serait impossible à détecter, surtout dans une grande ville. Pour moi, c'est à trois kilomètres maximum de l'horloge.

– C'est bien dommage qu'il n'y ait pas d'imprimante, ç'aurait été très utile d'imprimer la carte de Londres pour tracer la zone.

Mary ouvrit alors son sac à main et en sortit un petit dépliant.

– Tu sais que je n’ai pas de téléphone portable, alors sans tous vos GPS et autres gadgets, je fonctionne à l’ancienne, fit-elle en guise d’explication.

On l’étala sur le sol, puis à l’aide d’un stylo et de l’échelle située en bas de la carte, je traçai un cercle. Ce n’était pas parfait, mais c’était largement suffisant pour la situation.

– Donc, logiquement, cela nous fait un périmètre partant du musée Tussaud à Tower Hill... et à Vauxhall Bridge. On peut tout de suite exclure le MI6, fis-je avec une pointe d’ironie.

– Tu penses pouvoir trouver d’autres informations grâce à la vidéo, William ?

– Honnêtement, non. La seule chose qui pourrait nous aider, c’est la caméra avec laquelle elle a été tournée... Mais c’est quasiment mission impossible.

– Tu n’as rien à perdre à essayer, j’ai envie de dire.

– Rorschach est loin d’être bête, la vidéo a obligatoirement été cryptée.

– Si tu n’essaies pas, tu ne sauras pas, alors on se bouge le cul ! s’exclama Zoé.

Tel un automate, j’obéis à son ordre et me mit à trafiquer le code source de la vidéo. La plupart des gens ignorent que leurs photos et leurs vidéos contiennent plus d’informations qu’ils ne le croient : lieu, date, appareil. Autant de détails qui pourraient vraiment nous aider. Malheureusement, rien de tout cela ne transparaissait dans les propriétés du fichier. Mais avec un peu de chance, des éléments étaient encore stockés à l’intérieur... Il fallait juste que je trouve où.

Les vingt minutes qui suivirent furent un enchaînement de silences, gesticulations, déambulations, clics, frappes sur le clavier. Finalement, il me fallut moins de temps que je ne l’aurais imaginé. Dans un document caché, je trouvai l’information qui manquait. Toute photo ou vidéo stockait dans ses entrailles le numéro de série de l’appareil avec lequel le document avait été enregistré. Et grâce à quelques recherches sur Internet, il était possible

de retrouver la trace de l'acheteur. Cela demandait du temps, de la réflexion, parfois quelques petites lignes de codes afin de retrouver l'identité stockée sur les bases de données des sites, mais c'était souvent payant.

– Bingo ! fis-je en sélectionnant la série de nombres. À vue d'œil, c'est un Canon.

– OK, tu peux trouver la trace de l'acheteur ?

– Je vais te le dire tout de suite.

Je me connectai au Web que nous connaissions tous, et entrai l'URL du site magique. Après avoir collé le numéro de série, j'attendis quelques secondes, puis une nouvelle page se chargea. Comme par magie, elle afficha toutes les infos sur l'appareil. Pour connaître l'état, le lieu de l'achat, et l'acheteur, il fallait souscrire à une offre premium. J'ouvris une page du bloc-notes présent sur le PC, composai cinq lignes en PHP, me reconnectai à la page Web, et en quelques clics, accédai aux serveurs chiffrés. Le mot de passe fut d'une facilité extrême à hacker. En moins de trois minutes, je fus sur la base de données. *PhpMyAdmin*, un utilitaire qui permettait de visionner les éléments d'une base de données, avait été installé par l'hébergeur du site. Connaissant très bien le système pour en avoir moi-même paramétré, j'effectuai une recherche à l'aide du numéro de série, et retrouvai la ligne correspondant au client.

– OK les filles, j'ai tout.

Elles n'avaient cessé toutes les deux de fixer l'écran de l'ordinateur, et semblaient totalement perdues devant les informations qui s'affichaient.

– J'ai fait une recherche sur la base de données du site. En entrant le numéro de série de l'appareil qui a filmé la vidéo, j'ai pu retrouver la trace d'un acheteur. Un certain Albert Polavich qui réside sur Trinity Street. Tu sais où c'est, Mary ?

Elle sourit, et attrapa son sac.

– Pile-poil dans le rayon, mon neveu !



À bord de l’Austin Mini, nous avons dû nous farcir plusieurs kilomètres de bouchons avant d’atteindre la fameuse Trinity Street. Polavich résidait apparemment au 57. Toutes les habitations se ressemblaient, dans cette rue ; c’était le quartier parfait pour réaliser des opérations secrètes sans attirer particulièrement l’attention. Mary s’était garée dans une rue perpendiculaire au jardin qui portait le même nom que la voie, manquant par la même occasion d’éclater son pare-chocs sur une cabine téléphonique rouge.

– Bon, c’est la maison juste en face, fit Zoé.

Je sortis de la voiture, suivi par Zoé.

– Mary, reste ici. Si jamais il y a un problème, klaxonne plusieurs fois d’affilée, d’accord ? On rappliquera en vitesse.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

– Si, c’est une très bonne idée, fis-je, sûr de moi.

Elle acquiesça, peu convaincue, mais comprenant pertinemment que je ne reviendrais pas sur ma décision. Il était hors de question qu’elle nous accompagne à l’intérieur. Dès que nous fûmes dans la rue, Zoé s’approcha de moi.

– T’as déjà été approché par des colporteurs, Will ?

– Euh... Ouais, genre les Témoins de Jéhovah.

– Alors, suis-moi et regarde bien, me dit-elle avec un clin d’œil.

Nous nous sommes avancés jusqu’à la porte d’entrée, et avec un entrain typique, Zoé frappa à deux reprises à l’aide du heurtoir en fonte. Nous avons attendu une bonne minute, mais personne ne semblait avoir bougé à l’intérieur de l’habitation. Je tentai à mon tour de frapper. Toujours le même profond silence. J’allais retenter une troisième fois lorsque la porte en chêne massif s’ouvrit brutalement.

– Désolé, je ne suis pas intéressé, lâcha une voix hésitante, à travers le minuscule entrebâillement de la porte.

– Excusez-nous monsieur, commença Zoé, nous organisons une collecte afin de financer un voyage scolaire en France. Accepteriez-vous de participer à hauteur d’une livre sterling ?

La porte resta entrebâillée quelques instants, puis s’ouvrit totalement, et dévoila la personne qui se cachait derrière. Petit, trente-cinq ans environ, l’homme paraissait extrêmement étrange. Il portait une chemise à carreaux jaune fermée jusqu’au dernier bouton, un pull en maille bordeaux à col V par-dessus. Ses paupières se fermaient rapidement ; il devait porter des lentilles de contact. Il tenait dans sa main une pièce, qu’il nous tendit d’un geste très calculé.

Zoé me lança un regard. Je compris aussitôt.

Elle attrapa la pièce et referma ses mains autour de celles de l’homme, d’un geste de remerciement. Gêné, il sursauta. Je profitai de cet instant de malaise pour saisir mon iPhone et ouvrir le Taser. Je réglai la décharge au minimum et appuyai sur le bouton au moment où il retira son bras. Il s’agita subitement et s’écroula lentement contre la porte.

– Aide-moi à le traîner à l’intérieur, il pourrait attirer l’attention, marmonnai-je.

Après l’avoir tiré dans le hall d’entrée, je claquai la porte avant de me figer d’effroi face à ma propre stupidité. Nous étions entrés chez l’homme qui avait commandé la caméra sans même avoir pris la précaution de savoir si d’autres personnes se trouvaient à l’intérieur. Quelqu’un pouvait surgir d’un instant à l’autre.

– Tu veux bien faire le tour du propriétaire ? fis-je à mon amie.

Elle approuva d’un bref signe de tête, attrapa le premier couteau qu’elle trouva dans la cuisine et disparut dans la maison. Pour ma part, je fouillai Polavich et trouvai son portefeuille. À l’intérieur, son permis de conduire confirma son identité. Il y avait quelques pièces, une CB... et c’était tout. L’homme semblait faire attention à ce qu’il trimbballait sur lui. Malgré sa petite taille, il était particulièrement lourd et j’eus un mal de chien à le

positionner contre le premier mur venu. Il était encore dans les vapes, mais ne tarderait pas à se réveiller : la décharge qu'il avait reçue n'était pas très brutale.

Zoé revint à cet instant.

– Il n'y a rien dans cette baraque. Les pièces sont très sommaires, très peu de choses personnelles. Le seul élément qui sorte de l'ordinaire, c'est le labo de chimie qu'il a installé au sous-sol. Je ne sais pas ce qu'il y a fabriqué, mais ça m'a l'air d'être du genre toxique... Entre les blouses, les masques à gaz et les tubes à essai remplis d'un liquide fumant et puant, il doit travailler sur un projet dangereux. Va falloir le questionner là-dessus.

– Je pensais vraiment que le studio dans lequel tout a été tourné se trouvait ici... et que mon père serait là.

J'étais vraiment déçu ; oui, cet homme allait sûrement nous donner des indications précises, mais tout semblait indiquer que le film avait été enregistré dans ces lieux. Chaque seconde que je perdais était une seconde où mon père risquait de mourir. Au fond de moi, j'avais compris que Rorschach me considérait comme un adversaire et non comme le lycéen téméraire que j'étais, et que mon père était au final une monnaie d'échange. Sans doute n'allait-il pas lui faire de mal avant de m'avoir en face de lui... toujours est-il que je ne pouvais pas supporter de courir le risque d'arriver trop tard.

– T'inquiète ma poule, on va le retrouver ton père, fit Zoé en me claquant l'épaule.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Elle savait blesser en quelques mots, mais elle était également très douée pour détendre l'atmosphère... Un sacré spécimen de fille. Un geste brusque sur ma droite me fit sortir de mes pensées. L'homme était en train de revenir à lui. Il laissa craquer sa nuque en balançant sa tête sur le côté, et gratta sa main droite qui semblait prise de démangeaisons... Sûrement l'effet après décharge. Il ouvrit les yeux, puis braqua son regard sur Zoé et moi, à tour de rôle.

– Qui... qui êtes-vous ?

– Nous ? Personne. Mais vous, vous êtes Albert Polavich.

– Et tu nous intéresses mon vieux, ajouta Zoé en se mettant à la hauteur du type.

– Je pense que vous vous êtes trompés de cible, les enfants.

Une fossette se creusa sur ma joue, je dévoilai mes dents et m'accroupis à mon tour.

– Où est mon père ?

– Pardon ?

– Je viens de te demander où est Stephan Clarck.

– Je suis confus, jeune homme, mais je ne connais aucune personne de ce nom.

– Ne te fiche pas de moi. Où est mon père ?

– Je ne sais pas.

– Dans ce cas, nous allons opérer autrement... Rorschach, il est où ?

– Je ne connais aucun Rorschach.

– Tu te fiches de moi ?

– Je ne connais aucun Rorschach, je viens de vous le dire.

Zoé me fit un geste qui m'incitait à me décaler. Elle se mit face à l'homme et braqua son regard de tueuse dans les yeux de Polavich.

– Te fous pas de notre gueule, s'il te plaît.

– Je ne me fous p...

Zoé lui envoya un jodan zuki sur sa pommette gauche. Sa tête valsa en arrière, butant contre le mur. Sonné, il eut de la peine à rouvrir les yeux.

– T'en veux un autre ou un seul te suffit ?

Je n'étais pas toujours d'accord avec les méthodes brutales de Zoé, mais je devais avouer que ça avait tendance à fonctionner plus rapidement que la parole. Le visage rouge, l'homme ravalait sa salive, puis débita un flot de paroles en quelques secondes.

– J’y suis pour rien, ils l’ont amené ici dans la journée, m’ont filé deux mille livres en gage de mon silence, ont pris par l’occasion les trois litres que j’avais préparés, et sont partis en le laissant ici. Ils m’ont ordonné de le tuer à deux heures du matin si personne n’était venu entretemps.

– Quelle heure est-il ? hurlai-je à Zoé.

– 2 h 35.

– Qu’as-tu fait à mon père, sale fils de pute ?

J’envoyai une baffe de toutes mes forces contre la joue du gars, et son visage vola sur la gauche. Lorsqu’il commença à se redresser, je réitérai mon geste. Puis une troisième fois et une quatrième qui me brûla la paume de la main. C’est seulement quand mon poing allait buter contre le nez de l’homme que Zoé me retint le bras.

– Arrête, il ne pourra plus parler si tu continues.

Je calmai ma rage du mieux que je pus et attrapai l’homme par la chemise.

– Maintenant, tu vas me conduire à mon père, fis-je d’une voix glaciale que je ne me connaissais pas.

Zoé m’aida à relever l’homme, qui finit par marcher seul en se tenant aux murs et aux quelques meubles qui habillaient la pièce. Il nous guida vers son sous-sol, dans lequel un laboratoire démentiel, encore plus dingue que ce qu’avait pu décrire Zoé, était installé.

– C’est quoi, tout ça ?

– Mon labo, répondit l’homme, la joue rouge.

– Merci, j’avais compris. C’est là-dedans que tu produis le poison de Rorschach ?

– Je produis du poison, en effet. C’est là, fit-il en indiquant du doigt une armoire métallique.

– Comment ça, c’est là ?

Il s’approcha des portes métalliques, les ouvrit, et dévoila une série d’ouvrages qui n’avaient pas leur place ici.

– Tu peux m’expliquer pourquoi tu nous montres une bibliothèque, idiot ?

Polavich attrapa *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, qui laissa apparaître un levier dissimulé. Il tira sur la poignée et les livres se décalèrent, révélant un couloir dérobé. Il se fraya un passage à l’intérieur, puis appuya sur un interrupteur. Une lumière vive éclaira le corridor, qui nous guida jusqu’à une pièce blanche ; le même endroit que celui qu’on pouvait découvrir dans la vidéo. Et en son centre, une chaise métallique nous faisait face, sur laquelle reposait...

Papa.

– Espèce d’enfoiré, qu’est-ce que vous lui avez fait ? criai-je, en me ruant sur lui pour prendre son pouls.

C’est à cet instant qu’un éclat de rire fit fureur dans la pièce.

– Coupez ! Bon les gars, c’est qui ce bouffon ?

Je me retournai et butai contre une masse imposante. Je levai la tête.

Devant moi se dressait un homme tout sourire.

Rorschach.

Je réagis au quart de tour, et Zoé aussi. Elle attrapa le couteau coincé dans la ceinture de son jean, le mit sous la gorge de Polavich, et s’écria :

– Rorschach, écarte-toi de William. Maintenant. Ou je l’égorge.

L’intéressé détourna le regard de moi et fixa Zoé qui tentait vainement de maîtriser le gesticulant propriétaire de la maison.

– Comment connais-tu ce nom ? fit-il, la voix soudainement plus rauque.

– On sait tout sur toi. On sait que tu es parvenu à t’évader de prison, que tu as évité le crash de l’Airbus en 2004, que tu diriges un énorme réseau de grand banditisme, et que tu procèdes à des expériences sur des humains.

Il reporta son attention sur moi. Sa peau avait en effet quelque chose d’aussi perturbant qu’incroyable. À l’origine chocolat au lait, elle était parsemée de taches pâles et dépigmentées à la symétrie parfaite. C’était

donc ça, le vitiligo dont ils parlaient dans le rapport ? Je comprenais mieux son surnom de Rorschach, lui dont le corps entier semblait être un test de Rorschach.

– Je te demande pardon, gamin ? dit-il d’une voix onctueuse.

– Commence pas à m’embobiner. Tu as tué ma mère, connard !

Ses yeux brillaient de mille feux. Et je crus percevoir un frémissement d’incompréhension.

– Tu es le saint patron de la criminalité, tout le monde le sait ici.

Un homme, qui était resté derrière l’appareil photo et qui filmait justement la scène, éclata de rire. Je lui jetai un regard noir, j’avais l’impression qu’ils se payaient ma tête.

– Je pense que tu t’es trompé de cible, gamin.

– Ça m’étonnerait. Moi, et tous les services secrets de la planète.

– Personne ne me connaît vraiment, William Clarck. Nous avons tous un double visage.

L’instant d’avant, il me regardait avec un sourire en coin, et maintenant il me sautait dessus avec une rapidité incroyable. Je n’eus pas le temps de réagir qu’il m’entraîna avec lui dans sa chute, me plaquant au sol. J’entendis l’écran de mon iPhone se briser alors que je tombais lourdement. Il ne devait pas être aussi incassable que cela, cet appareil, même à travers la poche de mon pantalon. Le verre entaillait peu à peu ma jambe, et je laissai échapper un grognement de douleur. Ce n’est qu’à cet instant que Zoé réagit. Mes bras étaient tordus dans mon dos, fermement maintenus par les mains de Rorschach, mes yeux étaient fixés sur le sol blanc comme neige de la pièce, mais mes oreilles me transmettaient tout ce qui se passait. J’entendis un gazouillis, comme des gouttes d’eau s’échappant d’un robinet mal fermé, mélangés à un cri rauque. Une masse imposante s’écrasa sur le sol en deux fois. Je compris que Zoé avait fait agir la lame, la plantant dans la cuisse de l’homme. Avec un peu de chance, il ne mourrait pas. Aussitôt, je sentis un léger relâchement de la pression du meurtrier de ma mère sur

mes bras. Je relevai mon bassin et roulai sur le côté le plus rapidement possible. Le temps que l'homme réagisse, j'étais debout, la protection de verre était brisée en deux, tranchante, et elle s'était coincée de telle sorte que mon téléphone était devenu un véritable couteau. Je ne savais pas si c'était un coup de chance ou une fonction dont j'ignorais l'existence, mais c'était sans doute mon seul moyen de survie.

– Tu comptes me tuer avec ça ?

– Je te tuerais même avec un rouleau de PQ s'il le fallait, connard.

Je me ruai sur l'homme. Il évita mon premier coup d'un revers de manche, m'obligeant à m'écraser contre les genoux de mon père totalement inconscient. Un liquide bleu stagnait à l'entrée du cathéter, mais ne semblait pas avoir pénétré dans son corps. Je n'avais plus beaucoup de temps. À tout moment le poison pouvait entrer dans son organisme. Et j'avais vu les ravages qu'il pouvait faire.

– STOP ! hurla une voix d'homme.

Je me retournai brusquement. À ma gauche, Zoé tenait fermement son couteau, mais elle ne bougeait plus. Le cameraman et son assistant avaient tous deux dégainé leurs armes et la tenaient en joue juste à côté de moi. Elle ne savait pas comment réagir, et seul le couteau qu'elle tenait avec un aplomb indéniable semblait les faire hésiter. Mais plus pour longtemps. L'un d'entre eux allait la tuer. Je me relevai en m'appuyant sur le bras de mon père. Il était tellement froid.

Je n'avais pas le choix. C'était une question de vie ou de mort. Je réagis sans même réfléchir. Je tirai fort sur le cathéter, arrachai le tuyau du bras de mon père, et actionnai le bouton situé derrière le fauteuil métallique. À l'instant même où je me retournai, le jet bleu s'échappa dans un jet de toxicité fatale et frappa au visage les deux hommes. Le poison, s'infiltrant dans leurs orbites et leurs cavités nasales, frappa leurs cerveaux en quelques secondes, impactant aussitôt leur organisme tout entier. Leur peau vira au bleu, leurs veines gonflèrent, ils se cabrèrent avant de tomber raides morts

au sol. Rorschach s'était figé. Il regardait le tuyau, puis mes yeux, puis ceux de Zoé, puis le tuyau. Il était fini. Il le savait. Et nous le savions aussi.

– Des gosses, fit-il en éclatant de rire. Des putains de collégiens !

– Alors premièrement, nous sommes des lycéens. Deuxièmement, nous allons te mener tout droit en prison, et tu paieras pour les actes que tu as commis. Sauf si je décide que tu vas d'abord souffrir. Tout comme tu as fait souffrir ma mère. Ensuite tu seras sans doute condamné à titre posthume.

– Je... je ne vois pas de quoi tu parles, s'affola-t-il à la vue du poison, de la vitre brisée et du couteau de Zoé. Je n'ai jamais tué ta mère, jamais !

Je manquai de m'étouffer et éclatai de rire. Jamais tué personne ? Il était comédien ou quoi ?

– Je vous le jure, cria-t-il, je vous le jure ! J'ai tué personne, personne ! Je réponds aux ordres, comme les autres !

Je m'arrêtai net. Aux ordres ?

– Pardon ?

– Elle, c'est elle qui décide tout. Je réponds juste aux ordres ! Ne me tuez pas !

– Te fous pas de notre gueule. Et de qui parles-tu ?

– De Judy, Judy Goldenstein, je vous le jure, c'est la vérité !

– C'est toi qui l'as entraînée dans tes affaires ! Elle t'a sauvé, t'a fait éviter la prison, et tu l'as laissée crever dans cet accident d'avion. Elle était innocente.

– C'est faux, c'est elle qui est venue me voir ! Je vous jure !

Il s'effondra sur le sol, en pleurs.

– Elle m'a dit qu'elle m'aimait, qu'elle voulait m'aider, mais que pour cela j'allais devoir faire des choses pour elle, sinon elle me laisserait croupir en prison pendant des années. J'ai pas réfléchi, elle était magnifique. Je suis tombé amoureux et je l'ai suivie.

– Tu es donc en train de me dire que... Judy Goldenstein t'a berné ?

– Je vous le jure, c’est la vérité ! Je suis à sa merci depuis des années, mais je l’aime, je l’aime tellement. Mais après ce qui s’est passé aujourd’hui, elle ne voudra plus jamais de moi, elle va me tuer !

– Si vous dites vraiment la vérité, alors on vous mettra en sûreté si vous collaborez, articulaï-je péniblement, perdu dans cette overdose d’informations dont je n’arrivais pas à démêler le vrai du faux.

Je jetai un regard à Zoé. Ce fut suffisant pour que l’homme comprenne qu’il n’était pas surveillé. Il se jeta alors sur le sol, attrapa le tuyau et le dirigea vers nous. Je m’écartai d’un bond et me jetai vers le sol. J’entendis le bruit de la substance frapper les dalles du carrelage comme une trombe de pluie. Zoé s’élança sur lui, il étendit aussitôt son bras afin de projeter le jet sur le visage de mon amie. Je me relevai légèrement et donnai de toutes mes forces un coup de pied dans les parties intimes de l’homme qui se tordit en deux, changeant alors la direction du jet qui se déversa sur son torse et éclaboussa tout son visage. Une goutte retomba sur mes chaussures, transformant le blanc de mes Stan Smith en un cuir bleuet. Je me décalai et me relevai péniblement, me tenant au mur, mais déjà les convulsions de Rorschach débutaient.

Quinze secondes plus tard, il était mort.

Emportant avec lui la vérité.

Sa véritable identité.

Celle de la meurtrière de ma mère.



Cela faisait près d'une heure que j'avais contacté la mère supérieure pour la prévenir du massacre. J'avais eu la chance d'avoir son numéro enregistré dans les contacts de l'iPhone, et non dans ceux du logiciel installé par la coque spéciale. Elle m'avait répondu dès la première sonnerie, et m'avait assuré qu'une équipe de nettoyage arriverait sous deux heures. J'étais en panique totale. Je venais de tuer deux personnes, une autre était morte par accident devant moi, et j'avais perdu tout le fil de l'histoire. Rorschach n'était en vérité pas Rorschach, et tout ça n'était qu'un coup monté préparé depuis des années. Putain, je me sentais sale. Sali par le meurtre de deux hommes qui avaient certainement une famille, des enfants, une épouse qui attendraient leur retour pendant des heures sans imaginer qu'ils étaient morts, empoisonnés par une substance bleue sortie d'on ne sait où. J'étais un monstre. Au même titre que la personne derrière tout cela, je ne valais pas mieux qu'elle.

– William, ça va ?

Zoé me faisait face, relevant une mèche brune qui me tombait sur les yeux. Malgré toute cette horreur, elle semblait n'être affectée en rien.

– Relève-toi, on doit fouiller la maison avant l'arrivée de l'équipe de nettoyage. Je sens bien qu'on va être obligés de rentrer à Paris sous peu.

– Je... je ne peux pas, Zoé.

– Comment ça, tu ne peux pas ? fit-elle d'une voix sèche.

– Tout ça, là, c’est parti trop loin. Je voulais trouver l’assassin de ma mère, pas en devenir un.

– William, regarde-moi.

– Non, Zoé, je ne veux pas te regarder pour devoir encore écouter ta leçon de morale. Tuer, ce n’est pas rien. Je pensais que ça se passerait comme sur des roulettes, mais c’était loin d’être le cas. Tu trouves ça normal ?

– Si tout était normal, alors je ne m’intéresserais pas à toi, Will. Je ne t’aurais jamais aidé à te débarrasser de ces idiots qui voulaient te tabasser. Je ne t’aurais jamais suivi dans cette aventure. Je n’aurais jamais accepté d’être ta meilleure amie. Mais la vie est faite ainsi. Tu n’avais pas le choix.

– Et pourquoi, putain ?

– Parce qu’ils allaient nous tuer. Et que tu as tout fait non pas pour les tuer, mais pour survivre et me sauver. Alors c’est triste, mais nous n’avions pas d’autre choix.

Je me concentrai dans mon mutisme, à la recherche d’un élément qui me permettrait de lui clouer le bec. Néanmoins, rien ne me venait à l’esprit et je fus bien obligé d’admettre qu’elle avait raison sur toute la ligne.

– Bon, je vais faire un tour dans cette baraque.

Je me relevai et sortis du studio de tournage. Je sentais toute l’adrénaline de la journée retomber en une sorte de masse inconfortable sur mes épaules. Devant moi se trouvait le laboratoire de fabrication du poison bleu... Des fioles jaugées étaient disposées sur des supports en bois, remplies de différents liquides. Certains incolores, d’autres bleus. Je m’approchai pour les inspecter. Il y avait sur le plan de travail plusieurs balances sur lesquelles des coupelles en verre attendaient d’être récupérées. À côté, un sachet en plastique rempli d’une poudre blanche ressemblant à de la farine. Je n’étais pas un expert des substances illicites, mais cela me donnait l’impression d’être une drogue dure. À côté, tout un dispositif de dilution et de dissolution. Des béchers, fioles, pipettes graduées, sans

oublier les gants et les lunettes de protection. J'avais l'impression d'être en cours de chimie au lycée. Il ne manquait que la feuille de notation et ma blouse pour y être totalement. Au sol, plusieurs bidons d'une matière gluante bleue patientaient avant d'être utilisés. J'en déduisis donc que ce poison originel était ensuite dilué avec un liquide, avant d'être ajouté à une drogue dissoute. Il allait falloir que je prélève des échantillons pour les faire analyser quand nous serions rentrés à Paris. Si je parvenais à remonter la trace du poison, j'arriverais peut-être à découvrir la localisation de la personne qui se cachait derrière tout ce business. Je levai les yeux, à la recherche de récipients discrets pour cacher les prélèvements. L'équipe de nettoyage ne devrait plus tarder à arriver, et il ne fallait pas qu'elle me trouve en train de récupérer des éléments de la scène de crime. Surtout que tout serait ensuite confié à la DGSE ou au MI6. Sur l'un des murs était accroché un meuble à tiroirs transparents. J'en ouvris au hasard et y trouvai par miracle des petits sachets en plastique, dans lesquels je disposai respectivement quelques millilitres de la substance transparente, idem pour la bleue, puis ajoutai quelques grammes de la « farine ». Je rangeai le tout dans une autre pochette plus grande, puis dans la poche arrière de mon jean, en faisant bien attention que tout soit parfaitement hermétique. Manquerait plus que je meure empoisonné !

– William, une camionnette verte vient de se garer devant la maison.

Comme quoi, j'avais eu le nez fin. Cinq hommes entrèrent quelques secondes plus tard dans la maison. Trois habillés de la tête aux pieds en combinaison blanche, deux autres en costume noir.

– Jeunes gens, Thomas Penaud, fit l'un deux en réajustant sa cravate grise. Je travaille pour la DGSE à Londres... Faut avouer que vous vous êtes foutus dans un sacré merdier !

– Nous sommes au courant, merci, fit Zoé.

– Bon, trêve de plaisanterie. On nous a signalé trois morts, un blessé grave et un homme inconscient, qui est d'ailleurs de la maison. Est-ce bien

cela ?

J'approuvai d'un signe de tête, et l'accompagnai dans le studio. Le sol était recouvert de sang et de poison. Le propriétaire de la maison se contorsionnait sur le sol, une douleur insupportable frappant sa jambe. J'indiquai le corps de Rorschach à l'agent secret, qui se précipita aussitôt dessus.

– Merde, vous l'avez tué ?

– Il s'est envoyé le poison en pleine figure, involontairement.

– Mais quel imbécile !

– Quelques secondes plus tôt, il nous suppliait de ne pas le tuer.

– C'est vraiment débile, il devait avoir beaucoup d'informations à dissimuler. Toujours est-il que vous n'avez maintenant plus rien à faire dans cette pièce.

– Mais, c'est...

– Écoute-moi, fit l'homme en s'approchant de Zoé, tous les deux, vous n'avez strictement rien à faire ici, ni à vous mêler d'une affaire d'État. Vous vous êtes foutus dans une merde pas possible, sachez-le. Alors maintenant, nous allons laisser ces deux hommes en blanc terminer leur boulot, et nous rendre à l'aéroport Londres-Heathrow.

– Et mon père ?

– Ne vous inquiétez pas, il prendra le même jet que nous.

– Sa vie est en danger ?

– Il a l'air sain et sauf, juste inconscient.

L'homme avait l'air convaincu de ce qu'il avançait. Je regardai mon père, il semblait plongé dans un sommeil des plus profond. Cela me rassurait de savoir qu'il allait rentrer avec nous à Paris. Du moins, par le même avion. Je m'approchai de lui, pour le détacher.

– Fais les bras, je m'occupe de la tête, me lança l'homme.

Les liens qui le bloquaient étaient verrouillés par un boulon situé sous le repose-bras de la chaise métallique. On se serait cru dans le couloir de la

mort d'une prison américaine. L'odeur du sang et les cris du blessé ne faisaient que confirmer ce sentiment. Je détachai le bras gauche de mon père, puis m'attaquai au droit. Lorsque ce fut fait, j'inspectai l'aiguille encore enfoncée dans sa peau. Je la retirai.

C'est alors que je vis la goutte.

Elle s'échappa de la mèche métallique.

Tomba sur la petite goutte de sang qui perlait à son poignet.

– Vite, putain !

L'un des hommes en blouse blanche accourut, mais déjà le poison s'infiltrait dans le bras de mon père.

– Putain, appelez les secours, il va crever !

Je hurlai, mon cerveau tournait beaucoup plus rapidement. Je me sentais comme un junkie en manque de came, agressif, prêt à tuer tout le monde. Non pas pour ma survie, mais pour celle de papa.

– On n'a pas le choix.

Je me retournai et vis les deux agents de l'équipe de nettoyage installer un garrot sur le bras de mon père. Je ne compris pas immédiatement ce à quoi ils allaient procéder, mais c'est lorsqu'ils attrapèrent une mini-hache dans leur mallette que mon esprit réagit.

– Nan, faites pas ça ! criai-je, horrifié.

Thomas Penaud me tira en arrière, et bloqua ma tête pour que je ne puisse pas regarder. Il s'abaissa à mon niveau et me jeta dans l'oreille :

– C'est ça, ou le poison atteindra son cerveau et ton père crèvera en deux minutes.

J'entendis le son. La déchirure dans l'air, Le bruit de la lame contre l'os, le métal de la chaise qui crisse. Mon père se réveilla subitement en hurlant, surpris par la douleur. Le sang qui gicle sur le sol, comme une bouteille se vidant de son contenu. C'était trop. Je courus dans la rue et me vidai l'estomac, le corps en vrac, Zoé sur mes talons.

L'avion se posa à 11 heures du matin, heure française, sur le tarmac de l'aéroport du Bourget. Il faisait particulièrement beau pour une journée d'avril, malheureusement le soleil ne parvint pas à me redonner le sourire. J'étais apeuré. Pris de la tête aux pieds par une inquiétude sans nom. Là, dans cet avion, mon père attendait, amputé, d'être envoyé à l'hôpital d'instruction des armées du Val-de-Grâce. Ses chances de survie étaient minimes. Grâce à l'intervention immédiate des agents, le poison n'avait pu atteindre le cœur, seule sa main coupée avait été touchée. Un médecin nous avait rejoints à l'aéroport de Londres pour suivre l'évolution de son état de santé. Le garrot avait permis de stopper en partie l'hémorragie, et le fait d'avoir maintenu son bras en hauteur sur tout le trajet avait permis au processus de cicatrisation de se mettre en place malgré les circonstances atroces. Thomas Penaud avait fait à Stephan une injection de morphine, grâce à une seringue gardée au cas où dans sa trousse de secours. Papa semblait sur la bonne voie, du moins c'est ce qu'on avait tenté de me faire croire.

Zoé à mon côté, nous avons descendu les marches métalliques avant de poser le pied sur le sol français. Un groupe de cinq hommes attendaient, ainsi qu'une femme plus en retrait. Je reconnus aussitôt Inès, la mère supérieure, qui fonça jusqu'à moi, me prenant au dépourvu.

– Bon sang, William, fit-elle, ça va ?

– Je... je crois.

– Dès que j’ai appris pour toi et ton amie (elle lança un regard à Zoé), et pour ton père, j’ai sauté dans ma voiture.

– C’est... vraiment aimable.

Je ne savais pas véritablement quoi lui répondre. Je n’avais jamais rien demandé à cette femme, mais elle semblait vouloir par-dessus tout m’aider. Voyant que les cinq gaillards en costume noir attendaient la fin de notre discussion, j’ajoutai :

– Que va-t-il se passer, maintenant ?

Elle jeta un coup d’œil en arrière. Je me rendis compte à cet instant qu’elle était habillée de vêtements entièrement « civils », et non avec son costume de bonne sœur.

– Ces hommes sont de la DGSE. Ils vont vous escorter jusqu’à un appartement dans le 11^e arrondissement, puis vous serez convoqués dans l’après-midi auprès de mes supérieurs. Même si vous avez permis de boucler une affaire traînant depuis des mois, vous êtes considérés comme des terroristes par le MI6 et Interpol, et vous devrez rendre des comptes. Mais ne vous inquiétez pas, beaucoup de facteurs jouent en votre faveur.

– L’affaire est loin d’être résolue, vous savez, ajouta Zoé.

– Vous avez mis la main sur Rorschach. Même s’il est mort, les documents que vous avez trouvés sur son serveur prouvent qu’il gérait des activités illégales. Nous avons donc assez d’infos pour faire tomber ses subalternes. Mais on en reparlera plus en détail tout à l’heure. D’ici là, soufflez.

– Et pour mon père ?

– Je te tiens au courant, William. Il est déjà dans une ambulance en direction de l’hosto, et son pronostic vital ne semble pas engagé.

Je la remerciai d’un signe de tête.

– Faites attention à vous, jeunes gens, fit-elle lorsque nous lui tournâmes le dos, nous avançant vers les hommes en complet sombre.

– William Clarck, Zoé Gomis ?

– Oui.

– Suivez-nous.

Cinq minutes plus tard, nous étions à bord d'un monoplace aux vitres teintées, filant comme une flèche parmi les véhicules qui circulaient dans la capitale parisienne. Je ne savais pas comment aborder l'idée que Zoé et moi devrions rendre des comptes à la DGSE le lendemain, et une boule commençait à se former au creux de mon estomac. J'avais fait tout cela pour une raison logique, concrète. Personnelle, oui, mais avec l'espoir d'aider le gouvernement. J'assumais les conséquences, mais il était hors de question que Zoé soit incriminée pour quoi que ce soit. J'avais tué, elle avait été sauvée. Point à la ligne.

La voiture s'arrêta devant un immeuble récent. Deux hommes nous firent sortir du véhicule, puis nous escortèrent jusqu'au deuxième étage. L'un d'eux déverrouilla la première porte à droite, et nous entrâmes dans un studio avec deux lits séparés, une salle de bains et une kitchenette. Cela ressemblait à une piaule louée sur Airbnb pour 30 euros la nuit. Il y avait le strict nécessaire et rien de plus. Quand les agents constatèrent que nous étions bien entrés, ils fermèrent la porte et la verrouillèrent à double tour. Nous étions enfermés.

– J'ai l'intime impression qu'on est dans la merde.

– Si tu veux tout savoir, moi aussi, ajoutai-je. Le seul point positif, c'est que tu vas enfin avoir un portable.

Elle me jeta un regard incrédule pendant que je sortais de ma poche un Smartphone protégé par une coque noire opaque. Je le lui tendis, accompagné d'un clin d'œil.

– Mais... ?

– La prochaine fois qu'on croise des agents de la DGSE, rappelle-moi de leur dire de ne jamais laisser leur portable dans la poche arrière de leur pantalon.

– Merci, cela pourra toujours servir.

Zoé s'avança jusqu'à la seule fenêtre de la pièce, qui ne disposait d'aucune ouverture. On était faits comme des rats, obligés d'attendre le gong de la DGSE.

– Lève la tête, Will.

Je dirigeai mes yeux vers le plafond, et découvris avec stupeur qu'en plus d'être enfermés, nos moindres faits et gestes étaient épiés par les services secrets. Une caméra d'angle retransmettait tout. Pour évaluer notre niveau de dangerosité ?

– Je pense que le fait que j'ai tué deux hommes les a perturbés.

– Comme cela t'a perturbé toi... Et c'est normal, à 16 ans, tu n'es pas censé faire ça.

– Putain, Zoé, qu'est-ce que je vais faire ?

– Qu'est-ce que *nous* allons faire. Aucune idée, mais va falloir la jouer simple, et dans quelques jours on aura retrouvé notre lycée, comme avant.

– Mais ce que tu ne comprends pas, c'est que plus rien ne sera comme avant ! Pour toi, oui, c'est sûr, tes parents n'attendent que ça, que tu rentres. Toute ta petite famille se fait un sang d'encre en pensant à ce qui pourrait t'arriver... Tu vas retrouver ton lit, ta classe, ton argent de poche, le gars sur qui tu fantasmes depuis des semaines. Rien n'aura changé pour toi, c'est clair. Sauf que moi, Zoé, je vais arriver dans une maison dans laquelle le sang de ma mère a coulé. Je vais rentrer sans mon père qui sera à l'hôpital. Je vais retrouver les cours avec un proviseur qui me surveillera sans cesse, pour vérifier que je ne m'introduis pas une nouvelle fois dans son coffre-fort. Putain, je suis même certain que des flics me suivront pour être là, au cas où j'aurais envie de tuer d'autres personnes. Plus jamais ça ne sera comme avant. Et par-dessus tout ça, j'aurais l'impression d'avoir échoué, de ne pas avoir retrouvé l'assassin de ma mère.

– Mais tu l'as trouvé, William, même la femme de tout à l'heure l'a dit.

– Nan, je l'ai pas trouvé. Je suis convaincu que Rorschach n'a pas menti, je suis convaincu que ce n'était qu'un visage et que derrière ce

complot se cache une autre figure, une éminence grise qui contrôle tout sans jamais se montrer.

– William, à un moment, il faut dire stop. Tu vas trop loin. Tu as sauvé ton père, le meurtrier de ta mère est mort.

– J’ai 16 ans et je ne passerai pas ma vie avec ce poids sur le dos.

– Ah ouais ? Très bien alors, très bien. Mais tu comptes faire quoi ? Agresser les hommes qui viendront nous chercher tout à l’heure, voler leur caisse et retourner en Angleterre sans aucune piste concrète ?

– J’ai une piste, même deux.

– Et lesquelles ?

– Suis-moi, fis-je en l’entraînant dans la salle de bains. Y a pas l’air d’y avoir de caméra là-dedans.

– Y a peut-être des micros.

– Cela m’est égal.

Je sortis de ma veste les sachets dont j’avais relevé le contenu dans le labo de Londres. Je les déposai dans la main avec délicatesse, ne voulant en aucun cas les faire exploser.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Le poison et ses composants.

– Et tu comptes faire quoi de ça ? demanda-t-elle en manquant s’étouffer.

– Qu’ils soient analysés.

– Et dans quel but ?

– Si on parvient à remonter la trace de cette saloperie, peut-être arriverons-nous à savoir où chercher. Et c’est la même chose pour la poudre blanche... Je pense que c’est de la drogue, mais je n’ai aucune idée de la raison pour laquelle elle est mélangée à la substance.

– William, écoute-moi s’il te plaît.

– Zoé, arrête de jouer la mère poule. Ce n’est pas parce que la mienne est décédée que tu dois prendre son rôle.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je veux juste que tu arrêtes cette foutue obsession que tu t'es mise en tête. Et de toute manière, je ne serai jamais ta mère.

Elle s'approcha de moi, et colla ses lèvres sur les miennes.

– Tu joues à quoi, là, fis-je en la repoussant.

Elle détourna le regard, vexée.

– J'ai pensé que... enfin bref, je me suis fait une mauvaise idée.

– Non, mais ce n'est pas le problème, c'est juste que ce n'est pas le moment Zoé, et j'ai l'impression que tu fais uniquement ça pour que je t'écoute.

– Bien sûr que non !

Je savais qu'elle mentait, mais je n'avais pas le temps de me concentrer là-dessus. La salle de bains disposait d'une fenêtre s'ouvrant en oscillobattant. À part casser la vitre, je n'avais aucun moyen de passer mon corps entier à travers l'ouverture, trop étroite de toute façon. Il fallait donc que je trouve une autre issue. Je passai devant Zoé, qui me jeta un regard noir, puis levai la tête vers la bouche d'aération. Nous étions dans un immeuble récent, dont une partie était consacrée à des bureaux. Il y avait donc un système d'air conditionné, et par conséquent, des conduites desservant tout l'immeuble. Si je parvenais à atteindre le couloir par ce biais, je pourrais quitter le bâtiment. Je donnai un coup de pied dans la plaque située sur le côté du lavabo : la conduite semblait assez large pour que je m'y glisse. Je récupérai les échantillons et me plaçai devant Zoé.

– Reste ici, circule parfois dans la chambre, laisse croire à ceux qui nous regardent que je prends un bain. Je reviens vite. OK ?

– Tu fais vraiment chier.

– Je sais.

Sans un dernier regard, je plongeai dans la conduite et rampai à l'intérieur pendant de longues minutes. Il y régnait une atmosphère très étrange, sombre, mais si j'avais du mal à m'insinuer entre les parois, je

n'avais pas l'impression d'étouffer pour autant. Un rayon de lumière fusa à ma droite. Je constatai que c'était la bouche d'air qui desservait un autre appartement. Je m'y faufilai. C'était un open space, les locaux d'une entreprise, très certainement. Plusieurs postes étaient installés, mais personne ne semblait y travailler. Néanmoins, il faisait encore jour, il pouvait donc y avoir des employés dans les couloirs. Je repoussai la plaque des mains, elle retomba sur la moquette grise. Je me faufilai jusqu'à l'extérieur et sortis aussitôt de ma poche les trois sachets. Ils étaient dans un parfait état.

– Il me faut un téléphone, me dis-je à haute voix.

Je trouvai un fixe installé sur un bureau très bordélique. Je lançai par la même occasion l'ordinateur sur le site des Pages Jaunes. J'y tapai le nom de mon professeur de chimie, sélectionnai la localité et croisai les doigts. Une bonne trentaine de solutions me fut proposée. Je les fis défiler, puis m'arrêtai sur un nom : Arnaud Aimé. Il résidait à quelques mètres de mon lycée et l'adresse indiquait une rue perpendiculaire à ce dernier. Je pianotai le numéro de téléphone sur le clavier du fixe, puis décrochai le combiné. J'attendis trois tonalités avant que quelqu'un réponde.

– Allô ?

Je reconnus la voix de mon prof.

– Monsieur Aimé ?

– Si c'est pour me vendre des fenêtres, je vous arrête tout de suite, je viens de changer les miennes.

– Non, pas du tout, monsieur. Je suis William Clarck, votre élève.

– C'est fort gentil de vouloir prendre de mes nouvelles, mais je trouve ça un peu gonflé de votre part, jeune homme, de me téléphoner sur ma ligne personnelle.

– Je sais, pardonnez-moi, mais j'ai vraiment besoin de votre aide. C'est d'une urgence extrême.

– Dans ce cas, je vous écoute.

– Je vous passerai les détails, mais je voudrais trouver la provenance de substances retrouvées dans le sac de mon frère. Cela me fait atrocement peur, et je ne veux pas le dénoncer à la police... sauriez-vous à qui je peux m'adresser ? Surtout que je suis à Paris.

– Hum... À Paris, dites-vous ?

– Oui, dans le 11^e.

– Rendez-vous rue du Morvan, chez un certain Patrick Antonic. Dites-lui que vous venez de ma part, il vous aidera. Il me doit bien cela !

– Un grand merci, monsieur.

– Je vous en prie, William... Faites attention à vous, et à lundi en cours !

– Euh... oui, à lundi.

Bon sang, ces profs, toujours les mots pour vous démoraliser. Dix minutes plus tard, je courais dans la rue, en direction de l'adresse que m'avait donnée M. Aimé.

Mon doigt s'écrasa sur la sonnette. Je venais de passer dix minutes à chercher le nom de l'homme sur une boîte aux lettres. Il vivait dans un immeuble à la peinture beige, dont les murs étaient ci et là recouverts de tags.

– Oui ? fit une voix dans l'interphone.

– Bonjour, monsieur, je suis un élève d'Arnaud Aimé. J'aurais besoin de votre aide.

– Oui, il m'a prévenu. Montez, je suis au premier, porte gauche.

La porte se déverrouilla, et je grimpai les marches jusqu'à la porte d'entrée de l'ami de mon professeur, qui s'ouvrit au moment où j'arrivais.

– William, c'est cela ? fit-il en me serrant la main.

– Tout à fait, monsieur Antonic.

– On va se tutoyer, ce sera plus simple. Entre donc, et montre-moi ce pourquoi tu aurais besoin de moi.

Je lui fis aussitôt confiance. Il y avait quelque chose de bienveillant qui émanait de cet homme vêtu d'un jean et d'un polo Roland-Garros. De ma poche, je sortis les deux sachets, que je déposai devant lui.

– OK, suis-moi.

Il vivait dans un duplex, le deuxième étage étant desservi par un escalier en colimaçon. La décoration était très industrielle, elle avait un certain charme. Il m'emmena au niveau supérieur, dans une pièce verrouillée à clé. Je m'arrêtai net en entrant.

– Incroyable, murmurai-je.

L'homme disposait d'un laboratoire de chimie comme jamais je n'en avais vu. Les murs étaient recouverts d'étagères sur lesquelles des ustensiles et de la verrerie attendaient d'être utilisés. Des casiers en plastique contenaient des bocaux de produits plus ou moins toxiques. Au centre de la pièce, deux grandes paillasses servaient de plans de travail pour mener des expériences. C'était fabuleux.

– Mais... comment se fait-il que vous ayez tout cela chez vous ?

– Je suis chimiste indépendant depuis vingt ans. Mon travail est de fournir aux sociétés et petits laboratoires des services discrets, et à bas prix, ce qui leur évite ainsi d'engager quelqu'un à plein temps.

– Et vous faites quoi, pour ces entreprises ?

– Oh ! De tout. Des analyses comme des tests cliniques, des compositions de produits... Il m'arrive même de travailler pour des détectives privés désirant des réponses rapides.

– C'est impressionnant, vraiment.

– Merci. Qu'est-ce qui t'amène ici ? Arnaud m'a dit que tu souhaitais connaître ce que consommait ton frère ?

– En vérité, je n'ai pas de frère.

Ses pupilles vertes me jetèrent un regard interloqué.

– On a essayé d'empoisonner mon père à l'aide d'un poison constitué de ces deux produits, fis-je en lui tendant les deux sachets.

– Intéressant...

– Si j'avais dit la vérité à M. Aimé, il m'aurait demandé de me rendre au poste de police, sauf que c'est bien plus compliqué que cela.

– Ne t'inquiète pas, je suis habitué à travailler dans la discrétion la plus totale, donc je n'irai pas chercher plus loin la raison pour laquelle tu veux savoir cela.

– Merci.

– Alors... Voyons voir...

Il attrapa les deux éléments, qu'il vida respectivement dans deux béchers. Il étudia en premier lieu la poudre blanche. Après plusieurs minutes de manipulations, de dissolutions, de recherches sur Internet, il finit par sourire.

– Je pense qu'il s'agit d'amphétamines.

– Qu'est-ce que c'est, exactement ?

– Tu as vu *Breaking Bad* ?

– Ouais.

– En gros, ce sont des stimulants qui augmentent la quantité de certaines substances chimiques dans le corps, et qui agissent directement sur le cerveau et les nerfs. Ils sont utilisés dans le milieu médical, notamment pour traiter l'obésité. Mais les amphétamines sont surtout connues pour être à la base même de drogues, dont la métamphétamine.

– Comme dans *Breaking Bad*.

– Exactement. Je pense que si le poison est coupé avec cela, c'est pour accélérer sa propagation dans le corps humain. Le sang atteint plus rapidement le cerveau, et par conséquent, le poison attaque le système nerveux.

– C'est très ingénieux.

– En effet... Les chances de survie sont de quelques minutes, tout au plus.

– Tu penses pouvoir trouver l'origine du poison bleu ?

– On va très vite le savoir.

Il prit quelques milligrammes de la substance à l'aide d'une spatule, qu'il disposa au fond de différents contenants. Ce qui se passa ensuite fut bien trop compliqué pour moi. Il effectua diverses opérations, versa des liquides dont je ne connaissais pas les noms, les mélangea, les secoua, préleva des gouttes, en plaça d'autres dans une machine, puis les observa au microscope. L'opération prit plus d'une heure. Une heure pendant laquelle je restai assis sur un tabouret, sans décrocher un seul mot. C'était assez

incroyable de voir à l'œuvre un chimiste aussi qualifié. Ses lunettes en plastique sur les yeux, sa blouse blanche fermée jusqu'au cou, ses gants en latex remontant jusqu'au coude, il semblait pris d'une passion sans faille.

– Viens voir par là, me dit-il. Prends les lunettes là-bas en revanche, ainsi que des gants et une blouse.

Lorsque je me fus vêtu des éléments de sécurité, je me rapprochai de lui.

– Tu avais raison, c'est bien du poison. Et d'une toxicité comme j'en ai rarement vu. Mais le plus impressionnant, c'est qu'il n'est ni végétal ni industriel.

– Comment cela ?

– J'ai pu observer des cellules qui montraient clairement que cela ne pouvait avoir été extrait que d'un corps vivant. D'un animal.

– Mais... quel animal pourrait avoir la capacité de produire une telle substance ?

– C'est la question que je me suis posée pendant un moment, avant de trouver la réponse sur Internet. Tu es déjà allé en Amazonie ?

– Non, du tout.

– On y trouve beaucoup d'animaux exotiques, dont des amphibiens qui secrètent des batrachotoxines capables de tuer à une vitesse stupéfiante. Il te suffit de leur caresser le dos pour te brûler la peau jusqu'à l'os. Injectées dans le sang à hauteur de 0,2 gramme, elles sont capables de faire cesser de battre ton cœur en un rien de temps.

– Et ces amphibiens, c'est quoi au juste ?

– Des *Phyllobates terribilis*. Une espèce de grenouille.

– C'est juste incroyable, bon sang... Une grenouille toxique !

– Extrêmement toxique, même ! Capable de tuer 10 à 20 humains, et 10 000 souris...

– Et elle se balade dans la nature comme ça ?

– En Amazonie, la nature est reine.

– Mais comment ont-ils réussi à se procurer ces bestioles pour en tirer du poison ?

– Excellente question... Et je ne pourrai pas te donner plus d'infos, je suis allé au bout de mes recherches.

– Merci beaucoup... Je compte sur votre, enfin, sur ta discrétion.

– Tu peux. Je te raccompagne.

– Et je ne te dois rien ?

– Non. Je garde ce que tu m'as rapporté en échange, me fit-il avec un clin d'œil.

– Euh... Pas de problème.

– Bonne chasse à la grenouille ! me lança-t-il en fermant la porte.

– Pardon, qu'as-tu dit ?

C'est à cet instant que tout s'éclaira.

Il n'était toujours pas revenu. Zoé faisait les cent pas dans l'appartement depuis près de deux heures. Les hommes de la DGSE n'allaient pas tarder à arriver, et lorsqu'ils découvriraient l'absence de William, cela ne jouerait pas en sa faveur. Loin de là. Elle prit place sur l'un des lits, la tête entre les mains. Tout lui échappait, elle avait clairement l'impression de perdre les pédales. William ramenait tout à ce qu'il avait fait, mais elle aussi avait cogné, elle aussi avait été violente. Transpercer la cuisse d'un médecin manipulé par des malades n'était pas rien. Accompagner son meilleur ami dans cette aventure ne l'était pas non plus. Son meilleur ami... Bon sang, qu'est-ce qui lui avait pris de l'embrasser ? Pourquoi ? C'était ridicule. Elle connaissait William depuis la quatrième, jamais elle n'aurait eu l'idée auparavant de franchir ce cap. Non pas parce qu'il ne l'intéressait pas, au contraire, il était bien au-delà de ses goûts, mais c'était bien trop étrange. Il était comme son frère jusqu'alors. De toute manière, ce n'était pas le moment de penser à ça. Son ami était parti à la recherche du coupable en la laissant croupir ici, et elle ne le supportait pas. C'était comme une prison, ce studio. Et dans quelques minutes, des hommes vêtus de noir l'emmèneraient comme dans *Le Bureau des Légendes* au 141, boulevard Mortier, dans le 20^e arrondissement. Le siège social de la direction générale des Services extérieurs. Elle subirait un interrogatoire dans un bureau vitré, discuterait avec des hommes au charisme déroutant et au machiavélisme beaucoup trop affolant pour elle. Dire qu'elle avait peur était inexact, non,

elle frissonnait de la tête aux pieds d'une épouvantable sensation, comme si un couperet allait tomber sur sa tête. Sa vie entière avait été calculée depuis sa naissance : elle serait une bonne élève, ferait du sport, serait belle, déterminée, entrerait dans une grande école, se marierait, aurait deux ou trois enfants, irait à la messe le dimanche et décéderait d'une « belle mort » dans son sommeil à 90 ans. Mais ces dix derniers jours avaient changé la donne. Non, elle n'irait plus à Sciences Po. Non, elle ne consacrerait pas sa vie à son métier et à son foyer. Non, elle deviendrait ce qu'elle avait toujours voulu être.

Libre.

Elle se leva, se planqua sous la caméra et lui fit un doigt d'honneur assorti d'un grand sourire. Elle jeta un vase, posé sur la seule commode de la pièce, au centre de la fenêtre qui vola en éclats. Ses jambes passèrent au-dessus de la rambarde, déchirant par la même occasion un morceau de son jean qui était resté coincé sur un bout de métal, et escalada la façade de l'immeuble. Ses pieds atterrirent sur les débris de verre dans un craquement qui la fit sourire quelques instants. Ses New Balance frappèrent le sol de plus en plus vite au fur et à mesure qu'elle dévalait la rue en courant. William n'avait plus son téléphone, les agents qui étaient venus les chercher à Londres le lui avaient repris. Elle n'avait donc aucun moyen de prendre contact avec lui. Mais s'il y avait bien une chose dont elle était certaine, c'est qu'il était à Paris et qu'il devait faire analyser des échantillons. Où avait-il pu faire cela ?

Elle s'arrêta de courir et s'assit sur les marches d'une agence Pôle Emploi. Deux femmes étaient en train de fumer, la regardant d'un mauvais œil.

– Encore une gamine qui a fait le mur, fit l'une d'elles, pensant que Zoé ne l'entendait pas.

L'adolescente ne répondit rien et sortit le téléphone subtilisé à l'agent de la DGSE de la poche droite du Levi's qu'elle portait. Elle ouvrit une

application, et rechercha avec la géolocalisation un laboratoire de chimie. Le Samsung en trouva trois dans un rayon de un kilomètre. William devait certainement être proche de l'un d'entre eux. Elle commença par le premier, le plus proche, devant lequel elle se présenta quelques minutes après.

Elle entra par la double porte vitrée sur laquelle des affiches de prévention contre des maladies, virus et drogues étaient collées. Une femme en veste rose l'accueillit aussitôt.

– Mademoiselle, puis-je vous aider ?

– Euh, oui, bonjour. Je souhaiterais savoir si une personne est venue effectuer des analyses il y a quelques heures.

– Malheureusement, ces informations sont confidentielles, je ne peux les fournir sans un mandat du procureur de la République.

– Écoutez, il s'agit d'un ami très proche qui a disparu. Un jeune homme nommé William Clarck, est-il venu ici ?

– Cela ne me dit rien....

– Vous en êtes certaine ?

– On ne peut plus, jeune fille.

– Dans ce cas, je vous remercie, fit-elle en quittant le bâtiment au pas de course.

Un sur trois. William était obligatoirement dans l'un des deux restants. Zoé arriva devant le second laboratoire de chimie quelques minutes après, essoufflée. C'était un immeuble totalement banal. Sur l'application, le nom d'un homme était inscrit. Elle appuya sur le bouton qui lui correspondait sur l'interphone. La porte s'ouvrit aussitôt. Ce n'est qu'en relevant la tête qu'elle aperçut la main qui la tenait en joue avec un revolver.

Un doigt au vernis bleu sur la gâchette.

Comment avais-je pu être aussi aveugle ? Cela me paraissait complètement inconscient de ne pas m'être renseigné, ou ne serait-ce que penché davantage sur la question. J'ai cru depuis le début qu'elle était dans mon camp, mais tout cela était bien évidemment une illusion. Elle avait berné tout le monde. Les services secrets, mon père, moi. Comment avais-je pu avoir autant de merde dans les yeux ? Je lui avais accordé ma confiance, elle semblait m'avoir offert la sienne. Et pourtant... pourtant, cela ne pouvait être qu'elle. Cette histoire de chasse à la grenouille avait surgi comme une illumination à l'intérieur de mon crâne. Cette grenouille bleue m'avait marqué. La réaction d'Inès lorsque j'avais tenté de la caresser également... Pourquoi me l'avoir interdit ? Elle semblait tellement mignonne... Maintenant, j'avais compris. Ce n'était pas seulement un amphibien acheté dans une animalerie, non. C'était une tueuse à quatre pattes. Pourtant Inès l'avait prise dans ses mains... Mon crâne allait éclater.

Reprends-toi, bordel.

Je bus une gorgée de mon café. En sortant du labo, j'avais ressenti le besoin de faire une pause, de m'accorder un instant de réflexion afin de trier les informations que j'avais reçues avec l'espoir fou de comprendre enfin de quoi il retournait. Inès, la mère supérieure, serait donc derrière toute cette machination ? Aux commandes de l'un des plus importants réseaux de grand banditisme en Europe ? Mais pourquoi ? Des éléments manquaient à l'histoire... Inès et mon père semblaient avoir effectué une mission

ensemble. Lorsque je les avais surpris dans la chapelle, quinze jours avant (une éternité !), ils avaient mentionné le mot *Alpaga*. Bizarrement, j'avais le sentiment que c'était le nom d'une opération réalisée par la DGSE, et à laquelle Rorschach avait été mêlé. Cela voulait-il dire qu'Inès était déjà au courant de tout, et qu'elle tirait les ficelles au cours de cette mission ? Jouant double jeu ? Elle était dangereuse, et il fallait absolument que j'en sache plus. Mais pour ça, la seule solution était d'aller la retrouver au siège des services secrets français. Zoé allait rapidement y être transférée, et Inès serait dans la même pièce qu'elle. J'étais certain que la mère supérieure ne lui ferait pas de mal ; elle ne gâcherait pas sa couverture devant les hauts dirigeants d'un tel organisme gouvernemental, surtout après tant d'années sans avoir éveillé le moindre soupçon. Mais il fallait éclaircir la situation. Peut-être me trompais-je sur toute la ligne, mais dans le cas contraire, le danger était imminent.

Je déposai 2,30 euros à côté de ma tasse vide, boutonnai mon manteau et quittai le café. Je ne m'étais même pas aperçu que je m'étais installé à l'intérieur de l'une des cibles des attentats du 13-Novembre. Je ressentis une émotion indéchiffrable. Les terrasses étaient pleines, la vie avait repris son cours. Mais je me souviendrais toute ma vie de cette soirée, les yeux rivés sur BFMTV, une peur atroce au ventre. Je détournai la tête et aperçus un taxi. Il fallait absolument que je quitte cet endroit, où l'émotion accumulée avec la fatigue allait me mettre en vrac. J'interpellai la Mercedes.

– 141 boulevard Mortier, monsieur.

– Très bien, jeune homme.

Je bouclai ma ceinture, et la berline noire s'engouffra dans les rues de Paris vers le siège de la direction générale des Services extérieurs. On passa par l'avenue Philippe-Auguste avant de longer le cimetière du Père-Lachaise. Je fis un signe de la main à Édith Piaf puis, quinze minutes plus tard, le complexe des services secrets apparut. Au fur et à mesure que le

point d'arrivée se rapprochait, une adrénaline indescriptible commençait à gagner mes veines. Comment allais-je réagir si je me retrouvais face à elle ?

– Et voici, jeune homme, fit le chauffeur à l'accent polonais.

– Je vous dois combien ?

– 8,55 euros.

J'ouvris mon porte-monnaie. Il ne me restait qu'un billet de 10 livres, vestige de l'épopée londonienne.

– Si je vous paie en livres sterling, cela vous convient ?

– Tant que cela fait 8,55 euros, aucun problème, jeune homme.

Je lui tendis le billet, le remerciai d'un signe de tête et quittai la voiture. Devant moi se dressait l'entrée vitrée du complexe. En levant la tête, j'aperçus la gigantesque antenne permettant de capter toutes les données cellulaires. Bizarrement, la DGSE semblait moins sécurisée que le MI6 à Londres. Je sonnai tout bêtement à l'interphone, et un homme à la voix grave répondit.

– Bonjour, fis-je, William Clarck, j'ai rendez-vous cet après-midi avec votre direction.

– Veuillez patienter.

Je restai accoudé une bonne dizaine de minutes avant qu'un agent de sécurité lourdement armé me fasse entrer dans l'enceinte. Il me fit passer par divers portails de sécurité, me fouilla de A à Z, puis j'entrai dans l'immense cour intérieure. Un homme et une femme nous rejoignirent en son centre, leurs talons claquant sur le goudron.

– William ?

– Oui, fis-je en les saluant d'un signe de tête.

– Nous vous prions de nous suivre. Merci Jacques, ajouta-t-elle à l'attention du vigile.

La cour était composée d'un espace vert, ainsi que d'allées en béton entourées de bâtiments d'un blanc resplendissant. À l'intérieur étaient enfermés les plus grands secrets et les informations les plus délicates du

gouvernement et du pays. Une envie incroyable de découvrir l'intérieur me prenait aux tripes, et malgré les circonstances, je prenais un certain plaisir à la situation. J'allais pouvoir visiter les locaux des services secrets sans passer par une cellule ! Nous sommes montés jusqu'au deuxième étage, avant d'emprunter divers couloirs pour enfin atteindre une salle de réunion. Assis autour d'une table au plateau vitré, deux hommes vêtus de costumes bleu marine attendaient patiemment. Zoé n'était pas là, ni Inès. Elles allaient certainement arriver sous peu.

On me fit entrer dans la pièce. Les hommes me saluèrent, puis m'autorisèrent à m'asseoir. Ils tiraient une tête à faire peur. Ce rendez-vous risquait d'être mortel.

– Zoé n'est pas là ?

– Pouvez-vous m'expliquer comment vous avez fait pour sortir de l'appartement ?

– Par la conduite d'aération. Pas très intelligent de votre part d'avoir laissé ça accessible.

L'homme qui m'avait adressé la parole pesta en desserrant son nœud de cravate. Il portait une barbe de trois jours, brune et complètement homogène. La quarantaine, il semblait très à l'aise. Certainement un agent du renseignement. Son collègue, lui, demeurait davantage en retrait. Très jeune, il devait faire ses premières armes.

– Bon, William, nous souhaiterions éclaircir la situation à votre sujet.

– Je vous écoute.

– Le vendredi 1^{er} avril 2016, votre père et vous retrouvez Alice Clarck, votre mère, décédée à votre domicile. C'est bien cela ?

– Hum, oui, répondis-je en grimaçant.

– Stephan Clarck vous entraîne ensuite à la base de sécurité la plus proche, à savoir le monastère des bénédictines de Rouen, où vous faites la connaissance d'Inès Saurant, sœur infiltrée. Votre père vous y laisse, le temps de régulariser la mission qu'il souhaite entreprendre afin de retrouver

la trace de Rorschach. Mission qui lui sera d'ailleurs refusée par ses supérieurs.

– Pardon ? Mais comment se fait-il qu'il se soit retrouvé à Londres, dans ce cas ?

– Il est parti sans autorisation, mais nous traiterons son cas après son rétablissement.

– Je n'étais pas au courant.

– Nous non plus, du moins jusqu'à votre appel. Soit... Pourriez-vous nous faire un compte-rendu détaillé de ce que vous avez fait en Angleterre ?

J'entrepris dans sa totalité le récit de nos quinze jours à Londres. Comment nous étions arrivés, qui nous avions rencontré, la British Library, le MI6, M^{rs} Goldenstein, l'appartement et les serveurs, la maison du docteur, le poison... Cela me prit près d'une heure. Dès que des souvenirs remontaient à la surface, je les leur formulais. Une tension palpable se dégageait, il fallait que je sois convaincant, que je leur prouve que Zoé et moi n'avions pas effectué tout ce chemin pour rien.

– Quand vous parlez de serveurs londoniens... Qu'y avait-il dessus ?

– J'ai pu constater que Rorschach faisait fonctionner une quantité astronomique de données sur le Deep Web. Il organisait tout un réseau de grand banditisme et se servait de la face noire de la Toile pour trouver des clients.

– C'est tout ?

– Non, mais je crois que vous êtes déjà au courant du reste ?

– Comment cela ?

– Ben, vous avez d'ores et déjà récupéré les fichiers personnels de Rorschach, la liste de ses associés, ses comptes bancaires, si je ne m'abuse.

Les deux hommes s'échangèrent des regards circonspects. Ils se penchèrent davantage vers moi.

– Pas du tout, pourriez-vous nous éclairer sur ce sujet ?

Je ne répondis rien. Comment était-ce possible qu'ils ne soient pas au courant ? Ils me faisaient obligatoirement marcher ! Je doutais du rôle que jouait Inès dans cette affaire, mais elle avait affirmé sur le tarmac que les données que j'avais dénichées serviraient de preuves pour boucler le dossier... Je lui en avais parlé à Londres, mais si elle était aussi sûre d'elle, c'est qu'elle en avait parlé avec ses supérieurs !

– Je veux bien vous donner tous les détails, mais ne me mentez pas.

– Qu'est-ce qui vous fait dire que nous vous mentons ? fit le deuxième homme, en retrait.

– Inès Saurant m'a parlé de ces données.

– Vous a-t-elle explicitement dit qu'elle avait pris connaissance de ces détails ?

– Eh bien, je lui avais dit que j'avais découvert ces pièces, mais sur le tarmac, elle a été catégorique en m'expliquant que celles-ci permettraient de boucler l'affaire rapidement. Pour moi, elle vous en avait fait part !

– Du tout...

Les deux hommes semblaient dubitatifs. Je jetai un coup d'œil à l'horloge accrochée au mur de gauche. Zoé aurait déjà dû être là. Peut-être étions-nous interrogés dans des salles différentes.

– Où est Zoé ? demandai-je.

– Elle s'est enfuie de l'appartement.

– Pardon ?

– Mais nous contrôlons la situation. Nous l'avons vue grâce aux caméras de surveillance de la ville dans le 11^e arrondissement. Et une équipe est en train de ratisser le quartier.

Je me levai d'un bond.

– Où est-elle ?

– Nous n'avons pas l'auto...

– Rien à foutre, *où est-elle* ?

– Rasseyez-vous immédiatement.

– Je poserai mes fesses sur cette chaise lorsque vous m’aurez dit où se trouve Zoé.

– Elle a été vue pour la dernière fois du côté de la rue du Morvan.

Comment avait-elle fait pour trouver la trace de l’ami de mon professeur de physique ?

– Du moins, elle y était jusqu’à ce que les caméras ne la détectent plus.

J’écarquillai les yeux et détaillai les visages des deux hommes, l’un après l’autre. Inès était au courant de ce que j’avais découvert, mais n’en avait pas parlé à la DGSE. Zoé était rue du Morvan et avait disparu des radars. C’était trop. Beaucoup trop gros pour que ce ne soient que des coïncidences.

– Elle est en danger.

– Pardon ? fit l’un des agents.

– Je vous dis que Zoé est en danger !

– Comment pouvez-vous affirmer cela ?

– Il faut la retrouver. Maintenant.

– Attendez une minute, fit-il à l’instant où j’allais me lever et quitter la pièce. Cela ne relève plus de vos compétences, c’est bien trop grave. Et vous ne savez pas où est votre amie.

– J’ai ma petite idée là-dessus.

Je sortis de la salle de réunion et courus à travers les couloirs sans me retourner. Derrière moi, j’entendais les pas rapides des deux hommes qui tentaient de me rattraper. L’un d’eux éleva la voix et me menaça de problèmes supplémentaires si je ne m’arrêtais pas. Je dévalai les escaliers de secours et courus à travers la cour. Mes pieds écrasaient la pelouse, laissant la trace de mon passage sur ce green de golf parfait. Un homme armé attendait devant le SAS de sécurité. Il me stoppa net.

– Monsieur, veuillez vous arrêter.

– Allez au diable.

Je lui donnai un coup de genou dans les parties intimes, pris à travers le bâtiment, récupérai mon sac à dos en passant et quittai l'enceinte sans attendre mon reste. Je m'autorisai un regard en arrière. Cinq personnes, dont deux gardes, me couraient après. Je m'engageai sur le boulevard et aperçus un taxi en plein milieu de la voie, qui attendait au feu. Malgré la lumière rouge significative d'une course en cours, j'ouvris la portière et me jetai sur la banquette du véhicule.

– Déposez-moi à la Gare Saint-Lazare, vite !

– Vous ne voyez pas que je suis déjà cliente de ce monsieur ? fit une femme aux cheveux gris assise à ma gauche.

– Désolé, madame, mais c'est une question de vie ou de mort.

– Plus aucune éducation, cette jeunesse, pesta-t-elle en rivant son regard sur l'exemplaire du *Monde* qu'elle tenait entre les mains.

Le chauffeur du taxi n'ajouta rien. Trente minutes plus tard, il me déposa devant la gare ferroviaire. Le Burger King me fit l'œil dès mon arrivée dans la magnifique galerie marchande, me rappelant que je n'avais pas mangé depuis des heures et des heures. Dans d'autres conditions, j'aurais sauté sur un Wopper. J'empruntai l'escalator et arrivai sur les quais. Un train partait pour Rouen-Rive-Droite quinze minutes plus tard. Largement le temps d'acheter un billet à la borne ; il n'était pas utile de prendre le risque de payer une amende, vu les circonstances. Je payai les 10 euros du voyage avec ma carte et fonçai m'asseoir dans un wagon. J'espérais que la DGSE n'aurait pas le temps de retrouver ma trace avant le départ de l'Intercités.

Dès que les agents avaient mentionné la désactivation de la géolocalisation, j'avais compris que quelque chose de grave était arrivé. Inès était absente alors qu'elle m'avait dit qu'elle serait présente à l'entretien. Zoé s'était rendue chez le chimiste par un miracle qui m'était totalement incompréhensible. Au fond de moi-même, je savais que ce n'était pas une coïncidence et qu'une raison précise expliquait tout cela. Or,

le seul endroit où Inès pouvait faire ce qu'elle voulait, c'était son monastère à Rouen. Et j'étais convaincu qu'elle y avait entraîné Zoé.

– Jeune homme, pourrais-je contrôler votre titre de transport ? fit un contrôleur de la SNCF.

– Bien sûr, répondis-je en lui tendant mon billet.

Il me remercia et passa aux autres voyageurs. Le conducteur du train prit soudainement la parole dans l'habitacle, sa voix résonnant dans les haut-parleurs horriblement stridents.

– Mesdames et messieurs bonjour, bienvenue à bord de l'Intercités n° 3110 à destination de Rouen-Rive-Droite. Il desservira les gares de Mantes-la-Jolie, Vernon, Gaillon-Aubevoye, Val-de-Reuil et Oissel. Nous vous rappelons que l'étiquetage des bagages est obligatoire, et que si vous n'avez pu composer votre billet, des agents de la SNCF sont au centre du train. La région Normandie et la SNCF vous souhaitent un agréable voyage. Bonne journée.

Une heure et vingt minutes plus tard, je serai à Rouen. Dans une heure et vingt minutes, je retrouverai Zoé et mettrai fin à ce calvaire.

Le hall de la gare était en pleins travaux. Je trouvai la bouche du métro, et tout en bousculant un couple d'étudiants en train de s'embrasser, je calculai mon trajet de manière à descendre le plus près possible du monastère, à savoir la station Beauvoisine. Ce quartier de Rouen était celui que je préférais : le muséum d'Histoire naturelle, l'Hôtel de Ville et ses jardins, la chapelle et le lycée Pierre-Corneille... Des trésors architecturaux qui donnaient à la ville un cachet indéfinissable. Le monastère se situait rue du Bourg-l'Abbé. J'y passais tous les jours pour me rendre à mon bahut. Je courus et arrivai quelques minutes plus tard devant les grilles. Elles étaient entrouvertes, laissant le passage libre à qui voulait se retrouver dans la maison du Seigneur. Je m'avançai dans la courette et toquai à la porte en bois. Personne ne vint m'ouvrir, à mon grand étonnement. Je réitérai trois fois... puis jetai un coup d'œil à ma montre. À tous les coups, c'était l'heure de la messe. Et il fallait absolument que j'entre ! Je ressortis dans la rue et me rapprochai d'une seconde entrée, qui devait être très peu utilisée. Un portail en bois entouré d'un mur de brique attendait que je l'escalade. Je sautai avec dextérité dans une petite cour. L'une des fenêtres du rez-de-chaussée était ouverte ; c'était mon jour de chance. Je passai ma tête à l'intérieur. Cela donnait sur une pièce de vie, très certainement un salon ou une salle de repos. Toujours est-il qu'il n'y avait personne. Je me faufilai à l'intérieur et m'approchai peu à peu d'une porte qui desservait le cloître. Une sœur s'y promenait, tenant un chapelet dans ses mains. Pourquoi

n'était-elle pas avec les autres ? Le soleil qui perçait les nuages faisait rayonner l'atmosphère. Je me baissai et marchai le long des murs, me dissimulant derrière des arbustes dès que j'en avais l'occasion. Je me souvenais à peu près où se situait la chambre d'Inès au premier étage, première porte à droite. Il fallait seulement que j'entre dans ce bâtiment sur ma droite. La porte était à cinq mètres. La sœur se tenait juste devant. Comment allais-je pouvoir y arriver sans me faire repérer ? J'effectuai une roulade avant, comme me l'avait enseigné mon prof de sport en troisième (vive l'acrogym), et me mis à ramper afin de me dissimuler au maximum. Si la nonne me voyait, tout le plan tombait à l'eau. Il fallait que je parvienne à retrouver Zoé sans faire d'esclandre, la mère supérieure serait alors prise au dépourvu. Il ne me restait qu'un mètre avant d'atteindre l'entrée. La bénédictine se déplaçait autour du rosier, cherchant à cueillir la plus jolie fleur. Il ne me restait plus beaucoup de temps. J'accélérai le rythme. On se serait cru dans le parcours du combattant de Koh-Lanta. Sauf qu'à la place du Totem, c'était la vie de Zoé qui était en jeu. Je me relevai à l'instant où la nonne tournait la tête vers le fond du jardin, et passai la porte en courant. Mes pieds résonnèrent sur le sol de pierre, ce qui interpella la sœur. Heureusement, j'avais déjà franchi le seuil à l'abri de son regard. Constatant qu'il n'y avait personne, elle avait dû retourner à ses occupations, et je montai l'escalier d'un pas mesuré. Il suffisait que quelqu'un descende pour que je sois pris au piège. Et si, en plus de tout cela, Zoé n'était pas ici ? Ou qu'elle était déjà morte ? Je ne parvenais pas à avoir l'esprit clair, beaucoup trop de choses me perturbaient. Je savais que la fin était proche. Mais la fin de quoi, de cette mission suicide, de ce calvaire ? De sa vie ? De la mienne ?

Des bruits provenaient de l'étage. Il y avait du monde. Je n'avais aucune arme, rien qui aurait pu m'être utile pour neutraliser Inès. La cuisine du couvent était à l'autre bout du bâtiment, et je n'avais ni le temps ni la possibilité d'y aller sans me faire repérer. Il allait falloir que j'use

d'ingéniosité ou que la chance soit entièrement avec moi, pour parvenir à mes fins. Si seulement on ne m'avait pas confisqué l'iPhone... Mais quel imbécile ! La chapelle était pleine à ras bord d'objets qui pouvaient me sortir de ce merdier. Et elle n'était qu'à trois pas de l'escalier. Je descendis les marches aussi vite que la discrétion pouvait me le permettre, et trouvai la porte du sanctuaire. J'attrapai la poignée et l'ouvris brutalement. C'est à cet instant que je me souvins du portail auquel j'avais frappé sans succès. À peine avais-je passé la tête par l'ouverture que vingt regards se tournèrent vers moi. Je jetai un coup d'œil. Et la première sœur que j'aperçus était Inès, debout devant l'assemblée. Je m'approchai légèrement.

– William ? demanda-t-elle, surprise.

– Je... je sais tout, répondis-je, totalement décontenancé par l'assurance dont elle faisait preuve.

– Tu m'as l'air exténué. Viens te joindre à nous, cela te fera du bien.

Je m'avançai, tout le plan que j'avais programmé semblait s'évaporer au fur et à mesure que mes pas martelaient les dalles de pierre de la chapelle. Me serais-je trompé, encore une fois ? Tout cela me montait-il à la tête ?

– Il y a de la place juste devant.

Je m'assis sur un prie-Dieu, jetant un regard autour de moi. Toutes les sœurs me souriaient, puis elles plongèrent la tête vers le sol. Confessant leurs pensées. Inès me jeta un doux sourire, puis m'encouragea à faire de même. Je détournai le regard et suivis sa volonté. J'avais l'impression de ne plus être moi-même. Que m'avait-il pris de croire que la mère supérieure de ce monastère était à la source d'une production de poison mortel extrêmement efficace ? Devenais-je fou ? Pris à mon propre jeu de recherche de vérité, alors qu'elle avait déjà disparu lors de la mort de ce fameux Rorschach ? Inès cassa mes réflexions. Elle leva la Bible devant ses yeux et se mit à réciter un psaume.

– « À l’heure où je l’invoquais, le Dieu de justice, mon Dieu, m’a exaucé. J’étais dans la détresse, vous m’avez mis à l’aise. Ayez pitié de moi et exaucez ma prière. »

Je tournai la tête à droite. Une nonne me lançait des regards étranges. Elle vérifia qu’Inès était plongée dans sa lecture pour me faire un signe de tête en direction d’une porte située sur la droite et d’où s’échappait une vive lumière. Puis elle replongea les yeux au sol.

Que voulait-elle me montrer ? Je l’interrogeai par une expression du visage bien significative, mais elle ne fit aucun signe de compréhension, et garda les yeux rivés sur ses pieds. Il y avait quelque chose de pas net, finalement. Je me devais d’aller vérifier ce qui se cachait derrière cette porte. Mais comment me débrouiller pour éviter Inès, qui parlait toujours à trois mètres de moi ? C’était mission impossible dans toute sa splendeur. Sauf si... sauf si je la jouais franc-jeu. Après tout, je dissimulais mes actes depuis le début. Autant foncer, je n’avais plus rien à perdre. À part Zoé.

J’attendis qu’Inès eût terminé sa phrase, et me levai. J’allongeai mes jambes et atteignis la porte en cinq pas. La mère supérieure s’interrompit dans la récitation de son psaume, et je sentis dans mon dos les regards de toutes les personnes présentes, si intenses que j’eus presque peur qu’ils réussissent à trouer mon sweat. J’ouvris la porte dans un grand fracas. Et m’arrêtai net. Sous mes yeux était assise Zoé.

– Zoé ! criai-je, la joie me montant au visage.

Elle ne répondit rien. C’est alors que je vis sur son bras le cathéter et le produit bleu, prêt à s’infiltrer dans son sang. Je tournai le regard derrière moi et tombai raide contre le sol, assommé par l’imposante bible d’Inès Saurant.



Une trombe d'eau se déversa sur mon visage. Je peinais à ouvrir mes yeux, les gouttes s'infiltraient sous mes paupières lourdes. J'avais un mal de crâne impossible et la lèvre en sang. J'avais dû me la mordre en tombant sur le sol dur de l'église. Une lumière intense me vrillait la rétine. Je bougeai la tête et me rendis compte que j'avais les poignets liés, ce qui m'empêchait de détourner mon corps de ce soleil électrique. Un rire suraigu se vrilla dans mes oreilles. Je regardai droit devant moi, et quelques secondes plus tard, m'accommodant de cette clarté atroce, je pus découvrir le visage de celle qui riait. Inès. Une ironie tellement caustique que je compris à cet instant que j'avais eu raison sur toute la ligne, et que derrière ce visage de mère supérieure infiltrée se cachait en vérité un monstre. Une femme prête à tout pour mener à bien ses activités malveillantes, jusqu'à enlever deux adolescents de 16 ans... Merde, Zoé ! Et si elle avait profité de mon sommeil forcé pour l'empoisonner ?

– Où est Zoé ? lâchai-je.

– Mais c'est que ce jeune homme s'intéresse à sa petite amie, fit-elle en éclatant de rire.

Le souvenir du baiser que j'avais échangé avec Zoé me remonta aussitôt à la mémoire. Putain, William, ce n'était pas le moment !

– Qu'avez-vous fait d'elle ?

– Ne t'inquiète pas, je la garde encore en vie... De toute manière, ce n'est pas elle qui m'intéresse.

– Qui, alors ?

– Mais toi, évidemment, mon cher William. Toi.

– Je ne comprends pas.

– Arrête de jouer les imbéciles. Tu es extrêmement intelligent – bien plus que je ne l'imaginais d'ailleurs, je ne te le cache pas.

– Pourquoi vous intéressez-vous à moi ?

– C'est une excellente question... À laquelle je vais répondre, mais c'est encore trop tôt pour cela. Laisse-moi savourer ce plaisir de t'avoir à

mes pieds, sans un seul agent de la DGSE aux alentours.

– Pourquoi le poison ? Comment êtes-vous entrée en contact avec Rorschach ?

– Rorschach... Comment a-t-il pu se laisser vaincre par ce poison ? Je me suis longuement demandé pourquoi il n'avait pas réagi plus tôt et ne vous avait pas tués dès qu'il en avait eu l'occasion, figure-toi. Je suis convaincu qu'il avait peur.

– Peur de qui, de quoi ? De Goldenstein ? Judy Goldenstein, son amante, qui était apparemment à la tête de tout son trafic ?

Elle éclata d'un rire qui ressemblait plus à un rugissement.

– Judy Goldenstein... Mon Dieu, cela faisait bien longtemps que je n'avais pas entendu son nom, à celle-là.

– Vous la connaissez ?

– Bien sûr. Mais là n'est pas la question.

– Arrêtez d'esquiver mes questions.

– Ce que tu n'as pas compris, William, c'est que ce n'est pas toi qui fixes les règles, ici.

Elle s'approcha de moi avec la démarche d'une tigresse. J'avais le sentiment d'être une proie qu'elle s'appêtait à dévorer, attendant simplement de laisser mijoter le plaisir.

– Comment as-tu deviné que Zoé serait ici ?

– Lorsque j'ai découvert l'origine du poison, j'ai tout de suite fait le rapprochement avec vous.

– La fameuse grenouille que tu avais vue ici avec ton père...

– Exact. Et que vous avez prise dans vos mains sans mourir empoisonnée.

– Ne crois-tu pas que le plus important, lorsque l'on travaille avec des poisons, c'est d'être immunisé ?

– Comment ?

– Grâce à des chercheurs indépendants, au laborantin que tu as rencontré à Londres.

– Qui est dans un sale état, d'ailleurs.

– Tu crois me faire peur parce que ta petite amie a planté un couteau dans la cuisse d'un homme incapable de fermer sa porte ?

– On ne ferme jamais sa porte à des enfants, Inès. Vous devriez le savoir.

– C'est pour cela que Zoé et toi êtes ici.

– Que nous voulez-vous ? Que me voulez-vous ?

– Je vais te raconter une histoire. En 1989, une femme a décroché le Barreau de Paris. Elle était jeune, belle, pleine d'avenir et d'ambition. Sa première affaire est tombée en janvier 1990. Un homme, Maxime Gallore, venait d'être identifié dans une affaire de grand banditisme. Il avait 19 ans, il venait d'un quartier difficile et vivait avec son frère aîné qui trempait dans des affaires louches... Cette avocate a été commise d'office. Et puis, le hasard a fait qu'elle est tombée folle amoureuse de son client. Tellement amoureuse qu'elle a fait en sorte de clarifier son dossier au maximum, n'hésitant pas à acheter un juge du tribunal correctionnel. En trois mois, l'affaire était réglée, et Gallore avait échappé à trois ans d'incarcération.

« Et puis les mois ont passé. Ils se sont installés ensemble à Paris, et l'aîné est revenu. Il n'acceptait pas que son frère fraternise avec l'ennemi, et lui a imposé un ultimatum : si le couple Gallore collaborait à un sextuple meurtre d'avocats, alors il les laisserait à jamais tranquilles. Et dans le cas contraire, il tuerait sa future belle-sœur.

« Maxime n'a pas hésité un seul instant, et elle, qui s'était toujours intéressée à la biologie, développa le plus redoutable des poisons. Malheureusement, Gallore fut arrêté car une trace d'ADN laissée sur la scène de crime l'avait trahi. Pendant les quatre années qui ont suivi, sa compagne s'est battue pour le faire sortir de prison. Il allait devoir purger sa

peine pour un crime qu'on l'avait forcé à commettre, et pour lequel son aîné ne serait jamais incriminé.

« Et puis un beau jour elle a tenté le tout pour le tout. Elle a demandé de l'aide aux anciens associés de l'homme de sa vie – avec qui il avait monté cette série de trois braquages de bijouteries place Vendôme en 1990 – pour arrêter un convoi de transfert entre la prison et l'hôpital. Il suffirait à Maxime de se planter une fourchette dans le bras et d'être transporté à l'hosto, d'y être soigné, puis de se préparer, pour que le jour de son retour à la maison d'arrêt, ses anciens coéquipiers puissent arrêter le convoi et l'exfiltrer. Tout s'est fait de façon très limpide. Deux heures plus tard, la femme et son amant étaient à Toulouse, prêts à prendre un vol pour l'étranger.

« Mais il y a eu ce policier présent dans l'avion qui, au moment du décollage, a reçu l'alerte transmise par Interpol. Il a fallu ruser. Le tuer, puis détourner l'appareil avant que le commandant de bord puisse réagir et que les caméras de surveillance de l'aéroport de Toulouse informent les forces de l'ordre que Maxime Gallore se trouvait à bord de l'avion, accompagné de son amante, qui l'avait aidé à s'échapper.

« Dans l'avion, l'avocate a confié sa bague à une femme de la même corpulence, tué le pilote et son copilote, puis sauté en parachute avec son amoureux au-dessus des montagnes du Pays basque. Leurs corps n'ont jamais été retrouvés, mais celui de Judy Goldenstein a été identifié grâce à la bague qu'elle avait pris soin d'offrir. C'était une femme extrêmement prévoyante. Maxime a été porté disparu. Et les deux amants ont pu vivre leur vie tranquillement. D'abord en Espagne, puis au Brésil avant de revenir quelques mois après en Europe, à Londres.

– Que sont-ils devenus ? fis-je en interrompant son monologue.

– Maxime est resté à Londres, où il a commencé à remonter son business. Judy est repartie pour Paris.

– Et ?

– Et elle a trouvé le moyen d’accéder au pouvoir, de l’infiltrer pour servir celui qui était devenu son époux. Avant qu’elle reprenne les rênes de l’entreprise, le jour où Maxime s’est découvert des penchants schizophréniques. Le grand banditisme marchait trop bien pour qu’on le laisse tomber.

– Il n’a donc pas menti.

– Oh ! que non, il n’a pas menti. Judy est bien à la tête de cette entreprise illégale.

– Où est-elle ?

Elle eut un petit sourire, porta ses mains à ses joues puis, desserrant sa ceinture, glissa ses doigts sous son aube et en extirpa subitement sa poitrine. J’étais paralysé par ce que je voyais. Ses mains remontaient, arrachant peu à peu la chair par lambeaux entiers. J’étais effrayé. Complètement incapable d’ouvrir la bouche, de bouger un orteil. Ce qui se passait devant mes yeux était inconcevable. Jamais je n’avais vu quelque chose d’aussi étrange. Elle jetait des morceaux entiers de son visage au sol. Elle retira deux lentilles bleues de ses globes oculaires et les envoya valser dans la pièce. Face à moi se tenait une autre personne. Démasquée. Face à moi se tenait celle qui, depuis le commencement, tenait les rênes et contrôlait les services secrets français. Devant moi se tenait « Inès » Goldenstein. Plus âgée que sur la photo que Zoé avait découverte chez sa sœur, mais c’était bien elle. De légères rides marquaient les coins de ses yeux. Elle était toujours aussi belle, mais d’une beauté absolument effrayante. Aucun mot ne parvenait à sortir de ma bouche alors que des dizaines de questions se bouscuaient dans ma tête. Elle les avait tous doublés, sans que personne s’en rende compte. Elle avait joué la carte de la discrétion, la carte du masque. Ce masque de fausse peau entassé sur le sol formait un visage grotesque, la preuve de sa culpabilité. Cette femme était bien plus qu’une empoisonneuse. À la tête de l’un des principaux réseaux de grand banditisme en Europe, infiltrée dans le haut commandement et très

certainement responsable du meurtre de ma mère, elle portait toute la responsabilité. Elle m'avait aiguillé pour m'attirer dans ses filets. Elle avait tout prévu, m'envoyant à l'appartement de l'associé de Rorschach pour me permettre de découvrir ses fichiers secrets. Elle savait que je les trouverais, car elle connaissait mes capacités de hacking. C'était une manipulatrice hors pair. D'un machiavélisme tel qu'elle pouvait mettre le monde à ses pieds en un claquement de doigts. Et pour l'instant, c'était moi qui occupais cette position peu enviable. Ce qui me paraissait encore abstrait, c'était son intérêt pour ma personne. Pourquoi s'en prendre à un ado de 16 ans ? Que lui avais-je fait, en quoi étais-je responsable ? Et, surtout, responsable de quoi ?

– Pourquoi moi ? parvins-je à lancer après avoir digéré cette nouvelle masse d'informations.

Elle ne me répondit pas immédiatement, semblant réfléchir avec soin aux mots qu'elle allait utiliser. Elle s'adossa contre le mur de pierre.

– Parce que tu es le fils de Stephan, finit-elle par dire, le regard si glacial que j'en frissonnais.

– Que vous a fait mon père ?

– Voilà plusieurs années que ton père représente un risque pour moi. Lorsque j'étais encore avocate sous le visage de Judy Goldenstein, je comptais sur lui pour m'aider à faire sortir Maxime de prison après les crimes que son frère l'avait obligé à commettre. Stephan était flic à Paris à l'époque, et nous nous sommes rencontrés au tribunal, lorsque la trace ADN de Maxime a été retrouvée sur la scène de crime. Il est intelligent – tu dois tenir cela de lui –, et s'est montré sensible à notre histoire.

« Et puis il m'a doublée. L'affaire était capitale pour lui, car cette inculpation pouvait le propulser au sommet des services secrets français. Il a préféré son avancement à la justice. Afin que Maxime croupisse en prison, il a fait disparaître certaines des preuves à décharge que je lui avais fournies.

« Évidemment, on ne l'a pas arrêté en si bon chemin, il est remonté jusqu'à moi en retraçant l'origine du poison et sa composition si particulière. Heureusement, j'ai fait disparaître toutes les preuves avant qu'on puisse m'inculper. Mais toute cette histoire m'a profondément perturbée, et j'étais à l'époque enceinte de trois mois. Plus pour longtemps. J'ai fait une fausse-couche. Et le sang de mon enfant tache les mains de ton père.

« Une fois Maxime sorti de prison, j'ai réfléchi à la marche à suivre. J'ai longtemps voulu oublier, passer à autre chose, refaire ma vie. Mais je devais une vengeance à cet enfant, je lui devais justice, la même justice qui a été refusée à Maxime lorsque j'ai demandé à ton père de nous aider. Alors j'ai changé d'identité, et sous cette fausse identité j'ai pu rejoindre la DGSE, où ton père venait d'être engagé. J'ai toujours été une touche-à-tout, et c'est en apprenant sur le tas que j'ai pu gravir les échelons. Et j'ai pu enfin me rapprocher de ton père...

– Comment ?

– Nous étions chargés d'une mission du nom d'Alpaga, en 2012. Cela faisait cinq ans que je travaillais pour la DGSE. Un informateur nous avait prévenus qu'il avait un tuyau sur un homme que nous recherchions depuis longtemps. Sauf que cet homme en question était associé à l'identité de Maxime, que j'avais toujours couvert au mieux. Alors j'ai organisé avec « Rorschach » une rencontre déguisée en descente dans la planque de l'informateur. Tout était manigancé pour que ton père soit là, voie que je faisais tout pour l'arrêter, puis que Maxime s'échappe avant qu'il soit trop tard. Et pour gagner la confiance de Stephan, j'ai même demandé à « Rorschach » de le menacer pour donner l'illusion que j'étais parvenue à le sauver. Sauf que les choses ont mal tourné, Maxime a été blessé entretemps et son ADN a été récupéré sur les vêtements de ton père. Mais j'ai réussi à sauver ma crédibilité et à assurer la continuité de mes opérations. Depuis, il

m'a accordé une confiance sans faille, au point de te confier à moi alors qu'il partait venger ta mère !

« Il m'a pris mon enfant, alors je me devais de rendre justice en lui prenant le sien. J'ai donc organisé une descente chez toi pour t'enlever et te torturer. Mais le plan n'a pas fonctionné et tu t'es retrouvé livré à moi chez moi, ton père était sur la trace de Maxime et je devais tout faire pour le déconcentrer et l'empêcher de parvenir à ses fins. Je t'ai donc laissé partir, je t'ai aidé, même ! Il fallait que tu suives ma trace, que tu viennes en Angleterre et que je te fasse venir par tes propres moyens dans la gueule du loup. Que ton père ait peur de te perdre, qu'il souffre comme j'ai souffert du malheur qu'il a causé. À Maxime. À moi. Je connaissais tes aptitudes, je savais que tu étais doué en informatique et que tu tomberais dans ma toile.

– C'est vous. C'est vous qui avez tué ma mère.

– Non, William, elle était déjà morte quand mon équipe est arrivée chez toi pour t'enlever. C'est pour cela qu'il a fallu adapter le plan.

– Ne vous foutez pas de ma gueule ! hurlai-je.

Je me débattis de toutes mes forces contre mes liens. Je devais me libérer et arrêter cette femme, venger maman. Elle m'avait pris celle qui m'avait donné la vie, et je ne pouvais la laisser gagner. Je criai, hurlai. Mais rien n'y faisait. J'étais incapable de me libérer. Comprenant que je ne me tairais pas, elle m'administra une gifle qui m'envoya valser sur le côté. Mon poids fit basculer la chaise et je m'écrasai sur le sol. Pour la seconde fois en une soirée, je sombrai dans l'inconscience.



Son cri me réveilla en sursaut. Il avait fait trembler les murs de la pièce dans laquelle j'étais enfermé, et l'écho qui avait atteint mes tympans m'avait signifié en un éclair que c'était sa voix. Ses intonations. Elle était

là, toujours dans un immense danger sans que je puisse faire quoi que ce soit. Je ne savais pas ce qui se déroulait en dehors de cette pièce, mais il était certain que Zoé n'allait pas bien, et qu'Inès allait agir. Elle l'avait peut-être même tuée, tant le silence qui régnait à présent était étouffant. J'étais toujours au sol, accroché à la chaise, mes mains et mes pieds liés aux barreaux. Je tentai de me courber pour me relever. Jamais je n'avais eu aussi mal à la tête, une douleur suraiguë me vrillait les tempes. J'avais dû me faire une commotion cérébrale en butant contre le sol de pierre. Je parvins à me soulever et à rabattre la chaise dans une position correcte. La plante de mes pieds était maintenant contre les pavés. Comment allais-je pouvoir me sortir de là ? Je tentai de bouger mes poignets afin que les liens qui me lacéraient la peau puissent se détendre. Malheureusement en vain. Inès les avait bien trop serrés. Je me relevai alors comme un portefaix, la chaise contre mes fesses et mon dos. Si je la plaquais contre le mur, peut-être qu'elle se fendrait ou se casserait ? Je pourrais alors quitter les lieux. Je me mis en position. Dans un élan brusque, essayant de rassembler toutes mes forces, je jetai mon dos contre le mur de pierre. Je ratai mon premier coup et manquai de tomber. Je recommençai. Une fois, une deuxième puis une troisième. La chaise semblait résister plus qu'elle ne l'aurait dû. Je me laissai retomber, retrouvant ma place initiale, assis au milieu d'un placard à balais, n'attendant plus que la mort. Je n'avais rien pour me sortir de là. J'étais perdu, Zoé aussi. Et je n'avais rien pu faire pour la sauver.

Des pas arrivaient. J'entendais des chaussures claquer sur le sol et résonner sous la nef. Mon heure avait sonné, Inès était de retour. Elle allait me présenter le corps sans vie de Zoé, puis me tuer dans les règles de l'art. Elle avait voulu protéger son époux, mais tout était allé bien trop loin. Il n'y avait plus rien à faire, elle n'avait plus rien à perdre. La clenche tourna, la clé qui fermait la salle débloqua le loquet. Puis la porte s'entrebâilla. Mais celle que je vis ne ressemblait pas à Inès, du moins Judy Goldenstein. Non... C'était une femme bien différente, chétive, une nonne du couvent.

Celle qui m'avait indiqué du regard la porte derrière laquelle se trouvait Zoé.

– Viens vite, mon garçon, tu es libre.

– Vous êtes de mèche avec elle ?

Elle me lança un regard bien plus noir que ce dont je l'aurais crue capable.

– Je n'ai jamais pu respecter Inès. Elle me semblait bien trop louche. Et quand je l'ai vue rabattre le battant de cette porte avant la messe, je savais que ça cachait quelque chose. Mais je n'aurais pas imaginé qu'elle t'assommerait.

– Pourquoi m'aidez-vous ?

– Parce que tu dois sauver ton amie, et que nous, mes sœurs et moi, ne pouvons plus rien faire pour contrer cette femme.

Elle s'approcha de moi et vit que des liens enserraient mes mains. Elle mit plusieurs minutes à les défaire, pendant lesquelles aucun de nous ne parla. Elle me tapota l'épaule et me dit d'un air serein :

– Tu trouveras un escalier qui descend vers une crypte dans le cloître. Ton amie est là-bas. Je viens juste de prévenir la police.

– Merci beaucoup ma sœur, merci.

Je sortis au pas de course et fonçai devant le Christ. J'abaissai l'un de ses bras, et regardai le plateau de l'autel se relever. M'approchant, je balayai du regard toutes les armes qui étaient stockées là. Je n'étais pas un tueur, du moins je faisais tout pour refouler ce sentiment. J'attrapai donc un Taser, rabaissai le tiroir secret et quittai la chapelle, tandis que la nonne était repartie prier au centre de la nef. C'était une image étrange.

Dans le cloître, les sœurs semblaient attendre l'arrivée de la police d'un air apeuré. Elles prenaient peu à peu conscience de la gravité des actes commis par leur mère supérieure. Je trouvai la porte de la crypte et la refermai derrière moi. Des voix montaient depuis le bas de l'escalier plongé dans l'obscurité. Zoé n'était pas morte.

Taser en main, je dévalai les marches au bas desquelles Judy Goldenstein me faisait face, un sourire au coin des lèvres. J'aperçus alors le liquide bleu qui allait s'infiltrer peu à peu dans les veines de Zoé. Tout s'accéléra, et je sus immédiatement ce que je devais faire car il ne lui restait plus que quelques secondes à vivre. Je levai le Taser vers Judy et appuyai sur la détente. Elle s'effondra au sol sans comprendre ce qui l'avait frappée. Je mordis dans son avant-bras, tel un vampire dans sa proie, sentant la chaleur du sang se déverser sur mes lèvres. Un sang contenant des lymphocytes armés contre la puissance du poison. J'accourus jusqu'à Zoé, lui arrachai sa tubulure avec une force que je ne me connaissais pas, la remplaçai par un tube vide que je reliai à l'avant-bras déchiqueté, le serrant tel un étau, afin que le sang immunisé de Judy se disperse et se mélange au sien. Peut-être que cela ne fonctionnerait pas, mais c'était la seule idée qui m'était venue. Le seul moyen de sauver Zoé. Judy était protégée par je ne sais quel miracle, et c'était mon seul espoir.

La quantité astronomique d'adrénaline qui s'était diffusée dans mes veines en quelques secondes m'avait propulsé en mode automatique. Depuis le début de cette mission, je savais le danger omniprésent, je connaissais le risque. Zoé et moi n'étions pas immortels, nous n'avions pas la capacité de surmonter les échecs et les difficultés les plus folles. En courant derrière le tueur de ma mère, nous nous étions trouvés confrontés à un cas bien plus périlleux que tout ce que nous aurions pu imaginer. Nous avions mis la main sur un dangereux criminel, élucidant une affaire datant de plusieurs années et dont la principale protagoniste était allongée inconsciente à côté de moi – donnant son sang pour garder en vie la seule personne en qui j'avais une totale confiance, la seule qui ait accepté de m'aider dans cette quête, ma meilleure amie, que je ne pouvais pas laisser mourir... Je me jurai de l'aider à s'en sortir.

Au loin, j'entendis les premières sirènes. J'avais terriblement froid et une peur atroce me vrillait le ventre. Il était tard dans la nuit, et je regrettais

amèrement que les bénédictines n'aient pas donné l'alerte plus tôt. Si cette femme que je ne connaissais pas ne m'avait pas libéré à temps, je n'aurais rien pu faire pour tenter de sauver Zoé. Je considérai le bras de Judy avec terreur. J'avais dû la mordre violemment, car du sang s'en échappait encore et coulait autour du poignet de Zoé. Je m'approchai légèrement. Toute l'horreur présente au fond de mon esprit ressurgit aussitôt. Merde, sa peau ! Elle commençait à virer au bleu, tout son corps prenait une teinte peu conventionnelle. Et si le sang de Judy ne parvenait pas à annihiler les effets du poison ? Peut-être avais-je fait tout foirer en procédant ainsi ? Que pouvais-je faire ? Des voix, des cris résonnèrent dans mes oreilles alors que je sentais encore le sang dégouliner de ma bouche. Je l'avais peut-être tuée. Des mains puissantes attrapèrent mes épaules. Je lâchai le corps de Judy sans dire un mot, et me laissai entraîner à travers le monastère, le visage, les mains et le torse maculés. Peut-être que Zoé était morte par ma faute, ou peut-être qu'elle était vivante. Il le fallait, je n'avais pas eu d'autre choix pour la sauver, pas d'autre possibilité, pas d'alternative. Elle ne pouvait pas mourir, c'était impossible, inconcevable. Si elle me quittait, tout mon monde s'effondrerait.

Non, elle ne pouvait pas mourir...

Il faisait un temps exécrable pour un mois de mai. Des pluies véritablement torrentielles s'abattaient sur Rouen, au point que certaines rues étaient interdites d'accès, tant l'eau bloquait la circulation et pouvait se retourner contre les habitants. Je tentai de me frayer un chemin entre les voitures sur le boulevard qui desservait les quais, que tous les automobilistes de la région semblaient avoir décidé d'emprunter. Mes chaussures étaient remplies de flotte, et ma veste, qui n'était pas du tout imperméable, était aussi trempée que si elle sortait d'une machine à laver. Sans parler de mes cheveux, dont chaque mèche gouttait. Je trouvai refuge sous l'entrée d'un magasin, ce qui en fin de compte se révéla inutile puisque je ne pouvais pas être mouillé plus que je ne l'étais déjà. Finalement, une dizaine de minutes plus tard, je parvins à rejoindre le nouvel appartement dans lequel je vivais avec mon père, au moment où le déluge sembla s'atténuer.

J'entrai dans le F3 que Stephan avait acquis en plein centre-ville dès sa sortie de l'hôpital, pour ne pas retourner dans la maison de maman. Je me déshabillai entièrement, étendis mes vêtements sur le radiateur en fonte et fonçai sous la douche. De l'eau chaude, ce n'était pas de refus. Après m'être habillé, je me dirigeai vers la cuisine où mon père avait déposé un mot sur le comptoir. Il était sorti faire des courses. Ce qui me laissait amplement le temps de regarder un épisode de *House of Cards* en mangeant du pain avec du Nutella. Une vie normale.

Incroyablement normale.

Depuis deux mois, les choses avaient bien changé. Reprendre un cours de vie habituel n'avait pas été aisé. La nuit où tout avait basculé, les secours contactés par l'une des sœurs du monastère m'avaient entraîné jusqu'à un véhicule de la DGSE dans lequel mon père m'attendait, tout juste sorti de l'hôpital. Je me souvenais de très peu de choses, à part qu'il m'avait emmené aux urgences en constatant que ma bouche dégoulinait de sang – du sang qui n'était pas le mien. J'y avais terminé ma nuit, et étais resté là-bas plus longtemps que prévu à cause des lésions cérébrales que m'avaient causé les deux coups reçus sur le crâne. Durant les cinq jours que j'avais passés à Charles-Nicolle, personne n'avait reçu l'autorisation de me parler, et j'étais resté complètement coupé du monde. La télévision de la chambre avait été démontée de son support. Seul mon père me rendait visite... Sans pour autant me raconter comment s'était terminé ce carnage. Ni comment allait Zoé. Ni ce qu'était devenue Judy Goldenstein. Ce n'est que le jour de ma sortie de l'hôpital que mon père était venu me chercher, une main en moins. Un taxi nous avait amenés dans notre nouvel appartement. Et c'est autour d'un café bien chaud, assis sur le canapé, qu'il m'avait tout expliqué.

Mon geste avait sauvé la vie de Zoé de justesse, même si ce sang peu compatible avec son groupe sanguin l'avait en même temps empoisonnée, ce qui avait imposé un long retour à zéro. Elle avait été plongée dans un coma artificiel afin de faciliter l'élimination des mauvaises cellules sanguines, ainsi que des dernières traces de poison. Elle avait failli perdre à jamais l'usage de son bras... Mais le chirurgien qui s'occupait d'elle avait voulu croire en sa survie et l'avait opérée afin d'éliminer le caillot de sang qui s'était formé au niveau de son poignet, concentrant des molécules toxiques.

Malheureusement, les complications causées par les amphétamines et la surcharge médicamenteuse avaient provoqué une vive réaction sanguine, et quelques jours après son réveil, elle replongea dans un coma cette fois

totalelement naturel. Depuis un mois et demi, nous attendons tous son réveil. Ses parents ont attaqué le gouvernement en justice pour dissimulation de faits et non assistance à personne en danger. Mon père aussi a reçu un sacré savon... Finalement, la mère de Zoé a passé ses journées dans sa chambre d'hôpital à attendre que l'adolescente ouvre les yeux. J'essayais de passer tous les jours, mais j'avais plusieurs semaines de cours à rattraper. Visiblement, jouer les espions n'avait pas arrangé mon dossier scolaire.

Personne n'avait entendu parler de cette affaire. Le gouvernement ne pouvait assumer le fait qu'un dossier ouvert depuis plusieurs années ait été bouclé par des ados. Tout avait tellement été passé sous silence que seul le ministre de l'Intérieur était au courant. Le sujet était beaucoup trop sensible, surtout du fait que Judy s'était infiltrée jusqu'au saint des saints sans que personne s'en aperçoive, à part un garçon de 16 ans.

Judy Goldenstein... Sa véritable identité avait tellement choqué que lorsque la police et les agents de la DGSE étaient arrivés, ils n'avaient pas compris qu'ils avaient à faire à la mère supérieure du couvent en même temps qu'à une collègue infiltrée. Ce sont les lambeaux de masque retrouvés sur le sol du placard qui avaient permis de retracer toute l'histoire. À mon réveil, j'avais à mon tour raconté ce qui s'était passé, et comment Judy Goldenstein m'avait révélé ses actes, son identité et son objectif précis. Stephan était tombé de haut à la découverte de cette machination. Son amputation lui avait valu un long séjour à l'hôpital, et son état psychologique l'avait obligé à totalement lever le pied. Il avait quitté ses fonctions et se trouvait en permission pour raisons médicales.

Mary, ma tante londonienne, allait bien... Elle n'avait pas imaginé qu'il puisse se passer tant de choses au monastère des bénédictines après qu'elle nous avait laissés à l'aéroport de Londres. Elle était venue rendre visite à Zoé, dont l'état de santé l'avait affectée, quelques jours après son hospitalisation. Je crois qu'elle l'appréciait beaucoup, et voyait en ma meilleure amie la fille qu'elle n'avait jamais eue. Même Marie-Édith, sa

fidèle amie, s'était préoccupée de son état de santé. Au lycée, en revanche, la vie n'avait pas été bousculée. J'avais eu beaucoup de mal à retomber dans la routine scolaire. Personne n'était au courant, j'étais revenu une semaine après la rentrée, un retard dû officiellement à l'accident de voiture qui m'avait arraché ma mère et avait vu mon père perdre une main. Zoé, elle, était officiellement en « programme linguistique ». Un *community manager* de la DGSE s'occupait d'ailleurs d'alimenter de temps à autre ses réseaux sociaux pour prouver qu'elle était encore en vie, et que la version proclamée par tous était authentique... Un sacré subterfuge, mais qui fonctionnait pleinement.

Je croquai dans la tranche de pain de mie. J'avais terriblement faim. Nous étions vendredi, et j'avais passé tout mon après-midi à la salle de sports du quartier pour me dépenser. Je m'étais m'inscrit lorsque j'avais repris le lycée... Depuis mon retour, les élèves de ma classe semblaient avoir envie de me parler. J'en viens à me demander si Zoé ne leur faisait pas peur, mine de rien. Je sortais, j'allais maintenant dans des soirées où je côtoyais beaucoup de monde. Des garçons, et pas mal de filles aussi. Ce qui me rassurait, en réalité. L'une d'elles, Lou, était devenue une excellente copine avec qui je partageais beaucoup de points communs. C'est avec elle, d'ailleurs, que j'allais au cours de sport. Cela m'aidait à oublier tout ce qui s'était passé, me faisait oublier que j'avais dû tuer deux hommes pour survivre. Une douleur encore présente, qui me hantait la nuit et le jour. Je revoyais le visage de ces pères, de ces maris, de ces hommes manipulés par des enfoirés. J'avais dû les tuer pour survivre, pour protéger Zoé.

Je secouai la tête, bloquant toutes ces images qui me revenaient. Demain serait une journée difficile. J'étais convoqué à Paris, au siège de la DGSE, pour un rendez-vous commun avec les services secrets français et britanniques. Il restait encore beaucoup de paperasses légales... J'étais toujours recherché au Royaume-Uni pour avoir piraté les bases de données du MI6, et pour mon évasion fracassante. Bien que les ayant aidés à

finaliser ce dossier, j'étais un hors-la-loi. Et mon père ne pouvait rien pour mon cas.

J'étais seul face à deux pays qui n'étaient pas ravis de m'avoir eu dans les pattes, même si j'avais bouclé une affaire trop longtemps non élucidée.

Seul, face à un pays qui jugeait que mes actions et mon âge le ridiculisaient.

Seul, face à un pays pour lequel je n'étais rien de plus qu'un terroriste.

Seul. Et sans Zoé.

OceanofPDF.com

Épilogue

Mon père m'avait accompagné dans les locaux de la DGSE. Cela faisait quinze minutes que nous patientions dans un couloir gris au dernier étage du bâtiment. Je jouais à *Subway Surf* sur mon iPhone pour chasser l'angoisse, tandis que Stephan semblait perdu dans ses pensées.

Un homme portant un costume bleu marine, une chemise blanche et une cravate grise arriva au bout du couloir. Mon père se leva aussitôt et le rejoignit. Ils échangèrent une brève accolade et quelques mots.

– Je suis extrêmement heureux que tu ailles mieux, Steph.

– Merci, Henri. Ça me fait très plaisir de te revoir, depuis tout ce temps. Je te présente mon fils, William, je crois que c'est avec lui que tu as rendez-vous.

Je serrai la main de l'homme, en lâchant un timide « bonjour ».

– Suivez-moi, William. Stephan, tu comprendras que je te demande de rester ici...

– Bien évidemment, fit-il en passant son unique main dans mes cheveux. À tout à l'heure.

L'agent était plus sympathique que je ne m'y attendais. Je le suivis dans les couloirs, jusqu'à un gigantesque bureau où patientaient deux individus autour d'une grande table de verre. Ils se levèrent à notre arrivée.

– Mais c'est que je connais ce jeune homme, moi !

En regardant mon interlocuteur, je fut surpris de constater que son visage ne m'était pas inconnu : sir Anthony Kingdom. L'agent du MI6 qui m'avait séquestré dans le sous-sol de leur building. Il s'approcha de moi et me serra la main, toujours armé de son petit sourire en coin.

– Je vois que vous n'avez pas changé de costume, lui dis-je, face à son complet bleu.

– On ne change pas les bonnes habitudes, répondit-il avec un clin d'œil. Je vous présente Sam Lloyd, qui travaille avec moi pour le Secret Service.

– Enchanté.

– Nous pouvons donc commencer. Asseyez-vous messieurs.

Chacun prit place autour de la table de réunion, les regards se croisant, se baissant puis se recroisant. L'atmosphère, d'abord détendue, devenait de plus en plus pesante. Je ne savais à quoi m'attendre, même en imaginant que je n'allais pas échapper à ma peine.

– William, comme vous le savez, vous avez pris part à une mission classée Secret Défense, un dossier sensible qui ne passe que très rarement entre les mains des agents pour une raison simple : un manque total d'éléments. Votre père a fait cavalier seul pour creuser la piste de ce Rorschach, suite à la découverte de sa carte de visite sur une scène de crime. Il était convenu que vous resteriez en sécurité dans la base la plus proche de votre domicile, à savoir le monastère des bénédictines de Rouen, entre les mains d'Inès Saurant, agente infiltrée du gouvernement. Contre notre avis, donc, vous êtes parti avec une amie en Angleterre, où vous avez volé du matériel classé Secret Défense et vous avez pénétré dans les bases de données du MI6 de manière totalement illégale, pour ensuite vous échapper du building du Secret Service en déclenchant l'alarme incendie, pénétrer dans une propriété privée – l'appartement de l'associé de Rorschach –, puis assister à la mort accidentelle de celui-ci et au décès de deux autres hommes, tués de vos mains si je ne m'abuse à l'aide d'une... (il

plaça devant lui le rapport du légiste) substance illicite composée de poison animal et d'amphétamines. Est-ce bien cela ?

Présenté comme cela, c'est sûr que ma mission avait tout de suite l'air moins glorieuse. Mais si c'était à refaire, je n'hésiterais pas un instant, mon père était sauvé, et ma mère pouvait reposer en paix car justice était faite. Seule la situation de Zoé me faisait douter de mes actions. Elle en payait le prix. Cela m'enleva toute envie de bravade, aussi je répondis calmement :

– Vous avez bien résumé la situation.

– Attendez, ce n'est pas encore terminé. Vous vous êtes ensuite échappé d'une planque de la DGSE à votre retour en France, puis de ce bâtiment quelques heures plus tard. Vous vous êtes ensuite rendus à la planque de Rouen pour... retrouver votre amie et mettre hors d'état de nuire une femme agent du gouvernement. Est-ce bien cela ?

– Oui.

Un silence froid compléta ma réponse. Les trois hommes me passaient sous le scanner de leurs rétines. Étaient-ils en train de me tester ? De réfléchir chacun de leur côté à une sentence ?

– Vous avez pris des risques inconsidérés, vous en êtes conscient ?

– Oui.

– Cela ne vous fait ni chaud ni froid ?

– J'ai agi en mettant en danger toutes les personnes de mon entourage. Et ma vie en jeu, par la même occasion.

– Vous savez ce qui va se passer, maintenant ? fit Antony Kingdom.

– Je suppose que je vais être interdit de séjour en Angleterre, et être inculpé en France pour meurtres ?

– C'est ce à quoi nous aurions pensé dans d'autres conditions.

– Pardon ?

– Nous vous recontacterons bientôt, fit l'agent français en se levant.

– Quoi ? Mais je fais quoi, en attendant ?

– Nous vous demandons de ne pas quitter le territoire, pour l'instant.

Je ne savais que penser, ni que dire. Irais-je en prison ? Qu'allait-il se passer ?

– Seriez-vous prêt à prêter allégeance aux services secrets européens ?

– Euh... Je ne sais pas, oui, enfin peut-être.

– Alors, à bientôt, William.

Ils me serrèrent la main et m'accompagnèrent jusqu'à la porte sans un mot. Je ne savais pas ce qu'ils avaient en tête, mais il était évident que j'allais les revoir sous peu.

Prêter allégeance aux services secrets européens ?

Travailler pour eux ?

Je secouai la tête, ahuri. Je m'étais trompé sur toute la ligne, la prison, ce n'était pas pour demain.



C'est le noir complet. Depuis maintenant plusieurs semaines, une obscurité m'empêche obstinément tout mouvement. Plus rien ne répond. Je ne suis plus qu'une humaine sans corps, une conscience fugace.

Je n'ai pourtant pas besoin de mes yeux pour savoir où je suis. Tous les jours j'entends sa voix, celle de ma mère à mon chevet. Tous les jours j'entends le pas rapide des infirmières qui viennent examiner mon état de santé. Tous les jours j'attends que le soleil percute ma rétine.

Pourtant, cela ne me semblait pas pour cette fois-ci. Je suis en vie, je le sais, c'est un miracle. Très étrangement j'ai conscience de tout, de tout ce qui m'est arrivé. Ma mémoire est infaillible, même si mon corps ne l'est pas.

Mes oreilles, néanmoins, traînent toujours. Je viens à l'instant d'entendre des pas déterminés. Ils n'appartiennent pas à la femme qui venait toutes les trois heures dans la chambre pour consulter mon état,

non... Non, ce n'est pas elle. Un visiteur ? William ? Impossible, j'aurais reconnu sa démarche.

... Je sens un souffle chaud près de mon visage. Comme c'est fabuleux de constater que mon corps est encore sensible malgré mon immobilité... J'entends sa voix, sans parvenir à déceler ses paroles précises. Elle parle seule ? C'est fort probable. Je mettrais ma main à couper (quel sale jeu de mots...) qu'il n'y a personne d'autre dans la chambre. Je la sens se rapprocher, je ne peux ni voir ni bouger. Qu'est-ce qu'elle me veut, à la fin ? Et puis, j'entends des objets tomber sur le sol.

Et voilà que mon corps part au quart de tour. Ma respiration se télescope malgré moi, une douleur inouïe se propage jusqu'à mes orteils, putain, je sens mes orteils ! Malgré la douleur, j'entends de nouveau des mots – non, pas une voix, des mots : « Tu ne te réveilleras pas. »

Mais que fait-elle ? Ah... là ça y est, je comprends : les tubulures... Elle les a débranchées... Elle m'a débranchée ! Je hurle, mais ma voix ne parvient pas à quitter mes cordes vocales. Dans un effort insensé de concentration, je crie... intérieurement. De douleur, mais aussi de rage. Voilà que maintenant je vais crever dans cette chambre d'hôpital sans pouvoir lever le petit doigt, après avoir vécu tellement pire... C'est la honte. Je n'ai pas le droit. Pas pour moi. Et encore moins pour William, il m'a sauvé la vie, ça je le sais.

Je hurle, je tente d'ouvrir la bouche, mais aucun son ne sort...

Et puis tout à coup tout s'illumine, mes yeux s'ouvrent, et un énorme hurlement s'élève enfin de ma cage thoracique...

Personne ne pourra me tuer ainsi.

Je vais vivre !



Je sortis dans la cour de la direction générale des Services extérieurs, la pluie tombant sur le sol merveilleusement propre. Ce rendez-vous m'avait scié. Je ne savais que penser de tout cela, et j'étais aussi terrifié qu' impatient de connaître les intentions de la DGSE. Mon père était au centre de la cour, en pleine discussion avec quelqu'un, certainement un agent.

Mon iPhone vibra dans ma poche à l'instant où j'arrivais près de lui. Un SMS venait de m'être adressé depuis un numéro que je ne connaissais pas. J'ouvris le message et le lus d'une traite. Le téléphone glissa alors de mes doigts, s'écrasant sur le béton. L'écran se brisa bruyamment et mon père se tourna aussitôt vers moi.

Comment avais-je pu omettre ce détail ?

Judy était une empoisonneuse... Et je crois que ta mère a été poignardée.

Ne penses-tu pas que quelque chose cloche ?

A+ Will

OceanofPDF.com

Remerciements

Me voilà devant mon ordinateur, il est 23 h 31, et je viens de terminer l'épilogue, *Make It Rain*, d'Ed Sheeran dans les oreilles. Quelle aventure... Six mois de travail, un roman né grâce à l'existence des deux autres, les prémices de ce premier tome de l'histoire de William Clarck. Me voilà ému, avec déjà l'envie irrésistible de me replonger dans ce personnage qui m'en a fait voir de toutes les couleurs, croyez-moi ! Mais ce livre ne s'est pas fait seul, non. Ainsi, c'est avec une joie incomparable que je me permets d'adresser mes remerciements à toutes les personnes qui ont fait de l'Agent Will un William Clarck.

Merci tout d'abord à Guillaume Talavera pour sa confiance, son imagination débordante et son soutien dans toutes les épreuves que la vie réserve. Tu es un éditeur, un ami, et c'est un vrai kiffe de travailler avec toi !

Merci à mes parents et aux membres de ma famille qui sont là depuis le début.

Merci à Marie-Édith Geniesse pour ses cours de latin et son énergie communicative. Vous êtes bien plus qu'un professeur, et je vous dois beaucoup.

Merci à Camille Ibos, incroyable amie, collègue, sœur littéraire depuis le 17 juin 2012 où nos paroles se sont croisées dans les allées de Lagardère

Active. On s'était promis d'y arriver ensemble... À toi maintenant, je t'attends !

Merci à Mathilde Manceau, Sarah-Yasmine Ziani et toutes les personnes qui se sont intéressées à cet ouvrage avant même qu'il soit rédigé. Vous m'avez donné la force et la conviction d'écrire.

Merci à Lucie Vagenheim de m'avoir suivi (sans même soupirer !) dans les rues de Londres.

Merci à Caroline Jaouen et Bertrand Puard pour votre soutien sans faille et vos nombreux conseils.

Merci à Patrice Ducellier pour avoir cru en l'histoire de William Clarck et pour le premier prix littéraire que vous lui avez remis en 2015.

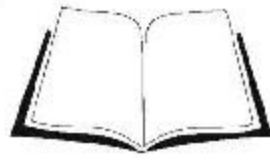
Merci à Coralie Moreau, Richard Gauthier, Guillaume Garet (sacré patron !), Sophie Bogatay, Stéphanie Jue, Julie Howlett, Jean-Marc Pitte, Eva Roque et Alessandra Sublet... Sans votre aide et sans votre intérêt pour mes écrits, je n'en serais pas là.

Merci à vous, Édith Rieubon... Tout a commencé avec le *Journal de Mickey*, et ce livre est là grâce à lui, grâce à vous. Merci, encore et encore, pour tout ce que vous m'avez apporté.

Par la même occasion, merci à Michel Lafon pour sa poignée de main du 7 octobre 2015, et à toutes les équipes qui se cachent derrière ce nom... Vous faites un travail remarquable, et c'est un vrai plaisir de travailler avec vous !

Élise, Mathilde, vous formerez toutes les deux la conclusion de ce roman. Je dis souvent que je vous aime autant que je vous déteste, mais sachez que l'amour que je vous porte est tout de même un (tout petit) peu plus fort.

Lire en série



**Découvrez nos coulisses,
nos actualités
et participez à des concours exclusifs sur :**



Michellafonjeunesse



@ Serial Lecteur



Michel Lafon Jeunesse



Michellafon



Newsletter

**Et retrouvez toutes nos parutions
sur notre site internet**

www.lire-en-serie.com

OceanofPDF.com

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

Design de couverture : © Laurent Besson - Photographie : © Ibai Acevedo / Getty Images

© Guillaume Benech, 2016

© Éditions Michel Lafon, 2016

118, avenue Achille-Peretti – CS 70024

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

ISBN : 978-2-749-93115-9

OceanofPDF.com